

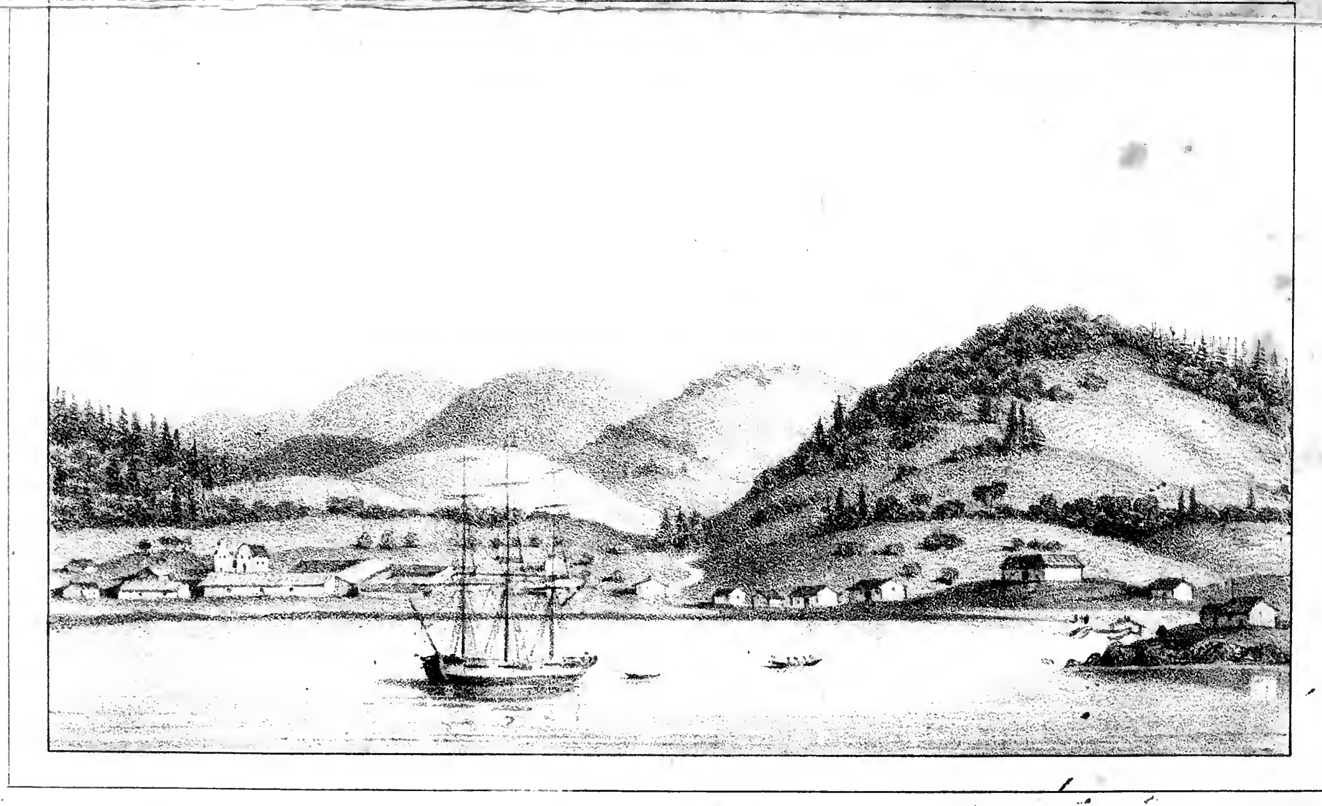
VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.



SAINT-SERVAN,

DE L'IMPRIMERIE DE J.-M. LEBIEN.



Dubrunt-Coli. del. [illegible] Paris et Marseille

Vue de Monterey dans la haute Californie, prise de la rade.



AUTOUR DU MONDE,

PRINCIPALEMENT

A la Californie et aux Iles Sandwich,

PENDANT LES ANNÉES 1826, 1827, 1828, ET 1829;

PAR A. DUHAUT-CILLY,

CAPITAINE AU LONG-COURS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, MEMBRE DE L'ACADÉMIE D'INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE, AGRICOLE ET COMMERCIALE DE PARIS.

Illi robur et æs triplex

. . . .

Horace

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE, rue Hautefeuille, 23;

Saint-Servan,

Chez D. LEMARCHAND, LIBRAIRE.

1834.

PREFACE.

Mon but, en écrivant ce voyage, n'est ni de briller par le mérite du style, ni d'étonner par la profondeur des observations. Toute mon ambition se réduit à être utile à ceux qui me

suivront sur les côtes éloignées dont la description fait le principal objet de ce récit; qu'il soit seulement consulté par mes collègues comme un recueil de renseignements; qu'ils y rencontrent au besoin, des données dont ils soient satisfaits, et j'aurai retiré de ma peine tout l'avantage que je désire.

INTRODUCTION.

En 1824, le Roi des îles Sandwich, Rio-Rio, poussé par un mouvement de curiosité, et peut-être aussi par quelque idée d'intérêt, vint en Angleterre à bord d'un navire baleinier

qui avait relâché dans une de ses îles. Il était accompagné de sa femme, de ses Ministres, Karimakou et Boki, et d'un français nommé R..., qui lui servait d'interprète et de secrétaire. Arrivé à Londres, il y devint un objet de curiosité et de ridicule. Les grands l'invitèrent pour s'en amuser et le montrer comme un animal rare; les journalistes tirèrent parti de sa présence pour remplir leurs feuilles d'articles piquants et risibles; les capitalistes fondèrent sur son ignorance, des espérances qui ne se réalisèrent pas; et le gouvernement paya assez largement ses dépenses, dans la vue de profiter de la circonstance, pour obtenir de lui des priviléges et des avantages pour le commerce anglais, auquel la fertilité de l'archipel des îles Sandwich pouvait offrir une belle perspective; mais avant qu'aucune négociation eût été entamée, Rio-Rio et sa femme furent attaqués de la petite vérole et succombèrent à cette maladie.

La suite du Roi, et les corps embaumés du

Roi et de la Reine, furent renvoyés aux îles Sandwich, à bord de la frégate de S. M. B. la Blonde, et un consul y fut accrédité avec le titre de Consul Général de toutes les îles de l'Océan pacifique. M. R.... étant resté à Londres, chercha à profiter de sa position pour son intérêt particulier, et répandit le bruit, qu'avant de mourir, le Roi Rio-Rio lui avait conféré le pouvoir de contracter en son nom ou celui de son successeur, un traité de commerce exclusif avec tout gouvernement ou toute compagnie qui voudrait entreprendre cette affaire; mais quoique le moment fût on ne peut plus favorable, puisqu'à cette époque on voyait se former à Londres un grand nombre d'entreprises de ce genre, et sur des bases bien plus ridicules, il ne put parvenir à tirer parti de ses manœuvres. Frustré dans ses espérances, il vint à Paris où il avait sa famille, et là, recommença à parler de ses pouvoirs et des avantages brillants qu'on pourrait tirer d'une expédition aux îles Sandwich, à la côte de Ca-

lifornie et celle du Nord-Ouest d'Amérique. Un armateur sans crédit et sans considération entama d'abord cette affaire; mais comme il eut besoin de s'adresser à d'autres personnages, pour obtenir les fonds nécessaires, et qu'on ne voulut pas que son nom figurât parmi des noms honorables, cette dure condition l'ayant dégoûté, il fut définitivement écarté et n'y prît aucune part.

L'expédition dont je vais parler fut entreprise par MM. Javal, banquiers, Martin Laffitte, du Hâvre, et Jacques Laffitte (1) que son amour pour le bien général, plutôt que le désir d'augmenter son immense fortune, engagea à fournir ses capitaux, dans l'espoir d'ouvrir une nouvelle branche d'industrie et un nouveau débouché au commerce Français.

Un traité dans lequel M. R.... accordait, au nom du gouvernement des Iles Sandwich, d'immenses avantages aux intéressés, fut signé

(1) Le même qui depuis a été Ministre d'État.

à Paris, sur la fin de 1825. Il promettait, entr'autres choses, plusieurs capitaux de bénéfice sur les marchandises qui seraient expédiées, l'exploitation de vastes terrains qu'il disait posséder dans ces îles, le monopole du bois de Sandal qui en fait la principale richesse, et beaucoup d'autres conditions éblouissantes. Sans ajouter une foi entière à ces brillants résultats, on crut néanmoins entrevoir une possibilité de réussir à former avec cet archipel, des relations qui pourraieut devenir d'une grande importance pour notre commerce en général; mais à peine eut-on commencé à mettre ce projet à exécution, qu'une connaissance plus approfondie du caractère de M. R.... fit craindre qu'on ne se fût livré trop légèrement à un homme dont les discours indiquaient chaque jour davantage, une imprudence et un défaut de moyens qu'il n'a que trop prouvés par la suite. Cependant ne voulant pas manquer à des engagements déjà pris, les chefs de l'expédition continuèrent à agir; mais ils ré-

solurent de lui retirer l'entière gestion de cette opération, et ce fut alors qu'ils me proposèrent de m'en charger, ainsi que du Commandement du navire qu'ils y destinaient. Flatté de cette marque de confiance, et porté d'ailleurs naturellement aux entreprises aventureuses, je m'étourdis sur ce qu'une aussi longue absence pouvait avoir de pénible, et je n'hésitai plus à me lier par des engagements irrévocables. Mes instructions m'établissaient fondé de pouvoirs de tous les intéressés : je devais exiger que M. R.... remplît ponctuellement toutes les clauses de son traité : je devais veiller sur ses actions, et, en un mot, il me devait compte de toutes les affaires, ayant le droit de lui retirer, au besoin, toute coopération.

Je me rendis à Bordeaux où je fis l'acquisition d'un joli navire de 370 ton., qui reçut le nom de Héros, et que j'amenai au Hâvre pour en compléter l'armement et recevoir la cargaison. Le Ministre de la marine, qui avait paru prendre un certain intérêt à cette expé-

dition, avait promis de me munir des instruments propres à la rendre utile aux progrès de la navigation; mais je réclamai vainement l'exécution de cette promesse, et je partis sans obtenir autre chose qu'un passe-port spécial, et une collection de cartes marines que j'ai rendues à mon retour. Honoré par une mission si flatteuse, j'aurais cependant été bien disposé à la remplir, en employant avec zèle mon peu de connaissances; mais dénué de ces moyens, je me suis borné à l'observation et à la description des lieux que j'ai visités. Je ne dois cependant pas passer sous silence l'avantage que nous fit le gouvernement, de la remise de la moitié du droit d'entrée sur les produits naturels du sol de la Chine, que rapporterait le Héros.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

I.

Sommaire.

Départ du Hâvre. --- Talma. --- Coup d'œil de la Rade. --- Coup de vent. -- Cherbourg. --- Le Breslaw. --- Remarques sur les courants. --- Arc-en-Ciel de Lune. --- La Danse. --- Palma et le Pic de Tenériffe. --- Tasard. --- Si l'on doit passer à l'Est ou à l'Ouest des Isles du Cap Vert. --- Phénomène atmosphérique. ---- Glaucus atlanticus. --- Baptême de la ligne. ---- Le Cap Frio. --- Arrivée à Rio-Janeiro.

Le 10 Avril 1826, au matin, nous nous disposâmes à mettre à la voile. La matinée était délicieuse, et le soleil semblait s'être levé plus radieux qu'à l'ordinaire. Le vent qui s'é-

tait d'abord fait sentir de l'Est, passa presque subitement à l'Ouest, mais modéré et sans nous amener un seul nuage. On s'était disposé à recevoir à bord M. Martin Laffitte avec sa famille et ses amis, pour lesquels un déjeuné avait été préparé. Parmi les convives se trouvait le célèbre Talma, qui avait joyeusement accepté l'invitation qui lui avait été faite d'un repas sur mer. La tournure élégante du navire, sa batterie compléte et surtout sa destination, avaient sans doute attiré sur les jetées une foule de curieux; je crois, cependant, que la présence, à bord, du premier tragique de l'Europe, avait été la principale cause de ce grand rassemblement, composé en partie de ses admirateurs encore tout enthousiasmés de l'avoir vu la veille, remplir avec tant de talent, le superbe rôle de Sylla dans la tragédie de ce nom; aussi tous les regards semblaient-ils plûtôt occupés à le découvrir parmi la nombreuse société qui se trouvait sur le pont, qu'à examiner la manœuvre du navire.

Avril 1826.

On fit plusieurs bords sur la rade pendant le déjeuné, après lequel les dames purent jouir du coup d'œil magnifique que présentait en ce moment la baie du Hâvre. Une vingtaine de beaux navires, sortis en même tems que nous pour diverses destinations, se croisaient dans tous les sens, en poussant leurs bordées tantôt dans une direction, tantôt dans une autre ; les uns semblaient se poursuivre en formant comme un ligne de bataille, les autres se disputaient le vent jusqu'à faire craindre un abordage désastreux ; mais le plus faible de masse se voyait enfin obligé de céder le pas au plus puissant, et les deux navires se dépassaient rapidement en se rangeant vergue à vergue. Après avoir laissé nos amis goûter quelque tems cet intéressant spectacle, nous vînmes mettre en panne près des jetées, et tous les convives se rembarquèrent pour retourner à terre. Lorsque le canot qui portait M. Laffitte et sa famille fut débordé, un salve de sept coups

de canon leur fut adressée, non seulement comme un hommage de politesse, mais encore comme l'expression de notre reconnaissance pour les vœux qui venaient d'être formés pour notre heureux voyage. Ce signe d'adieu résonna d'autant plus vivement dans nos cœurs, qu'il fut le moment de faire servir et de forcer de voile, pour profiter de la marée et nous élever au vent.

Dans l'après-midi, le vent fraîchit et nous eûmes la satisfaction de laisser derrière nous tous les autres navires, quoique parmi eux, se trouvassent ceux qui jouissaient au Hâvre de la réputation d'une grande marche. Le prix de la course satisfait bien, à la vérité, le cavalier dont l'amour-propre triomphe devant une brillante réunion de spectateurs; mais quelques minutes de plaisir, et tout s'évanouit. Il en est bien autrement d'un marin qui, seul à seul avec son antagoniste, sillonnant sans témoins la vaste étendue des mers, calcule d'avance tous

les avantages, toutes les conséquences de la supériorité de sa marche ; là où un autre périra, il sortira victorieux du danger; il pourra éviter, narguer même, un ennemi trop fort, et il atteindra toujours celui qu'il voudra joindre; il sera tranquille sur ses ancres, pendant que celui qui le suivait de loin sera encore au milieu des tempêtes; enfin, il n'envisagera qu'avec espérance, cette maxime des navigateurs, qu'on peut arriver trop tard, mais trop tôt, jamais.

Nous avions le vent contraire et nous louvoyions des côtes de France à celles d'Angleterre, lorsque le surlendemain de notre départ, nous fûmes accueillis par un coup de vent des plus violents, qui nous obligea de mettre à la cape pendant plusieurs heures; le baromètre baissa à 27 p. 3 l.; cependant le vent s'étant maintenu à l'Ouest-Sud-Ouest, il ne nous arrivait que par dessus les côtes de Normandie, et les vagues ne s'élevèrent pas en proportion de sa furie. Si cette tempête retarda nos progrès,

elle nous prouva du moins les bonnes qualités du navire qui se comporta sans fatiguer et sans faire d'avaries; aussi, quoique nous fussions encore bien près du Havre et resserrés dans une espace de peu d'étendue, il eût fallu à cet ouragan plusieurs jours de durée pour nous faire penser à y relâcher.

Le 14 avril, malgré cette contrariété, nous nous trouvâmes entre Cherbourg et le cap La Hague, et poussant notre bordée près de terre, nous pûmes donner de nos nouvelles par un navire caboteur qui allait à Granville. En virant de bord, nous jetâmes un dernier regard sur la France. Cette partie du département de la Manche est extrêmement fertile; on n'apercevait pas le plus petit espace de terre perdu, et la côte descendait par une pente douce, revêtue jusqu'au bord de la mer, de champs bien ensemencés, coupés de prairies couvertes des des plus beaux troupeaux. Plus loin, vers l'Est, on distinguait avec la lunette, les forts qui dé-

Avril 1826.

fendent les magnifiques travaux de Cherbourg, dominés par la montagne du Roûle dont une moitié a déjà été s'ensevelir sous les eaux pour former la digue, et dont les restes semblent attendre qu'un Ministre jaloux de notre puissance maritime, les emploie à terminer un si bel ouvrage où le temps menace d'engloutir les millions déjà dépensés, si on ne se décide, une fois pour toutes, à fermer cette rade en continuant ce travail imparfait et jusqu'ici inutile.

Le 16 avril nous nous trouvâmes à vue de la Tour d'Edystone, à l'entrée de la baie de Plymouth, et le vent ayant alors incliné vers le Nord, nous sortîmes rapidement de la Manche dont nous avions atteint l'embouchure en six jours, en louvoyant avec des vents tout-à-fait contraires et après avoir été retardés par une violente tempête.

Le 19 avril, étant au plus près du vent avec une jolie brise de Sud-Ouest, nous aperçûmes, faisant vent arrière sur nous, un grand navire

que nous reconnûmes bientôt pour un vaisseau de guerre Français. Arrivé à un mille de nous, il tira un coup de canon en hissant son pavillon, et nous mîmes en panne en arborant le nôtre. Quelques instants après, il passa à portée de voix, et un officier demanda le nom de notre navire, celui du Capitaine et notre destination; ayant satisfait à ces questions, nous sçûmes, à notre tour, que ce vaisseau était le Breslaw, venant de Cadix. Ce bâtiment qui ne devait pas avoir une longue traversée, était cependant loin de présenter le coup d'œil agréable qu'offrent ordinairement nos navires de guerre, et notre amour propre national en souffrit, dans la crainte qu'il ne fût rencontré par quelque étranger. Il avait son mât de petit perroquet dépassé; ses voiles mal établies et ses vergues inclinées en sens contraire, lui donnaient l'air d'un navire désemparé. Un grand nombre de curieux couvraient la dunette, et nous supposâmes que la plus grande partie étaient des

passagers, car nous remarquâmes des femmes, des enfants et plusieurs officiers de troupe.

Le 22 Avril le vent redevint plus favorable : de forts grains du Nord-Est qui se succédaient de demi-heure en demi-heure, nous donnèrent l'occasion de remarquer plusieurs arcs-en-ciel de lune, bien dessinés, presque aussi colorés que ceux que forme le soleil, et nuancés de la même manière.

Le 23 Avril, une suite d'observations de longitude nous fit voir que le navire était à près de 2° à l'Est de l'estime. Quoique cette différence fût très-forte pour si peu de jours de mer, je n'en fus cependant pas surpris, et je m'attendais bien que l'estime éprouverait cette aberration, en traversant l'espace compris entre le parallèle des Açores et celui de Madère, n'ayant jamais, dans mes voyages, atteint les Canaries, sans avoir été porté au moins d'un dégré et demi vers l'Est, par l'effet d'un courant qui, dans ces parages, prend une direction

orientale, comme si cette partie de l'Océan voulait s'engouffrer dans la Méditerrannée, par le détroit de Gibraltar.

Dans la matinée du 25, je fis passer tous les gens de l'équipage sur le gaillard d'arrière pour la distribution des postes de combat. J'avais à cœur de les rassurer contre un bruit assez étrange qui avait circulé parmi mes hommes, avant mon départ du Hâvre. Un novice que j'avais renvoyé, espérant sans doute se venger de moi, avait bien voulu me prêter des projets de piraterie, et quelque absurde que fût cette histoire, les femmes de plusieurs de mes matelots y avaient assez ajouté foi, pour conseiller à leurs maris de ne pas faire le voyage. Dans un port où j'étais aussi connu, je n'avais pas à craindre qu'une pareille assertion pût trouver le moindre crédit; mais à bord, où l'autorité du Capitaine puise sa principale force dans le respect et la considération qu'il inspire, il serait dangereux de laisser planer le plus petit

Avril 1826.

soupçon sur sa moralité. Je saisis donc cette occasion de m'expliquer à ce sujet. Après les avoir fait rougir de leur crédulité, je leur déclarai que je n'avais reçu les armes que portait le Héros que pour une défense légitime; je leur dis la nécessité où nous pourrions nous trouver par la suite, d'en imposer aux farouches habitants de la côte Nord-Ouest d'Amérique, ou de repousser les attaques des Champangs Chinois et des Pros Malais, et je terminai par les autoriser à les tourner contre moi, s'il m'arrivait d'exercer la moindre agression contre qui que ce fût; mais, ajoutai-je, — pour que nos canons ne soient pas des armes inutiles en nos mains, il faut d'abord apprendre à les manier; et, pour y parvenir, nous allons faire quelques tours d'exercice que nous renouvellerons de tems à autre. — Chacun ayant pris le poste qui lui était assigné, tous s'y portèrent avec zèle et me firent voir que, pour la plupart, ils n'étaient pas étrangers à la manœuvre de l'ar-

tillerie, que plusieurs d'entre eux avaient apprise à bord de nos vaisseaux de guerre.

Le navire étant armé de douze caronnades, à brague fixe, dix-huit hommes me suffisaient pour un bord, et il m'en restait douze pour la manœuvre et la mousqueterie : ainsi, avec des gens de bonne volonté, je pouvais résister à tous les pirates que l'on est exposé à rencontrer dans certains parages.

Le même jour, la route fut dirigée pour prendre connaissance de l'Ile de Palma. Après le soupé, une très-bonne vielle organisée fut montée sur le pont, et on laissa l'équipage danser sur le gaillard d'arrière : on distribua même un verre de punch à chaque danseur pour encourager cet exercice qui divertit les hommes, en même temps qu'il est très-favorable à leur santé.

Les matelots sont fous de ce plaisir. A peine la permission est-elle accordée, que le quadrille se forme près du cabestan :

les plus âgés et les meilleurs marins prennent pour danseuses les plus jeunes et les plus novices; (c'est de règle); et, aussitôt, ceux-ci s'efforcent de prendre un air féminin, en se revêtant d'une longue chemise blanche, serrée autour de la taille par une ceinture improvisée de fil de caret : vous les voyez faire de petits pas et se démonter le cou croyant imiter nos coquettes, et se donner des graces. Cependant, ceux qui devant prendre le quart à minuit, ont préféré les douceurs du sommeil aux délices du bal, ne se font pas long-tems illusion sur le sexe auquel appartiennent les pieds rouges et charnus qui produisent sur leur tête l'effet de l'instrument du paveur, dont les propriétaires ont pris le nom (1), et le pont qui tremble et résonne au-dessus de leurs hamacs, leur fait donner des épithètes bien peu chrétiennes à ces grotesques amants de Terpsicore. Malgré

(1) La Demoiselle est un instrument de bois et de fer avec lequel on enfonce les pavés.

leur humeur chagrine et leurs jurements qui se perdent en se mêlant aux craquements périodiques que chaque roulis, même le plus léger, produit toujours dans les parties élevées d'un navire, ces nymphes parfumées au goudron, n'en suivent pas moins le cours de leurs plaisirs. On dirait que leur complaisante imagination vient de les transporter sous les ombrages frais du village : les planches calfatées du tillac leur réprésentent une pelouse verdoyante; la brise murmurant dans les cordages, devient le zéphir du soir agitant les feuilles du platane, et le bruit de la mer qui, après avoir ouvert un passage à l'avant du vaisseau, entoure ses flancs comme d'une ceinture de neige, semble flatter aussi agréablement leur oreille que le gazouillement du ruisseau de leur vallée.

Je m'étais fait éveiller le lendemain à deux heures du matin, et, en montant sur le pont, je vis à l'aide d'un beau clair de Lune, l'Ile de Palma, à environ six lieues dans le Ouest-Sud-

Avril 1826.

Ouest. La brise était fraîche du Nord-Est, je fis gouverner de manière à passer entre cette île et celle de Gomera, séparée l'une de l'autre par un canal de dix lieues, exempt de danger. Par ce moyen, je me ménageais une journée entière de récréation.

Lorsque le soleil se leva, nous avions déjà entamé ce passage, et ce moment m'offrit un coup d'œil superbe. J'ai bien souvent passé parmi les Canaries, et aucun de leurs canaux ne m'est étranger; mais la vue de ces masses énormes produit toujours sur moi un effet singulier et mytérieux, auquel je ne saurais donner de nom. C'est une espèce de recueillement dont j'aimerais à jouir sans être interrompu. Cette fois, du moins, je fus favorisé à cet égard. Tout l'état-major, excepté l'officier de quart, était encore plongé dans un profond sommeil, pendant que j'examinais l'intéressant spectacle qui se présentait à mes yeux. Le soleil donnait en plein sur la côte orientale de Palma; mais

une ceinture d'épais nuages en dérobait une partie à mes regards, et ce sombre rideau projetant son ombre sur le penchant des montagnes, ne laissait sous l'empire de la lumière que les parties les plus basses de l'île, et son sommet arrondi auquel ses premiers rayons prêtaient une teinte de rose et d'or. On apercevait à la simple vue, les villages et les habitations qui animent ce paysage, et avec la lunette, on distinguait parfaitement les champs labourés et le vert tendre des vignes qui font la principale richesse des Canaries.

Je me peignais la vie douce et tranquille que devraient savourer les heureux habitants de ces îles fortunées. Je m'y transportais avec tous les objets de mon affection, et là, loin des troubles et des révolutions, véritables volcans de notre Europe, je passais des jours paisibles et délicieux au milieu d'un éternel printems. J'errais pendant la chaleur sous les épais feuillages des orangers dont le fruit doré raffraîchissait mes

lèvres : je gravissais ces nobles montagnes, orgueil de la terre et chef-d'œuvre du créateur, et à mon retour, après avoir poursuivi la chèvre sauvage de précipice en précipice, un vin généreux, exquis et abondant, produit de mes vignes, me rendait de nouvelles forces pour éprouver de nouvelles jouissances. Chaque vaisseau qui m'apparaissait comme un flocon de neige sur l'azur des mers, excitait ma compassion et je m'applaudissais d'avoir enfin échappé aux orages de la vie, dont ce navire, agité par les vagues et emporté par le vent, me reproduisait l'image.

Du côté opposé et à plus de vingt lieues de nous, le sommet du Pic de Ténériffe se montrait comme un énorme géant dont le front ceint d'un bandeau de nuages, donnait l'idée d'une éternelle immobilité. Depuis combien de siècles son imposante masse domine-t-elle ainsi l'Océan? Combien a-t-elle vu passer de malheureux navigateurs que l'ambition, la gloire

ou l'amour des richesses, disons mieux, qu'une abnégation bien légitime arrachait aux douceurs du repos, et qui n'ont jamais revu, ceux-ci, leurs familles, au bien-être desquelles ils avaient sacrifié leur propre bonheur, les autres, leur patrie qui les attendit en-vain pour les combler d'honneurs. Malheureux Cook ! infortuné Lapeyrouse! vous n'étiez pas destinés à goûter en paix le fruit de vos glorieux travaux, et la mort vous frappa, comme pour vous dérober à l'admiration du monde. Telles sont, à-peu-près, les pensées que m'ont toujours inspiré les hautes montagnes de l'Océan, et ses grands promontoires.

Lorsque le Pic allait se cacher momentanément derrière la pointe Nord de l'île de Gomera, je ne pus résistér à prendre, peu-être pour la dixième fois, une exquisse de ses gracieux contours. A midi, nous avions déjà dépassé les îles de Palma et de Gomera, et nous rangions celle de Fer à quatre lieues à l'Est. Cette île, très con-

Avril 1826.

venable pour un pareil objet, avait été prise autrefois pour le point de départ de toutes les longitudes; c'était une heureuse idée qui semblait tendre à réunir les nations, du moins, sous un rapport; mais cette considération philantropique est encore dominée par un avantage matériel que retireraient les navigateurs, de cette unité.

Quand deux navires se rencontrent, dans des circonstances délicates, ils mettent nécessairement un grand prix à s'éclairer réciproquement sur leur position, et la longitude est le document le plus important. Cependant, poussés par une forte brise, n'ayant pas de tems à perdre, et n'étant peut-être pas animés tous les deux du même esprit de complaisance, ils se dépassent avec la rapidité de la flèche et se hèlent, en passant, la longitude, selon la manière dont chacun la compte. Que résulte-t-il de cette communication? souvent plus d'anxiété et de doute qu'auparavant. — Ce navire n'a pas arboré de

pavillon. — Est-il anglais, hollandais ou suédois? — Non, il est américain. — Mais, compte-t-il sa longitude de Washington, de de New-Yorck ou de Philadelphie? — Il est anglais; — il est probable qu'il aura par politesse réduit sa longitude au méridien de Paris. — N'en croyez rien, Jack tient au méridien de Londres comme un médecin à son malade. — Ainsi, réflexions faites, quoique nous n'ayons pas de chronomètre et que le tems ne nous ait pas permis, depuis plus d'un mois, d'obtenir de distances de la lune au soleil ou aux étoiles, il vaut mieux s'en tenir à nos vieilles observations que de risquer de nous tromper grossièrement, en adoptant le point douteux de gens qui ne sont pas plus savants que nous.

Il y a cependant un moyen trop rarement employé de s'éviter réciproquement ces perplexités; c'est d'écrire les dégrés de longitude sur le bord du navire, avec de la craie, ayant soin d'indiquer par une initiale le méridien

d'où l'on part : j'ai vu même quelques navires munis d'un grand tableau noir destiné à cet usage, et qu'ils suspendaient dans les haubans ou dans tout autre lieu apparent, selon la position respective des deux bâtiments.

Quoiqu'il en soit, l'amour-propre national a partout prévalu : chaque pays a voulu avoir son méridien particulier, et nous verrons sans doute, quelque jour, toutes les petites républiques de l'Amérique méridionale, quand elles pourraient, comme Carthage, être circonscrites dans les lanières d'une seule peau de taureau, prétendre aux honneurs du méridien privé.

Au coucher du soleil, nous voyions encore parfaitement le Pic de Ténériffe dont nous étions à trente lieues, et que la nuit seule déroba à notre vue. Il m'est arrivé plusieurs fois de l'apercevoir jusqu'à trente-huit lieues de distance; mais c'était toujours en m'en éloignant, et jamais en m'en approchant, comme

si l'œil conservait l'image d'un objet lorsque l'éloignement devient tel que, sans une espèce d'habitude, la vue ne peut parvenir à l'atteindre.

Quelques jours après, nous prîmes, à la ligne traînante, un fort beau poisson connu par les marins sous le nom de Tazard. Je le dessinai au sortir de l'eau : il avait cinq pieds de long et neuf pouces de diamètre. Malgré sa forme très alongée, je le crois de l'espèce des Thons; il a le dos bleu-clair, avec des zones d'un bleu plus foncé; le ventre blanc-argenté, les mâchoires supérieures et inférieures armées de dents aigües, les écailles imperceptibles sur le corps et grandes vers la tête; la queue est verticale; l'œil est bleu, la prunelle blanchâtre; il porte deux nageoires horisontales près de la tête, deux autres verticales entre le milieu et la queue, l'une sur le dos et l'autre sous le ventre, et comme les Thons, plusieurs petites nageoires triangulaires, mobiles sur leur pointe

Avril 1826.

antérieure et placées en égal nombre tant sur le dos que sous le ventre, entre les dernières nageoires et la naissance de la queue.

On trouva, en l'ouvrant, plusieurs mollusques parasites ou lernées que nous mîmes dans l'esprit de vin. Leur extrémité inférieure était d'une forme sphérique, susceptible d'une grande dilatation; il s'en développait une tête pareille à celle de la sangsue et qui paraissait en posséder la propriété; car étant dans un verre d'eau, elles opéraient visiblement, en s'appliquant la bouche les unes sur les autres, une succion qui produisait sur leur corps de petites vessicules. La plus grosse avait quinze lignes de longueur dans sa plus grande extension.

En laissant les îles Canaries, nous dirigeâmes la route pour passer à l'Est de celles du Cap-Vert, en prenant connaissance de l'Ile de Sel, la plus au Nord de ce groupe. Les opinions sont bien partagées à l'égard de cette route : les uns

pensent que l'on doit toujours passer dans l'Ouest; les autres croient au contraire que la route de l'Est est préférable. Il est probable que ni l'une ni l'autre de ces deux routes ne doit être suivie exclusivement, et qu'avant de se décider, il faut consulter l'époque de l'année où l'on se trouve. Horsburg, dans son excellent ouvrage, a déterminé, au moyen de grandes recherches, les mois de l'année pendant lesquels la limite des vents alisés du Nord-Est se recule le plus vers le Nord : ce sont ceux de Juin, Juillet, Août, Septembre et Octobre. Il arrive souvent alors, de les perdre dès le seizième dégré de latitude Nord. Ils sont ordinairement remplacés par des brises variables du Nord-Ouest au Sud-Ouest et il est certain que, dans pareille circonstance, le navire qui serait placé à l'Est des Iles du Cap-Vert, serait exposé à ranger de trop près la côte d'Afrique et à rencontrer aux environs de l'équateur, des vents fixes du Sud-Ouest qui le contrarieraient

Avril 1826.

beaucoup, s'ils ne l'obligeaient même à traverser le golfe de Guinée et à prolonger la côte d'Afrique fort avant dans l'hémisphère Sud, avant de rencontrer les vents alisés du Sud-Est. (1) Il faut donc éviter de prendre ce passage dans la saison où ces circonstances ont lieu, mais dans tout autre tems, c'est-à-dire, pendant les sept douzièmes de l'année, on n'y trouvera qu'un grand avantage.

En effet, tout navire qui veut doubler le Cap Horn ou le Cap de Bonne-Espérance, ou même se rendre à Rio-Janeiro ou à la Plata , doit s'efforcer de couper la ligne entre le vingt-deuxième et le vingt-cinquième dégré de longitude Ouest; il n'y a guère qu'une manière de voir à cet égard; or, si en quittant les Canaries, on dirige sa route pour passer à l'Ouest de l'Ile Saint-Antoine, on décrit nécessairement une courbe très-prononcée puisque l'on

(1) C'est ce qui arriva au vaisseau qui conduisit Napoléon à Sainte-Hélène.

est obligé de revenir ensuite vers l'Est pour atteindre l'équateur sous le méridien convenable, tandis que la route par l'Est est presque directe. J'ajouterai, que si l'on préfère la première, on ne doit pas s'écarter de moins de douze lieues à l'Ouest des îles en question : ces masses, dans les fortes brises surtout, en interceptant brusquement le vent, laissent la partie abritée, livrée au calme ou à de folles brises de toutes les directions. La mer y éprouve la même irrégularité et s'y élève en vagues pyramidales qui, se choquant dans tous les sens, incommodent beaucoup les navires; c'est une espèce de cahos d'où l'on a beaucoup de peine à se dégager, qui vous fait perdre douze ou quinze heures, et où l'on court risque de faire des avaries. Cet inconvénient oblige donc à augmenter encore le détour, et ce n'est pas la moindre des raisons qui doivent engager un Capitaine à passer à l'Est des Iles du Cap-Vert où la brise est fraîche et régulière : il est d'ail-

leurs à-peu-près démontré que les dangers que l'on voit placés sur d'anciennes cartes, à l'Est de Bonavista, n'existent pas.

Quoique ce soit une erreur de croire que les calmes soient plus fréquents dans ce passage que partout ailleurs, je ne doute pas cependant que le voisinage de la côte d'Afrique, toujours échauffée par un soleil ardent qui y raréfie l'air à un haut dégré, ne puisse produire des calmes et même des brises du large; mais cet effet ne peut avoir lieu que très-près de la côte : ainsi, en passant plus près des îles que du continent ou même à vue de Bonavista, on ne doit rien craindre de cette influence. Au reste, mon opinion, formée d'après celles des meilleurs observateurs modernes, est devenue pour moi une conviction, après que de nombreuses expériences m'en ont de plus en plus démontré la justesse.

Le premier mai, à la pointe du jour, ainsi que je l'avais calculé d'après plusieurs obser-

vations de longitude, nous aperçûmes imparfaitement l'Ile de Sel, au Nord-Est du groupe du Cap-Vert, à six lieues environ, dans le Sud-Ouest 1|4 Sud. Le temps était très-vaporeux, comme il arrive souvent dans cette région. Le ciel est clair au Zénith et partout dégagé de nuages; mais malgré cela, la vue est beaucoup plus bornée qu'on n'est porté à le penser.

Ce phénomène que j'ai souvent eu l'occasion de remarquer, produit quelquefois des effets surprenants; aussi, quoique parvenus à moins de quatre lieues de cette île qui porte deux pitons élevés de plusieurs centaines de toises, à peine en distinguions-nous les contours. (1)

---

(1) J'ai passé une fois, en plein midi, à deux lieues tout au plus de l'île de la Barbade aux Antilles, sans la voir, quoiqu'il ne parût pas un nuage dans l'atmosphère; mais seulement une espèce de vapeur assez peu condensée, en apparence, pour laisser voir l'horison et n'ayant rien de commun avec du brouillard. Je ne pouvais cependant être trompé sur la distance où j'étais de la terre, puisque j'observais la latitude en ce moment, et que depuis plusieurs jours j'avais des observations de longitude assez multipliées pour ne me laisser aucun doute sur ma position. D'ailleurs, si j'avais pu en conserver, ils eussent été bientôt levés, car,

Mai 1826.

D'après Horsburgh, les vents alisés du Nord-Est devaient, dans cette saison, nous abandonner vers le sixième dégré de latitude Nord, et, en effet, parvenus par 5°-30', la pesanteur de l'atmosphère, la faiblesse de la brise, les ondulations de la mer venant du Sud, et de gros nuages orageux qui se levaient du Sud-Est nous annoncèrent un prochain changement de tems. Nous vîmes une grande quantité de nautiles blanches soutenues sur l'eau au moyen de petites vessicules que ces mollusques savent si bien adapter à leur habitation, et qui ressemblent à celles que forment les enfants en soufflant avec une paille dans un verre où l'on

---

sans m'inquiéter de ce qui m'arrivait, je calculai la route pour passer entre les Iles de Sainte-Lucie et de Saint-Vincent, éloignées seulement de cinq lieues l'une de l'autre; j'arrivai à minuit, au milieu du passage et par la continuation du même phénomène, je ne vis ni l'une ni l'autre; mais quelques jours après je n'en arrivai pas moins sans aucune erreur à vue d'Alta-Vela, petit îlot sur la côte méridionale de Saint-Domingue. Donc j'avais, aux heures indiquées, passé parmi les îles, et à la distance exacte que je viens de donner.

Mai 1826.

a mis de l'eau de savon. Ces coquillages renferment une liqueur abondante du plus beau pourpre. Nous prîmes aussi plusieurs des Glaucus Atlanticus dont la mer était couverte.

Ce singulier animal du genre des Poulpes, se tient ordinairement à la surface de l'eau, où, semblable à une fleur, il paraît étendu sans mouvement, quoiqu'il soit susceptible de s'en donner un par le moyen de ses nombreux filets distribués en trois groupes de chaque côté du corps. Le premier, vers la tête, en réunit vingt-un; l'intermédiaire, au milieu, quinze; et le dernier, vers la queue seulement neuf. Ces amas de filets sont, comme je viens de le dire, disposés de chaque côté de l'animal, d'un manière assez analogue aux pates antérieures d'une taupe. La longueur totale de cet animalcule est d'environ dix-huit lignes. J'en mis un dans un verre d'eau pour le dessiner. Lorsqu'on le touchait, il se contractait violemment, comme s'il eût voulu se défendre. Il a le dos bleu

avec des bandes longitudinales d'un bleu plus sombre et le ventre blanc-verdâtre.

Tous les indices qui nous avaient anoncé un changement de vent se vérifièrent : le vent alisé du Nord-Est s'éteignit par cinq dégrés de latitude Nord, et fut remplacé par de petites brises de Sud-Est; le tems était chaud et orageux.

Dans la soirée du 10, l'équipage en ayant reçu la permission, fit ses préparatifs pour célébrer le lendemain la ridicule cérémonie du baptême de la ligne. Un postillon, monté sur un cheval à tête de poisson, vint me présenter une lettre fort bien faite à laquelle je répondis d'une manière convenable à la circonstance. Je ne décrirai pas les mille folies que la fertile imagination du matelot lui suggère en cette occasion; d'autres l'ont dit, sans pouvoir toutefois, assigner une origine satisfaisante à cette bacchanale moderne. Je me bornerai à dire que le lendemain du message, le burlesque Dieu de la Ligne, avec son cortége, s'avança vers l'ar-

rière, où il s'établit en maître; et pendant que ses subordonnés initiaient au mystère équinoxial tous ceux qu'il leur désignait, un matelot vêtu en Neptune ou tout autre dieu de la mer, remplissait les fonctions de Pilote. Il paraissait fort inquiet sur le passage où le navire s'était engagé, consultait souvent la carte, la boussole, la sonde; et, se tenant près du timonnier, il commandait les manœuvres les plus absurdes qu'on était censé exécuter ponctuellement. Tout se passa avec décence et gaité, chose assez rare en cette occasion où, comme sous le masque, on regarde comme un droit de dire et faire des extravagances qui ne sont pas toujours du goût de ceux que quelque raison empêche de prendre une part active à l'orgie.

Depuis l'équateur jusqu'à Rio-Janeiro, il ne se passa rien d'important : dans ce trajet d'environ six cents lieues que nous fîmes en treize jours, nous jouîmes constamment

Mai 1826.

d'un vent favorable de l'Est-Sud-Est; le 20 surtout fut remarquable par la pureté du ciel. Le peu de nuages qui se montraient, comme de légers flocons de coton, ne servaient qu'à faire mieux ressortir la clarté de l'horison qui se dessinait dans tout son contour, avec une netteté extraordinaire et que l'on ne voit que rarement entre les tropiques où l'atmosphère est le plus souvent chargée de vapeurs. Dans les latitudes plus élevées, au contraire, le vent, lorsqu'il souffle d'une certaine direction, semble comme nettoyer l'air et lui donner la plus grande transparence. Tel est le vent du Nord au Nord-Ouest dans les mers d'Europe, et celui du Sud-Sud-Est au Sud-Ouest dans l'hémisphère Sud et principalement vers le Cap de Bonne-Espérance et à l'embouchure de la Plata.

Nous profitions de cet état habituel du ciel pour nous livrer le plus souvent possible aux observations de longitude, et elles nous dé-

Mai 1826.

montraient que nous étions chaque jour entraînés de dix à douze minutes vers l'Ouest, de sorte qu'arrivés à vingt lieues du Cap-Frio, sur son parallèle, notre longitude observée était de deux dégrés à l'Ouest de l'estime déduite de la vue des Iles du Cap-Vert, et la même, à quelques minutes près, que celle que nous avions suivie depuis la dernière vue des côtes d'Angleterre, après s'en être d'abord écartée de deux dégrés vers l'Est. Cette oscillation de l'estime autour de la longitude observée, est une circonstance que j'ai toujours remarquée dans ces sortes de voyages, et qui s'explique par le courant dont j'ai déjà parlé, portant à l'Est depuis le parallèle des Açores, et celui qui se dirige vers l'Ouest dans la zône des vents alisés.

Le 25 au matin, après avoir fait bonne route toute la nuit, nous aperçûmes, comme nous nous y attendions, le Cap-Frio, à environ dix lieues à l'Ouest. Les cartes de M. le Baron Roussin, le placent par 44° – 25' de longi-

Mai 1826.

tude Ouest; le Capitaine Heyhood, suivant Horsburgh, ne lui assigne que 44°-15'; Amilton Moore 43°-43'; et la connaissance des tems, 43°-40'. Il ne faut pas douter que les deux premières longitudes ne soient les plus exactes; car nos anciennes cartes qui, d'accord avec la connaissance des tems, le mettaient par 43°-46' étaient obligées pour se raccorder avec la longitude bien déterminée de Rio-Janeiro, de laisser une espace de trente lieues entre ces deux points, tandis que la distance n'est vraiment que de vingt lieues; aussi, est-il souvent arrivé à beaucoup de capitaines qui comptaient sur ces trente lieues, de dépasser l'entrée de Rio-Janeiro et de ne reconnaître leur erreur qu'à la vue d'Ilha-Grande, lorsqu'ils voyaient la côte tourner vers le Sud-Ouest. Je me rappelle aussi que dans mes premiers voyages au Brézil, j'étais toujours surpris, en quittant le Cap-Frio, d'atteindre si promptement l'entrée de Rio-Janeiro, et j'attribuais cette prompti-

Mai 1826.

tude à l'action du courant.

Le Cap-Frio, lorsqu'on l'aperçoit en venant du Nord-Est ou de l'Est, paraît d'abord comme une Ile portant un double piton. Si l'on s'en trouve à huit ou dix lieues, on doit en même tems découvrir au Nord de lui et au double de cette distance, une chaîne de hautes montagnes hachées. En se rapprochant du Cap, sa pointe Sud paraît s'élever comme un îlot séparé qui ne tarde pas à se réunir à la masse principale. Les terres situées entre le Cap et les montagnes du continent sont de moyenne hauteur, et comme elle se composent de collines espacées, elles ressemblent de loin à un groupe d'Iles. Entre le Cap-Frio et la terre, il y a un canal tortueux d'environ un mille de largeur, où l'on trouve une profondeur inégale et dangereuse : de très-petits navires pourraient seuls en faire usage en cas de nécessité.

La brise ayant été faible toute la journée, et le calme nous ayant obligés à passer la nuit

Mai 1826.

suivante à l'ancre, entre les Iles Maricas et l'Ile Raza, ce ne fut que dans la soirée du 25 que nous entrâmes dans le port.

II.

Dona-Maria-da-Gloria. --- Situation politique du Brézil. --- Traité de commerce avec la France. --- Descriptions. --- Promenade à Saco-Caraï. ---- Départ de Rio-Janeiro. ---- Coup de vent. ---Pamperos. ---- Les Albatros et les Pétrels. -- Remarque sur les courants. -- Barre du gouvernail démontée. ---- Les Iles Malouines. ---- Remarques sur le passage du Cap-Horn. ---- Tempête au Cap-Horn. ---- Brick anglais en détresse. --- Nous doublons le Cap-Horn ---- Vue des Andes.

Les illusions de la jeunesse s'évanouissent, et les mêmes objets ne produisent pas deux fois les mêmes sensations. Aussi, en me trouvant transporté sans transition à plus de quinze

Juin 1826.

cents lieues de la France, dans un pays si différent par son aspect et par ses habitants, je ne sentis plus les émotions dont j'étais si rempli à dix-sept ans, quand après quatre mois passés au milieu des dangers de la guerre, j'abordai pour la première fois l'Ile Maurice. Alors se réalisèrent pour moi toutes les rêveries qui m'avaient rendu si attrayante la lecture des voyages de Coock, de Lapeyrouse et les contes des Robinsons. Je n'avais plus besoin de demander à ma jeune imagination de me peindre ces bosquets toujours verts, et ces bois de cocotiers et de palmiers si variés, dont la chevelure épaisse se balance à une hauteur que semble doubler la souplesse de leur tige. Je compris, seulement alors, que la grace et la bonté, un certain charme même, pouvaient se rencontrer sous une peau noire, rouge ou cuivrée, car c'était la seule des merveilles décrites par ces voyageurs, que j'eusse révoquée en doute. Sur le rivage, dans les forêts, au milieu

des rues même, des parfums dont je n'avais pas d'idée, auraient suffi pour me révéler, sans le secours des yeux, une contrée tout étrangère. Des sons inaccoutumés, des voix plus claires, et, surtout, le chant plein d'harmonie des enfants de la Zône torride, puissant et indispensable auxiliaire de tous leurs travaux comme de tous leurs plaisirs, se glissaient dans mes oreilles avec une suavité inconnue; tout était fraîcheur et coloris dans ce ravissant tableau.

Mais vingt années s'étaient écoulées, et j'avais eu le tems de me rassasier de toutes ces beautés *équatoriales;* je m'étais même avoué bien souvent depuis, que malgré ses hivers rigoureux, son étiquette et ses nombreux préjugés de société, notre chère France était encore préférable à tous ces pays, et que les feuilles naissantes du printems nuancées des couleurs de la vie et de la jeunesse, valaient bien, quoique passagères, le vert perpétuel, mais toujours un peu sombre des tropiques. Il est cependant

des objets qui n'ont jamais rien perdu de leur beauté à mes yeux : telles sont les montagnes, soit que leurs sommets soient couronnés de verdure, soit que leurs flancs profondément déchirés produisent de ces contrastes si bien tranchés d'ombre et de lumière.

A l'époque où j'arrivai à Rio-Janeiro, l'Europe venait de reconnaître l'indépendance de l'Empire du Brézil gouverné par Don Pedro, fils aîné de Don-Joan VI, mort en Portugal en 1825. Cette mort ayant laissé la couronne de Portugal à la disposition de l'Empereur, il l'avait abdiquée en faveur de Dona-Maria-da-Gloria, qui devait, disait-on, épouser son oncle Don-Miguel (1), frère puîné de Don-Pedro. Cette jeune princesse qu'il avait eue de Léopoldine d'Autriche, passait au Brézil pour un prodige d'esprit et de graces : à l'âge de sept ans, on disait qu'elle possédait déjà le rai-

---

(1) Nous avons vu depuis de quelle manière ce projet s'est exécuté.

sonnement d'un âge beaucoup plus avancé, et on lui attribuait des discours bien capables d'appuyer cette opinion (1).

Dans les premiers jours de juin, la corvette de charge, la Seine, commandée par M. Duplanty, arriva à Rio-Janeiro, ayant à bord le Baron de Chabrol, fils du Comte de Chabrol, Ministre de la marine de France. La mission de cet envoyé était de présenter à l'Empereur le traité de commerce entre la France et le Brézil, traité qui venait d'être ratifié à Paris. La même corvette portait aussi les Consuls français destinés pour le Chili et le Pérou, et elle devait, avant de poursuivre son voyage, attendre le retour de l'Amiral Rozamel qui était dans la Plata.

L'Empire du Brézil était donc alors dans une position brillante du côté de l'Europe, et je

---

(1) Bien peu de tems après, ceux qui l'ont vue en France, ont pu apprécier la vérité; car alors fugitive et presque détrônée, la flatterie ne pouvait pas être d'un grand profit auprès d'elle.

remarquerai un événement bien digne d'attention; c'est que le Brézil, après avoir été pendant plusieurs siècles une colonie du Portugal, a fini par disposer du sort de ce Royaume, exemple terrible pour les nations qui s'affaiblissent en étendant trop leurs possessions. Qui peut dire que l'Inde n'enverra pas quelque jour un prétendant en Angleterre ?

Mais si le Brézil était tranquille et heureux dans ses relations avec l'ancien monde, il avait une lutte assez fatigante à soutenir contre la république de Buonos-Ayres, qui lui disputait la province de Monte-Video, comme possession Espagnole attachée, avant l'indépendance, à la vice-royauté de la Plata. L'Empereur avait dans ce fleuve une flotte puissante de trente navires de diverses grandeurs, et cependant, elle était si mal commandée, que l'Amiral Brown avec une petite corvette à trois mâts et trois bricks de Buenos-Ayres résistait non-seulement à desforces si supérieures, mais il avait

encore l'audace de les harceler continuellement et de les attaquer quelquefois. Cette guerre qui se réduisait à ces petits combats sur mer ou à quelques débarquements partiels, comme celui que les républicains avaient effectué à la Colonia-del-San-Sacramento où ils avaient obtenu un petit avantage, cette guerre, dis-je, traînait en longeur et ne pouvait avoir de résultat décisif. Pour y mettre fin, il eût fallu la médiation d'une puissance maritime de l'Europe. Mais en attendant cette intervention, les dépenses qu'elle exigeait pesaient durement sur le Brézil, et détruisaient tout l'avantage de son état d'harmonie avec le reste du monde.

Il est d'ailleurs assez difficile de dire sur quelles bases on aurait pu entamer la négociation. La question eût été simple s'il ne se fût agi que d'adjuger l'objet matériel de la contestation à l'une des parties contendantes, en indemnisant l'autre; mais il y avait un tiers dont on ne pouvait se permettre de négliger

les intérêts, et ce tiers était Monte-Video lui-même, qui n'eût pas voulu pour tout au monde appartenir au Brézil et, encore moins, dépendre de Buenos-Ayres. Monte-Video commandant à une étendue assez considérable de pays, mais ne comptant pas plus de vingt-cinq mille hommes de population, avait lui-même la prétention d'augmenter d'une, le nombre déjà assez raisonnable des républiques d'Amérique; et c'est peut-être cette difficulté qui empêchait la France ou l'Angleterre de se mêler d'une affaire où il eût sans doute fallu commencer par conquérir le pays contesté, pour en donner les ruines à l'un des prétendants.

Il se passa quelques jours avant que le traité de commerce avec la France pût être publié. Indépendamment de quelques changements que le Ministre français avait jugé à propos d'y apporter et qu'il fallait soumettre à la sanction de l'Empereur, ce traité ayant été basé sur la supposition que celui avec l'Angleterre continuait

Juin 1826.

d'être en vigueur, on fut obligé, à cause de l'expiration de ce dernier, d'ajouter des articles explicatifs. Enfin, le 8, les négociants et les capitaines français furent invités à assister à la lecture solennelle que nous en fit M. le Comte de Gestas, Consul Général de France; et le 15, jour de mon départ, il m'en remit deux exemplaires imprimés en français et en portugais. Il faut connaître les difficultés que rencontrent, à Rio-Janeiro, toute nouveauté, pour apprécier combien il avait fallu de zèle et de patience de la part des auteurs de ce traité, pour parvenir à un état de choses qui nous mettait sur la même ligne que les Anglais qui, depuis si long-tems étaient les paisibles possesseurs du commerce du Brézil; tandis que nous étions obligés à nous y glisser, pour ainsi dire, furtivement, et à combattre par la contrebande et toutes sortes de moyens, les droits énormes dont nos marchandises y étaient frappées : aussi les Bréziliens, étonnés de ce qu'ils venaient

Juin 1826.

de faire pour sécouer, sous ce rapport, le joug de l'Angleterre, ne se félicitaient qu'en tremblant, et n'osaient encore proclamer tout haut leur conquête. Quant aux Anglais dont le traité était suspendu, en attendant l'issue des négociations relatives à sa prolongation, ils ne pouvaient dissimuler leur dépit, et la jalousie qui leur est naturelle.

Tout avantageux que paraissait notre traité, il renfermait cependant quelques articles bien défavorables, et il eût été à désirer qu'il laissât un champ moins vaste aux douanes bréziliennes, dans l'estimation de certains produits de notre industrie qu'elles pouvaient encore, par ce moyen, soumettre à un droit excessif.

Peu d'endroits au monde peuvent présenter un plus bel aspect que le port de Rio-Janeiro, qui par le resserrement de son entrée ressemble plutôt à un beau lac ou à une petite mer. Après avoir traversé le groupe d'Ilots de différentes formes qui gisent en dehors de ce beau Hâvre,

on parvient bientôt à l'étroit passage formé par la redoutable citadelle de Santa-Cruz, qui est à droite et le fort Carré qui est à gauche. C'est alors que la vue des objets environnants devient imposante. La forteresse de Santa-Cruz est immédiatement dominée par une montagne à double sommet, sur laquelle, malgré sa hauteur, il a fallu continuer la ligne des fortifications, attendu qu'elle n'est escarpée que du côté du port, et que par le revers, elle communique à une chaîne d'autres montagnes dont les crêtes permettraient d'arriver facilement à commander le fort.

Un canal étroit et obstrué sépare le fort Carré de la rive opposée d'où s'élève le Pain-de-Sucre, montagne remarquable dont la forme singulière lui a fait donner ce nom. Placée vis-à-vis de Santa-Cruz, cette masse semblait destinée de tous tems à être sculptée en énorme colosse, indiquant d'une main l'entrée du port, et montrant de l'autre les nombreuses batteries qui la défendent. — Qui aurait pu

braver le regard foudroyant qu'il eût lancé sur l'ennemi assez audacieux pour mépriser cet avis ? — Qui n'aurait craint que, ne pouvant mouvoir ses pieds liés au sol du Brézil par leur chaîne de granit, il ne se fût laissé tomber pour écraser l'imprudent, et combler le passage de ses ruines immenses ? — Vous seul, ô mon noble compatriote! grand Dugai-Trouin! honneur et gloire de mon pays; vous seul dont le génie pouvait concevoir une pareille entreprise, et dont le cœur renfermait assez de courage pour l'exécuter. — Combien votre exemple n'a-t-il pas excité depuis d'émulation ? — N'est-ce pas en invoquant votre mémoire que nous avons vu récemment un de nos Amiraux humilier, pour la seconde fois, la même bannière arborée sur les forteresses du Tage ?

Si l'Egypte eût possédé jadis un semblable bloc, isolé sur son sol aplati, il est certain que l'imagination entreprenante et hardie de ses monarques se fût enflammée à cet aspect, et

Juin 1826.

qu'il eût été l'objet de quelque conception gigantesque devant laquelle les obélisques, les sphinx et les pyramides mêmes se fussent abaissés dans la poussière.

Dès que l'on a passé les deux forteresses dont je viens de parler, l'œil peut se promener de toutes parts sur l'immense bassin qui s'étend aussi loin que la vue peut atteindre. A gauche, la ville avec ses nombreux clochers, ses couvents et ses faubourgs, semble étaler la plus grande richesse, et la blancheur éclatante de tous ses édifices tranche de la manière la plus pittoresque sur le penchant verdoyant des montagnes qui la dominent, et parmi lesquelles s'élève le Corcovado dont le somm etcoupé à pic du côté de la mer, laisse dans le Nord une pente assez commode. On y a planté une gaule de pavillon; un guetteur de signaux l'habite et reçoit fréquemment la visite des curieux qui désirent jouir, à une hauteur d'environ dix-huit cents pieds, d'un des plus beaux panoramas du globe.

Juin 1826.

En face de Rio-Janeiro se trouve la petite ville de Praya-Grande, où beaucoup de riches habitants de la capitale possèdent de jolies maisons. La veille des fêtes et des Dimanches, ils traversent le port dans des bateaux couverts et vont y passer les jours de repos avec leurs familles et leurs amis. Entre Santa-Cruz et Praya-Grande, on voit sur une colline escarpée séparée de la terre ferme par un petit isthme, le couvent et l'église de Boa-Viagem. Les marins portugais ont une grande confiance dans les prières accompagnées d'offrandes qu'ils vont porter aux pieds de la mère de Dieu dans cette chapelle, dont la position est si bien adaptée à ce pieux pélérinage.

Un petit canal où des navires de médiocre grandeur peuvent flotter, sépare la ville de l'Ile Das-Cobras puissamment fortifiée de batteries et d'ouvrages considérables. Cette île renferme des magasins et des arsenaux, et à l'époque dont je parle, on y creusait un bassin pour la

construction et la réparation des vaisseaux de l'Empereur. Une partie du fond de la baie est occupée par l'île très-étendue Do-Gobernador, et par plusieurs groupes d'îlots derrière lesquels on aperçoit, à une grande distance, la chaîne des Orgues où l'on retrouve, dit-on, le climat des zônes tempérées (1). La rade de Rio-Janeiro est continuellement couverte de navires de toutes les grandeurs, de toutes les nations, et de bateaux de toutes les formes que la rendent si animée, qu'on dirait que le commerce du monde y est rassemblé.

Dans une promenade que je fis avec le docteur Botta (2) et M. R.; nous débarquâmes en-deça du

---

(1) La hauteur de quelques-uns de leurs gradins au-dessus du niveau de la mer, doit produire cet effet.

(2) Fils de M. Charles Botta dont les ouvrages traduits dans toutes les langues, jouissent partout d'une réputation si méritée. Cet estimable jeune homme, passionné pour les voyages, s'était décidé à faire celui-ci, en qualité de médecin, à bord du Héros; c'est à lui que j'ai dû le rare bonheur de ne perdre personne pendant une campagne de trois ans et demi, dans toutes sortes de climats et avec 32 hommes d'équipage.

Juin 1826.

couvent de Boa-Viagem, et nous nous dirigeâmes en traversant une espèce d'isthme, vers la petite baie de Saco-Caraï. Notre but étant de faire une collection des beaux papillons de ce pays et de tuer quelques oiseaux pour en conserver les dépouilles, nous ne pouvions avoir mieux choisi le lieu de nos recherches, et nous nous procurâmes facilement une assez grande quantité des uns et des autres; mais tout en nous occupant de découvrir quelque chose qui méritât notre attention, nous admirâmes avec surprise la beauté du lieu où le hazard nous avait conduits. Nous marchâmes quelque tems entre deux haies d'acacias nains mêlés de rosiers du Bengale, servant de clôture à de vastes plantations de cafiers dont les baies d'un beau rouge contrastaient agréablement avec le vert sombre de cet arbrisseau; bientôt il n'y eut plus de sentier, et nous nous trouvâmes au milieu d'un bosquet d'orangers dont les branches pliaient sons le poids du fruit qui les chargeait.

Juin 1826.

Nous nous demandions à qui appartenaient toutes ces richesses, et, comme ce Sénateur romain dont l'Arioste a raconté la plaisante histoire, nous n'osions toucher à ce que l'on semblait nous offrir; mais nous n'étions pas dans un palais fantastique de cristal et de porphire; le propriétaire n'était pas non plus ce nain dégoûtant aux passions bizarres et capricieuses; car, au détour d'un massif d'arbres, nous vîmes s'avancer vers nous, une femme d'un certain âge, entourée de cinq jeunes et jolies personnes qu'elle nous présenta comme ses filles, et qui nous invita de l'air le plus gracieux à entrer dans une charmante habitation dont nous étions tout près, et que nous n'avions pas aperçue au milieu des orangers, des citronniers et des bananiers qui la protégeaient.

Dans cette paisible retraite, à deux lieues d'une capitale, cette aimable famille paraissait couler ses jours dans l'ignorance du monde; car on nous demanda des nouvelles de Rio-Ja-

neiro, du même air que l'on en demanderait à Paris. Je dis à mon tour qui nous étions, et je désignai les personnes qui m'accompagnaient. Le docteur Botta fut aussitôt consulté sur la santé de plusieurs personnes de la maison; je crois qu'on se disait malade pour le plaisir de connaître la médecine française : ses avis que j'interprétais de mon mieux, reçurent un accueil on ne peut plus flatteur pour la faculté de Paris.

Après avoir passé une demi-heure dans cette maison, les dames nous offrirent des raffraîchissements, nous présentèrent des fleurs, et la mère vint ensuite nous conduire jusqu'à notre canot. Je profitai de la bonne volonté qu'elle nous montrait, pour lui demander quelques plants de cafiers que nous devions embarquer pour les Iles Sandwich : (1) non seulement elle y consentit, mais encore

(1) Malgré toutes les précautions que nous prîmes pour conserver ces jeunes plants qui étaient fort beaux, ils moururent dans le passage du Cap-Horn.

Juin 1826.

elle nous offrit tout ce qui nous ferait plaisir en ce genre, et engagea nos matelots à cueillir autant d'oranges qu'ils voudraient en emporter.

Quelques jours après, j'expédiai un canot où M. R.... s'embarqua, pour aller prendre les jeunes cafiers qu'elle nous avait promis, et je lui envoyai, en échange, un très-beau mouton de France, qu'elle reçut avec reconnaissance. Le canot revint avec les jeunes arbres, et chargé des plus belles oranges. M. R.... ayant dit à cette dame que nous devions partir le lendemain, elle le pria de me conjurer de n'en rien faire, parce que ce serait la fête de San-Antonio; (1) elle me faisait inviter au contraire, à passer cette journée chez elle où toute sa famille et ses amies seraient rassemblées. Je lui sus

(1) Les Portugais rendent des hommages particuliers à San-Antonio; leurs marins surtout, l'invoquent très-souvent soit pour obtenir du vent, soit pour apaiser les tempêtes; aussi cette excellente dame, dans l'intérêt que je lui inspirais, craignait que je ne m'attirasse sa colère en m'abstenant de chômer sa fête.

bon gré de sa sollicitude; mais je regrettai de ne pouvoir accepter son invitation.

Un capitaine, chargé d'intérêts importants, ne doit être retenu par aucune considération, lorsque tout est disposé pour le départ; s'il lui arrivait quelque fâcheux événement dans la suite de son voyage, il aurait à se reprocher le plus petit délai volontaire; et en effet, un seul jour de retard peut avoir une influence pernicieuse sur tout le reste de son opération, comme la transposition d'une seule carte, change les chances d'un joueur, pour tout le cours d'une séance; aussi, quelque engageante que fût la partie qui m'était proposée, elle n'apporta aucun changement à nos dispositions, et le lendemain 13, nous mîmes à la voile pour nous rendre à Valparaiso.

Le 17, par 31° de latitude Sud, et par 49° de longitude Ouest, nous éprouvâmes un coup de vent violent du Sud qui nous obligea à mettre à la cape pendant plusieurs heures. C'était un

de ces petits ouragans que l'on appelle à Buenos-Ayres, Pamperos, parce qu'ils viennent de la direction du pays des Pampas. L'effet en est quelquefois si prompt et si violent dans la Plata, que j'ai vu souvent l'eau de la rivière baisser, dans l'espace d'une demi-heure, de dix pieds et même davantage, et les navires couchés sur le côté dans la petite rade, et presque à sec. Le banc qui se trouve entre la petite rade et la grande, sur lequel il y a ordinairement de cinq à six pieds d'eau, restait tout-à-fait découvert, et les cavaliers pouvaient courir jusqu'à plusieurs milles du rivage.

On aperçoit d'abord, dans un tems calme, un gros nuage noir et orageux qui s'élève rapidement derrière la ville, et presque aussitôt elle est enveloppée d'une masse de poussière que la fureur du vent enlève en tourbillon. On ne doit pas attendre ce dernier indice, pour prendre, en rade, toutes les précautions nécessaires, afin d'éviter les accidents. Dès que le

nuage qui recèle cet orage commence à s'approcher, les canots qui sont à la voile doivent immédiatement démâter et mettre à la rame ou mouiller; les navires, dans le même cas, n'ont autre chose à faire qu'à réduire leur voilure le plus promptement possible; ceux qui sont à l'ancre dans les rades, doivent serrer les voiles qu'ils ont à sécher, amarrer solidement leurs embarcations et préparer leurs ancres de veille. Pendant l'été, ces tempêtes plus fréquentes durent rarement plus de deux heures; mais dans l'hiver où elles sont moins subites, elles règnent quelquefois plusieurs jours. L'air est alors très-froid, et l'atmosphère d'une pureté extraordinaire.

Après avoir soufflé pendant douze heures avec une grande force, le vent s'apaisa par dégrés et le beau tems revint. Ce coup de vent ne nous causa aucune avarie majeure; mais il fut fatal à notre baromètre qui fut brisé par je ne sais quel accident; c'était le troisième

Juin 1826.

instrument devenu inutile, depuis notre départ du Hâvre : un thermomètre libre, que j'avais fait placer sur le pont, avait été cassé par la chute imprévue d'une pique, et le seul chronomètre que je possédasse s'était trouvé tellement mauvais, que, dès la hauteur des Iles du Cap-Vert, j'avais cessé de le monter; de sorte que nous nous trouvions réduits, pour le reste du voyage, aux observations de distances. Dans toute autre circonstance, la privation d'un chronomètre m'eût été peu sensible, mais je la sentis vivement, au moment de passer le Cap-Horn, dans l'hiver; l'occasion d'y obtenir des observations y étant si rare et cependant si nécessaire.

Nous continuions de longer, à environ quatre-vingts lieues, les côtes de la Patagonie, en nous avançant vers les Iles Malouines que nous avions le projet de laisser à notre gauche.

Depuis que nous étions entrés dans la région des vents variables, le navire était continuel-

lement environné d'une immense quantité d'oiseaux ; nous remarquions parmi eux, toutes les espèces de Petrels, depuis le plus petit jusqu'au Petrel géant, appelé par les Espagnols, Quebranta-Huesos. Le plus intéressant de cette nombreuse famille, était le Damier, ainsi nommé à cause de la disposition singulière de son plumage qui forme sur son dos, un assemblage de cases noires et blanches. Dans les tems calmes, lorsque le navire ne fait que peu de route, on voit ces jolis Petrels se poser par centaines dans le sillage et jusque sous la poupe, ressemblant à une troupe de pigeons dont ils ont la forme et la grosseur : ils se jettent avec avidité, sur les petits morceaux de viande ou de suif qu'on leur lance, et par ce moyen, on les prend très-facilement à l'hameçon.

Venaient ensuite plusieurs variétés de Pufins dont le vol est plus rapide et plus anguleux que celui du Damier ; il y en avait une petite espèce fort jolie, blanche, avec les pattes et le dos bleuâtres.

Juin 1826.

Tous ces habitants de l'air et de l'Océan, se croisent, se mêlent, se séparent pour se réunir de nouveau. Si quelque victuaille paraît sur la surface des eaux, tous se précipitent pour s'en emparer; mais tout-à-coup accourt le despote de ces régions; l'Albatros aux vastes aîles; c'est le Satan de Milton, se levant comme un colosse au milieu de la foule des Anges rebelles; alors, chacun fuit; la peur a paralysé l'appétit, il n'est plus question de se disputer la proie, et le tyran, après l'avoir engloutie, reste quelques minutes à s'applaudir de sa puissance : bientôt ses aîles, qu'il avait eu tant de peine à plier en trois parties, s'étendent, ses pattes frappent la mer, et il court long-tems sur sa surface, avant d'avoir définitivement pris son vol.

Quelquefois nous apercevions de loin, un objet semblable à un rocher; mais en nous en approchant, nous reconnaissions la carcasse dépouillée d'une baleine, couverte de toutes ces

espèces d'oiseaux de mer, qui, sans s'en douter, et tout en le dévorant, servaient de voile et de mâture à ce cadavre, pour le faire voguer loin du lieu où le hardi baleinier avait, le premier, profité de sa substance. Là encore, l'Albatros avait la place d'honneur, et justifiait bien ces vers de Lafontaine :

La seconde, par droit, me doit échoir encore,
Ce droit, vous le savez, c'est celui du plus fort.

Aussi la multitude, *la plebe*, comme dirait un Espagnol, ne se repaissait sans contrainte, que lorsque le maître avait terminé son repas, et qu'il déployait ses longues aîles, comme le balancier du funambule.

Tous ces oiseaux ne font entendre de cris que lorsqu'il s'élève parmi eux quelque querelle; hors cette circonstance, ils n'ajoutent aucun son à celui que produit, dans le calme, le battement des huniers sur le mât. Cependant, la nuit, un petit sifflement, comme d'une plainte, annonce que quelque Alcyon voltige

autour du vaisseau : les matelots qui ignorent sa douloureuse histoire, en tirent un mauvais augure et le maudissent en lui donnant les épithètes de Satanique ou de Puant.

Toutes les fois que nous pouvions, sans perte de tems, amener les embarcations, nous donnions la mort à deux ou trois individus de chaque espèce ; c'était une provision de plusieurs jours pour l'Amphithéâtre du docteur Botta, et un accroissement de richesse pour notre collection. Nous tuâmes aux environs du Cap-Horn, un oiseau de rivage que les voyageurs ont appelé Pigeon blanc du Cap-Horn, et en effet, il a un rapport remarquable avec cet oiseau domestique de nos climats, tant pour la grosseur que pour les formes. Il est du plus beau blanc, sans le moindre mélange, son bec est moins long et plus gros que celui du pigeon; ses pattes sont aussi plus longues et les doigts plus gros et plus charnus ; je crois que c'est l'oiseau désigné par les naturalistes, sous le nom de Chionis-Vaginariis.

Juin 1826.

Nous voyions aussi une grande quantité de ces énormes plantes marines, le Fucus-Giganteus. Si l'on en croit M. Dechâteaubriand, cette plante est essentiellement voyageuse et ce n'est pas par hasard qu'elle se détache des côtes pour s'avancer en pleine mer : ce délicieux écrivain s'exprime ainsi : « Le Fucus-Giganteus « sort des antres du Nord, avec les tempêtes; « il s'avance sur la mer en enfermant dans ses « bras des espaces immenses. Comme un filet « tendu de l'un à l'autre rivage de l'Océan, il « entraîne avec lui, les moules, les phoques, « les raies, les tortues qu'il prend sur sa route. « Quelquefois fatigué de nager sur les vagues, « il allonge un pied au fond de l'abîme, et s'ar- « rête debout; puis recommençant sa naviga- « tion avec un vent favorable, après avoir flotté « sous mille latitudes diverses, il vient tapis- « ser les côtes du Canada, des guirlandes enle- « vées aux rochers de la Norwège. » Aux conquêtes du Fucus-Giganteus, l'auteur que je

viens de citer, aurait encore pu ajouter les Pingouins, car nous en apercevions de nombreuses troupes, se jouant au milieu de ces prairies flottantes.

Toutes les fois que, dans ce trajet, nous avions occasion d'observer la longitude, nous reconnaissions que nous étions portés vers l'Est, impulsion moyenne, de sept à huit minutes par jour, par un courant qui devenait plus sensible à mesure que nous avancions vers le Sud. Ce courant pourrait peut-être s'expliquer, si l'on considère que la surface des eaux est d'abord chargée sur la côte du Brézil, par les vents alisés de l'Est, et que cette masse, obligée de fuir vers le Sud à cause de l'obliquité de cet obstacle, doit, à partir du Cap Sainte-Marie, réagir vers le Sud-Est, en suivant une courbe : aussi, trouvions-nous en même tems, des différences Est et des différences Sud.

Dans la nuit du 29 je fus tout-à-coup éveillé par un grand bruit que faisait le mécanisme en

Juin 1826.

fer qui servait à gouverner, et aussitôt l'officier de quart vint me prévenir que cette machine venait d'éprouver un accident. Dans un roulis occasionné par une mer houleuse, les deux écrous qui serraient la plate-bande au-dessus de l'axe de la roue, avaient sauté, en rompant les deux chevilles sur lesquelles ils étaient vissés, et rien ne fixant plus la lanterne de l'axe, sur l'engrénage du secteur établi sur la tête du gouvernail, il était abandonné à toutes les impulsions de la vague. On passa de suite une barre-franche très-courte, que l'on maintint au moyen de deux palans; alors on plaça des chevilles et des écrous de rechange, et la machine fut rétablie.

Il y a mille moyens de faire mouvoir le gouvernail; mais la plupart nécessitant des cordages ou drosses qui traversent le pont et embarassent le passage, on s'est efforcé de faire disparaître cet inconvénient; quoique bien souvent, aux dépens de plusieurs avantages et

surtout de la simplicité. (Je parle seulement des bâtiments qui n'ont pas de tamisaille). C'était aussi dans le but de dégager l'arrière du Héros, que j'avais fait exécuter la mécanique en question : elle était très-bien faite, élégamment travaillée en fer poli, et servait d'ornement sur le pont; mais tout ce qui est engrénage, sur un corps aussi élastique, aussi remuant qu'un navire, est rarement d'un bon effet : chaque mouvement un peu violent du vaisseau, altère sa forme et surtout le rapport des parties quant à leur grandeur et à leur distance respectives. Ces altérations peuvent bien n'être pas toujours saisies par l'œil, mais elles sont sensibles dans les circonstances où quelque précision dans les contacts est nécessaire. Il résulte de cette mobilité des éléments d'un navire, que tantôt les dents d'un pignon engréneront trop profondément, et que tantôt l'engrénage sera incomplet; la machine alors ne fonctionnera pas d'une manière régulière; aussi,

pour peu que le timonier ne se tînt pas sur ses gardes, il arrivait souvent que la roue le maîtrisait et que les rayons lui échappaient des mains : il fut même une fois, enlevé et jeté par dessus la bôme de la brigantine. Redoutant quelque accident plus grave, je résolus de sacrifier cette jolie installation à la sûreté de mes hommes, et à mon arrivée à Valparaiso, je la fis remplacer par une barre sur laquelle était montée une roue marchant avec elle, qui rendit la manœuvre du gouvernail extrêmement facile.

Nous ne pûmes pas effectuer le dessein de passer entre les Iles Malouines et le continent d'Amérique : de petites brises du Sud-Ouest et le courant qui nous portait vers l'Est, s'y opposèrent; nous eussions perdu du tems en nous opiniâtrant sans nécessité; ainsi nous portâmes au Sud-Est, et le 4 nous eûmes la vue de la partie orientale de l'Ile de la Soledad, que nous laissâmes à une assez grande distance à notre

Juillet 1826.

droite. Après avoir doublé le groupe des Iles Malouines nous revînmes vers le Sud-Ouest, pour contourner le Cap-Horn, et nous fûmes d'abord assez favorisés.

Les navigateurs familiarisés avec les voyages de la mer du Sud sont aujourd'hui presque tous convaincus que l'hiver est la saison la plus favorable pour passer le Cap-Horn de l'Est à l'Ouest; mais le premier qui a émis cette opinion a pu être taxé d'originalité. L'effrayante relation de l'Amiral Anson, rendue plus épouvantable encore par l'histoire de la catastrophe du vaisseau où se trouvait Lord-Byron, père, à ce que je crois, du poète Helléniste, fit pendant long-tems l'effroi des marins de toutes les nations; et les récits d'autres navigateurs, moins célèbres peut-être, mais aussi malheureux, achevèrent de faire regarder ce passage comme le plus dangereux du globe.

Lorsqu'il était question de doubler le Cap-Horn, on n'avait devant les yeux que la pers-

pective la plus sinistre : les tempêtes, la faim, la soif, le scorbut, les séditions, le naufrage, enfin tous les désastres qu'une imagination frappée peut se peindre. Prenons garde, cependant, d'attribuer au défaut de fermeté et d'énergie, et encore moins à l'ignorance de ces hommes fameux, les malheurs qu'ils éprouvèrent. Reportons-nous au tems où ils eurent, au contraire, l'audace de braver de semblables obstacles.

La construction, encore dans l'adolescence, n'était qu'un art sans raisonnement ; les bâtiments mal gréés, mal voilés (je me garderai bien de dire mal manœuvrés), n'étaient pas encore propres à soutenir de telles épreuves. Quels moyens avait-on de connaître sa position ? Où étaient les instruments à réflexion ? Quels savants infatigables étaient parvenus, à force de persévérance, à calculer les tables de la lune, et, par suite, celles de ses distances au soleil et aux étoiles qui donnent aujourd'hui des moyens si faciles d'obtenir la longitude, pour

Juillet 1826.

quiconque sait tenir un sextant ou un cercle dans le plan de deux astres, et faire tourner une vis de rappel entre le pouce et l'index ?

Les Berthould, les Breguet, les Arnold, n'avaient point encore savamment combiné leurs admirables chronométres; en un mot, tous ces grands marins qui nous ont précédés, ne possédaient presque aucune des ressources qui surabondent de nos jours. Quel droit aurions-nous donc de nous glorifier, nous qui ne faisons que suivre, avec des moyens si supérieurs, les routes battues qu'ils allèrent nous ouvrir, à travers des difficultés centuplées par l'absence de tout ce qui nous les aplanit ?

Effrayés des dangers qui les attendaient dans ces régions antarctiques, les marins de nos âges dûrent naturellement penser que, l'été y ramenant la clareté, rendrait le passage moins pénible et le climat moins rigoureux. Malgré ce corollaire déduit d'une manière plausible de l'expérience de nos pays tempérés, il paraît qu'il se sont trompés.

Juillet 1826.

Je crois que, sur les terres qui avoisinent le Cap-Horn, leur présomption aurait pu se vérifier; mais tout le monde sait que la température de la mer ne subit pas les mêmes variations que celle des terres; c'est-à-dire, qu'elle n'est susceptible d'acquérir, ni le même refroidissement, ni la même chaleur : l'oscillation est même d'autant moins sensible, que l'on s'approche plus des pôles; par conséquent, la couche d'air qui passe sur sa surface, doit participer et participe en effet de cette propriété. De là vient qu'en passant le Cap-Horn où l'on est souvent obligé de s'élever jusqu'au soixantième dégré de latitude, le thermomètre de Réaumur n'éprouve pas ordinairement plus de six à sept dégrés de différence, de l'hiver à l'été : on peut dire en général, que vers le cinquante-huitième dégré de latitude, la température normale y est de zéro, et que cet état ne varie pas de plus de quatre dégrés au-dessus, et de quatre dégrés au-dessous de ce point. L'avantage de l'été sur

l'hiver est donc à-peu-près nul sous ce rapport.

Le vent le plus fréquent, au Cap-Horn, est celui du Nord-Ouest au Sud-Ouest. Lorsqu'il passe alternativement de l'une à l'autre de ces directions, un bon navire, profitant à propos de ces variations, court des bordées avantageuses qui ne tardent pas à le tirer de ces parages malgré un courant constamment contraire. Mais si le vent, au lieu de varier souvent du Nord-Ouest au Sud-Ouest, se maintenait avec plus d'opiniâtreté dans la direction moyenne de l'Ouest, il serait alors très-difficile d'avancer. Or, il paraît souffler plus particulièrement de ce point pendant l'été: un grand nombre de navires à ma connaissance, ont eu à lutter pendant des mois entiers contre cette persévérance des vents d'Ouest. Outre les variétés plus communes de ces vents généraux, il s'établit souvent, en hiver, des brises de l'Est au Nord-Est qui règnent pendant plusieurs jours : je me

rappelle avoir passé, commandant le Ternaux en juillet 1824, entre le cap et le petit groupe de Diego-Ramirez, poussé par une belle brise de Nord-Est, les bonnettes triomphantes au bout des vergues. Il faut donc reconnaître que l'hiver est plus favorable que l'été pour doubler le Cap-Horn, en se rendant dans l'Océan pacifique, et quoique le passage de l'Ouest à l'Est soit toujours facile, on doit conclure cependant, qu'il sera plus prompt dans l'été. Avec le navire que je viens de citer, revenant du Pérou en France, en février 1825, nous fîmes, autour du cap, neuf cents lieues en quatorze jours.

Je suis cependant loin de dire que le passage dans les mois de Juin et Juillet soit exempt de peines et de difficultés; car rien n'approche de la tristesse qu'inspire la certitude d'une tempête à l'entrée d'une nuit de dix-huit heures, perspective qui se renouvelle presque tous les jours; et malheur au marin qui, après avoir

serré la plus grande partie de ses voiles et mis son navire à la cape, s'endormirait en regardant sa mâture se balancer dans tous les sens, comme celle du petit bateau qu'un enfant a jeté dans le remous d'une écluse! Je lui prédis qu'il sera le jouet du courant, et qu'il perdra plus de terrain en une nuit, qu'il ne pourra peut-être en regagner en deux jours.

Les bâtiments les plus solides et les mieux gréés sont indispensables dans ces sortes de voyages, mais il faut leur faire gagner ce surcroît d'armement. Qu'on ne leur laisse donc pas un moment de repos; qu'on les presse sans cesse et qu'on les accable de toile. Il est prudent, il est essentiellement marin, de ne pas craindre de diminuer de voiles pendant l'accroissement graduel du vent; mais aussitôt que son progrès cesse, qu'il devient stationnaire et qu'on a bien apprécié sa force, il ne faut pas perdre une minute pour rétablir un rapport convenable entre sa puissance et la voilure :

un ris n'est pas plus tôt pris, qu'il doit être largué de nouveau, s'il y a la moindre sûreté à le faire.

Il n'est pas moins important de ne jamais remettre d'un quart-d'heure à changer les amures, dès qu'une bordée présente quelque avantage. Ce n'est qu'au prix de cette persévérante activité que l'on obtiendra de courtes traversées. — A quoi bon user sa voilure, fatiguer ses mâts et tourmenter vainement son équipage? diront quelques esprits peu partisans de ce systême. — J'ose affirmer qu'il y a plus de voiles échauffées et pourries sous la pression de leurs rabans, qu'il n'y en a d'enfoncées par celle du vent; que le gréement et la mâture se détériorent plus promptement par les frottements de la cape, que par la tension de la voilure; enfin, que l'activité et la fatigue ont engendré moins de maladies parmi les équipages, que le repos et l'apathie.

Au lieu de montrer un air contrarié à chaque manœuvre, laissez plutôt entrevoir que vous

Juillet 1826.

en attendiez le moment, qu'elle rentre absolument dans vos vœux ou qu'elle est le résultat d'un changement favorable ; et vous verrez vos hommes voler à votre voix de l'avant à l'arrière et du tillac sur les vergues. L'influence du Capitaine sur l'équipage est tout-à-fait mystérieuse, et sans s'en douter, chaque homme puise dans ses regards tous ses motifs de crainte ou de confiance. Celui qui sera pénétré de cette idée, pourra en tirer le plus grand parti.

Le 12, étant par 57° de latitude, nous fûmes assez heureux pour obtenir plusieurs bonnes séries de distances de la lune au soleil, d'où nous déduisîmes une longitude observée de 2° plus orientale que celle que nous tenions de la vue des Iles Malouines. Je m'attendais bien que les premières observations me révéleraient quelque triste vérité de ce genre ; tous les navigateurs ayant reconnu que les courants portent continuellement vers l'Est, aux environs du Cap-Horn ; cependant ayant été assez favo-

risé depuis l'Ile de la Soledad, je me flattais d'en avoir moins ressenti l'effet; malheureusement il n'en avait pas été ainsi. Il faut savoir combien une perte de 2° en longitude (environ vingt lieues) est importante, dans ces régions où l'on a tant de peine à s'élever à l'Ouest, pour bien juger du désappointement que l'on éprouve par une semblable découverte, quelque présumable qu'elle soit. Avec quel regret ne se place-t-on pas sur la carte, à soixante milles en arrière de la position qui, un moment auparavant, servait de base à vos calculs, et de point d'appui à vos espérances? On a besoin de toute sa philosophie pour se consoler, et s'accoutumer à son nouveau point de départ.

Le lendemain 13, vers midi, le vent qui était Nord-Ouest, passa tout-à-coup au Ouest-Sud-Ouest et fraîchit si subitement, qu'on fut obligé d'appeler tout l'équipage à la manœuvre, et en moins d'une demi-heure, toutes les voiles

Juillet 1826.

avaient successivement disparu, le bâtiment pouvant à peine porter ses huniers au bas ris. Le vent, dans ce court intervalle, était parvenu à toute la violence qu'il peut acquérir.

La mer n'avait pas encore eu le tems de s'élever beaucoup, mais elle était blanche d'écume et le vent réduisait en vapeur chaque sommité des lames, qui paraissait au-dessus de sa surface. Bientôt elle commença à rouler et à déployer ces énormes vagues qu'on ne voit guère qu'au Cap-Horn, et lorsqu'elles venaient à se développer comme des voûtes, sur les flancs du navire très-incliné, leur écume blanchissante était lancée le long des haubans, jusques aux hunes, et le vent l'emportant dans les nues, il n'en tombait pas une goutte sur le pont.

Au milieu du fracas des flots, du bruissement de l'ouragan dans les voiles et du sifflement des poulies qui, comme autant d'instruments mal accordés, formaient le concert le plus infernal, officiers et matelots, pleins de confiance

Juillet 1826.

dans la bonté de leur navire, se promenaient joyeusement sur le tillac, en racontant leurs souvenirs et parlant de leurs projets, comme si chaque vague qui passait au-dessus de leur tête, dût accélérer leur retour. Ce stoïcisme du marin est une de ses dispositious les plus caractéristiques : jamais il n'est plus gai que dans ces imposantes circonstances où, il faut en convenir, l'existence d'un navire, pendant quelques minutes, est presque miraculeuse. Pour acquérir cette tranquillité, il suffit de s'accoutumer à ne pas réfléchir, car si l'on veut s'obstiner à voir les choses comme elles sont, à quoi pourra-t-on comparer ce fragile atôme dont on peut dire que la faiblesse fait la sûreté; et en effet, pour peu qu'il cessât de céder au vent et aux vagues, il couvrirait en un instant la surface des flots, de ses débris dispersés. Cette tempête avait augmenté avec trop de rapidité, pour durer long-tems, et au bout de deux heures nous commençâmes à présenter au vent une

Juillet 1826.

partie des voiles que nous avions serrées.

Le 14 dans la soirée, nous atteignîmes un brick, et lorsque nous fûmes par son travers sous le vent, il vint nous parler en nous passant à poupe. Le capitaine nous ayant dit qu'il était parti d'Anvers depuis quatre mois et qu'il manquait d'eau, je lui répondis que nous allions mettre en panne, et que s'il voulait envoyer son canot, je lui en donnerais volontiers.

La soirée était très-belle, la brise modérée et la mer commode; il eût donc été de la dernière inhumanité de refuser un compagnon de hasards, dans une semblable détresse; aussi n'avais-je pas hésité à lui offrir mes services. Le vent était, à la vérité favorable; mais deux heures de bonne route, perdues, ne doivent pas entrer en ligne de compte, lorsqu'il s'agit d'être utile à des hommes, de quelque nation qu'ils soient, qui ont besoin de votre secours. Quelques instants après, le capitaine nommé Bligth, vint lui-même à bord, et nous lui procurâmes plu-

Juillet 1826.

sieurs barriques d'eau, un baril de viande salée et quelques autres articles dont il me donna un reçu, pour en réclamer la valeur à son correspondant à Valparaiso, si je le trouvais convenable. On ne peut néanmoins concevoir comment un bâtiment destiné à faire un voyage d'un an, puisse se trouver à-court de vivres, après quatre mois de mer. Il paraît même, d'après ce que les matelots de son canot dirent aux nôtres, que le capitaine Bligth aurait bien accepté quelques barils de biscuit, qu'il n'osa peut-être pas me demander, et que je lui aurais cédés avec le même plaisir que le reste. A neuf heures du soir il retourna à son bord. Nous nous rapprochâmes du brick et nous restâmes en panne jusqu'à ce que nous le vissions faire route; car dans l'intervalle de notre communication, le vent avait beaucoup fraîchi et la mer était devenue assez grosse pour nous faire craindre que sa frêle embarcation, d'ailleurs fort chargée, n'arrivât pas sans acci-

Juillet 1826.

dent; l'obscurité ne nous ayant pas permis de la revoir depuis le moment où elle avait débordé du Héros. (1)

Le capitaine Bligth avait eu connaissance du Cap-Horn la veille et s'en estimait au Sud-Ouest 1/4 Sud, position qui s'accordait très-bien avec une nouvelle observation de longitude que j'avais eue dans l'après midi, et qui me donnait encore une différence Est de 37'. Ce capitaine était depuis six semaines dans ces parages où il me dit avoir éprouvé des courants très-violents portant à l'Est et des vents contraires; mais j'attribuai plutôt sa longue navigation à la marche très-inférieure de son bâtiment dont le nôtre doublait le sillage.

Nous pouvions dès-lors nous considérer comme ayant doublé le Cap-Horn, et la pre-

---

(1) A son arrivée à Valparaiso qui n'eut lieu que quinze jours après la mienne, j'appris que le capitaine Bligth avait effectivement couru un grand danger dans ce court trajet, et que pour se sauver il avait été obligé de jeter à la mer une partie des vivres que je lui avais donnés.

mière brise de Sud-Ouest devait nous permettre de commencer à remonter vers le Nord; mais il se passa encore plusieurs jours avant que nous pussions profiter de cette position. Entre le 14 et le 20, nous eûmes encore à essuyer de bien mauvais tems, d'autant plus désagréables que le vent contraire nous força plus d'une fois à nous avancer en louvoyant jusqu'au cinquante-neuvième dégré de latitude : ce ne fut que le 21 que nous doublâmes le cap le plus occidental de la terre-de-Feu. Plusieurs séries de distances de la lune aux étoiles, qui furent obtenues dans la soirée du 21, nous démontrèrent que le courant nous avait encore entraînés de deux dégrés vers l'Est; mais depuis lors, il cessa de nous porter vers cette partie, et si nous en éprouvâmes, sa direction fut plutôt du Sud vers le Nord.

Depuis le 21 juillet jusqu'au 3 Août, nous fûmes peu favorisés, et le vent qui d'ordinaire souffle régulièrement du Sud-Ouest au

Août 1826.

Sud, le long de la côte du Chili, dès le quarante-quatrième dégré de latitude Sud, fut faible et variable, accompagné d'un tems froid et brumeux. Cependant ce jour-là au matin, l'horizon était très-clair, et vers sept heures, nous discernâmes dans un éloignement prodigieux, quelques sommets des Andes couverts de neige.

Une bonne vue ne suffit pas pour reconnaître la terre à une distance de près de soixante lieues : il faut encore une grande habitude pour la distinguer des petits groupes de nuages qui se tiennent à l'horizon. En cette occasion leur légère teinte de rose s'identifiait avec celle qui colorait la neige des montagnes dont les sommités seulement, sortaient de l'Océan, comme la pâle image de la lune, lorsque cet astre commence à montrer le bord supérieur de son disque. Au premier soupçon de cette apparence, je pris la lunette, et je pus aussitôt faire deux remarques qui ne me laissaient aucun doute :

la première, que des lignes d'ombre partant du sommet des montagnes descendaient verticalement au milieu et obliquement des deux côtés, comme les branches d'un éventail, ce qui n'avait pas lieu pour les nuages : la seconde, qu'en fixant quelque tems l'objet avec attention, on n'y saisissait aucun mouvement, tandis que dans les nuages, quelque paisible que soit l'atmosphère, il y a toujours quelques détails qui changent de forme et de place, transmutation qui est surtout sensible, lorsqu'ils viennent à s'intercepter entre l'observateur et une terre fort éloignée.

Nous nous rapprochâmes de la côte, et à midi on fit les relèvements suivants : la pointe Humas, au Sud 52° Est, et Rio-Maule au Nord 85° Est. La latitude observée était au même instant de 34°-38'. Ces gisements nous plaçaient à environ douze lieues de la côte du Chili et nous donnaient, d'après les cartes espagnoles, 75°-20' de longitude Ouest. Notre

Août 1826.

longitude déduite de plusieurs séries de distances de la lune au soleil et aux étoiles, était de 75°-32'; mais l'estime suivie depuis Rio-Janeiro était de 84°-6'; c'est-à-dire de 8°-34' trop Ouest, erreur provenant de l'effet des courants qui, depuis l'embouchure de la Plata jusque dans l'Océan pacifique, n'avaient cessé de nous refouler vers l'Est.

On voit par cet exemple, combien on doit se défier de leur influence, en doublant le Cap-Horn; car on y sera d'autant plus assujetti que la traversée aura été plus longue, et si, avec un navire d'une marche avantageuse, qui n'a pas été contrarié, d'une manière trop constante, les différences Est se sont accumulées jusqu'à la somme de 8°-34', un bâtiment qui emploiera un tiers de tems de plus à traverser le même espace, soit à cause de l'infériorité de sa marche, soit par la permanence de vents contraires, pourra se trouver, par l'estime, à 12° sur l'avant de sa véritable position. Il n'y a que trop

Août 1826.

de capitaines qui n'ont d'autre guide que cette donnée incertaine dans laquelle ils mettent souvent une aveugle confiance, et si cette manière de se diriger ne présente pas partout les mêmes inconvénients, il est des lieux où elle devient très dangereuse : le Cap-Horn se trouve dans cette catégorie. On a vu des navires dont les capitaines, se croyant, sur la foi de leur estime, à l'Ouest du point le plus méridional de la Terre-de-Feu, gouvernaient d'après cette hypothèse et se perdaient à l'Est du Cap-Horn ou sur la Terre-des-Etats. Un chronomètre est donc un instrument presque indispensable dans ce voyage où les circonstances, surtout en hiver, permettent très-rarement d'obtenir la longitude par les distances des astres : je regarde même comme une chose extraordinaire d'avoir pu en prendre deux fois dans le moment le plus critique de notre passage.

III.

Ouragan à Valparaiso. ---- Naufrage affreux de l'Aréthuse --- Autre navire abandonné de son équipage. ---- Le Héros résiste. ---- Réflexions politiques sur le Chili. ---- La presse des matelots. ---- Destinées du Chili. ---- L'amiral Chilien et l'amiral espagnol. ---- Un homme à la mer. ---- L'Océan pacifique. -- Les oiseaux, les baleines. ---- Lobos-de-Tierra --- Les oiseaux et les Phoques. ---- Arrivée à Payta.

Le laborieux marin du commerce, que les tyranniques lois de la guerre amènent prisonnier dans les cachots de l'ennemi, ne voit que trop tôt le port où l'attendent des chaînes

et une longue détention : celui-là ne peut être qu'au moins indifférent aux joies de son oppresseur.

Le pirate surpris gorgé de butin, au milieu de ses déprédations, par un noble brick sur lequel il avait tiré pendant la nuit, le prenant dans son ivresse, pour une riche proie, ne voit pas avec plaisir le pilote prendre la direction du navire pour le conduire dans le meilleur mouillage : combien il maudit la liqueur perfide qui lui fit perdre le jugement et ce coup d'œil d'épervier qui ne l'avait jamais trompé. Peut-il regarder sans terreur le rivage où des juges inflexibles vont prononcer en présence de preuves irrécusables ? Non, il préfèrerait voir dans une tempête, ses voiles emportées, ses mâts brisés et sa belle goëlette dérivant sur une côte de fer sans aucun espoir de salut : là au moins il n'aurait pas devant les yeux la honte du supplice qui l'attend, et, en achevant ses flacons, il essaierait d'oublier les châtiments qui lui sont

Août 1826.

réservés dans une éternité où le méchant ne peut se flatter de triompher.

Le matelot révolté qui, après avoir assassiné son capitaine, incapable de conduire le navire, a été rencontré par une frégate de sa nation et n'a pu cacher son forfait; celui-là non plus ne peut éprouver qu'un sentiment d'épouvante à la vue des lieux où il va recevoir la peine de son crime (1).

---

(1) Cette réflexion me rappelle une aventure qui commença presque avec ce caractère de gravité et qui finit par le ridicule. En 1819 je me rendais à Buenos-Ayres, commandant un navire du Hâvre, et j'avais entr'autre passagers, deux officiers des dernières armées de l'Empire, jeunes gens plus inconsidérés que méchants, dont les familles étaient bien aises de se débarrasser. Ils avaient fait leurs premières armes hors de la France et avaient apporté de leurs campagnes des idées étranges sur le droit des gens. Je ne sais quel vertige s'empara d'eux pendanl la traversée; mais au bout de quelque tems, on aurait dit qu'ils voulaient regarder le navire comme un pays conquis, et moi, comme un bourguemestre de village. Une nuit, qu'à mon inçu, ils s'étaient glissés dans l'habitation de l'équipage, je fus réveillé par du tumulte et étant monté précipitamment sur le pont, je trouvai mes deux passagers disputant avec l'officier de quart et vociférant mille sottises contre nous. Mon intervention dans ce colloque amena bien promptement une lutte qui ne fut pas à leur avantage; cependant, l'un d'eux s'é-

Août 1826.

Mais si ces malheureux que l'infortune accable ou que le remord tourmente, redoutent le moment de l'arrivée, aucun son ne frappe plus délicieusement l'oreille du navigateur,

---

tant jeté dans la chambre pour s'y armer, j'imitai son exemple et j'ordonnai à mes officiers d'en faire autant. Comme je remontais sur le pont, en passant par une porte particulière de ma chambre, je vis la bouche d'un pistolet sur mon front, et j'entendis au même instant le bruit non équivoque de la détente, mais le coup ne partit pas. Armé d'une bayonnette, je m'élançai sur mon assaillant et je lui portai plus d'un coup que le mauvais état de l'arme et les vêtements du passager rendirent heureusement inefficaces. Pendant cette scène mes officiers et quelques hommes de l'équipage étaient accourus à mon secours, et les deux passagers avaient été saisis et désarmés; mais je ne laissai pas de remarquer, avec surprise, que plusieurs de mes matelots avaient en quelque sorte pris le parti de ces deux hommes. Ils n'en furent pas moins mis aux fers sur le pont, et gardés à vue. Ici s'arrête la partie sérieuse de l'histoire. Après avoir réfléchi sur cette aventure, je pensai qu'il serait peu sage de conduire ces deux Messieurs jusqu'à Buenos-Ayres, et je résolus de relâcher au Brézil, et de les remettre dans les mains d'un consul français. Quelques jours après nous vînmes prendre connaissance de la terre à quelques lieues au Nord de Bahia de San Salvador, et nous la rangions de grand matin, à très-petite distance, lorsque mes deux prisonniers l'apperçurent. Je n'ai jamais vu deux figures aussi boulversées. Ils me firent demander une entrevue, et s'étant littéralement jetés à mes genoux, il me supplièrent de ne pas les débarquer sur *cette île déserte*, où il seraient dévorés

Août 1826.

libre et exempt de ces troubles intérieurs, que le roulement sonore de la chaîne qui se précipite à la suite de l'ancre. Cependant Valparaiso, cette plage que les conquérants espagnols trouvèrent si délicieuse qu'ils lui donnèrent ce nom de Vallée-du-Paradis, pensa devenir notre

---

par les antropophages, s'il ne devenaient pas la proie des bêtes féroces. Je les rassurai cependant, et leur rendis pour la première fois, compte de mon dessein, qui ne parut pas beaucoup plus de leur goût. Sur leurs instances je leur permis de descendre dans la chambre pour faire un peu de toilette dont ils avaient grand besoin, et lorsque la chaloupe du Port vint à bord avec la Commission de Santé, les officiers de la douane, le secretaire du Capitaine Général etc., ils étaient assis derrière la table-à-manger, les pieds toujours attachés à une barre de fer commune, de sorte qu'ils ne pouvaient faire d'autre monvement que de se lever, saluer et se rasseoir, ce qui leur donnait un air de gravité tout-à-fait du goût du Guarda môr da Alfandega. Il résulta de là (l'un d'eux surtout, n'ayant pas rougi de mettre sur son cœur une décoration qu'il n'aurait pas dû porter dans sa position), que les officiers portugais les prirent pour des personnes de distinction et que la première question que me fit le Consul de France lorsque je l'allai voir, fut de me demander quels étaient les grands personnages que j'avais à mon bord.

L'un de ces jeunes gens tenant à une famille très honorable de Paris, occupe aujourd'hui une place dans les finances. Je le vis il y a quelques années. Il s'est établi convenablement et vit en bon citoyen, et bon père de famille.

tombeau comme on le verra tout-à-l'heure.

Mon but, en relâchant dans ce port, était de prendre quelques raffraîchissements, de donner quelques jours de repos à l'équipage, et de remettre en bon ordre le gréement du navire, que la dureté du passage du Cap-Horn avait nécessairement fatigué; mais il se passa plus de huit jours, avant que nous pussions nous livrer à l'exécution de ces projets. Arrivés au Chili dans le commencement d'Août, nous devions nous flatter de n'avoir pas à craindre ces bourrasques du large qui rendent la rade de Valparaiso dangereuse pendant l'hiver; cependant le 7 le vent passa au Nord et nous amena un tems sombre et pluvieux. La brise fut néanmoins modérée jusqu'au 13, qu'elle augmenta considérablement et interrompit toute communication des navires avec la terre. Tout nous fit dès lors présumer que nous allions avoir à supporter une forte tempête, dans une position où la bonté d'un navire et le talent des officiers

Août 1826.

sont des avantages presque nuls. Nous prîmes donc toutes les précautions nécessaires en pareil cas : nous dépassâmes les mâts de perroquets, calâmes les mâts de hune et amenâmes les basses vergues, de sorte que le corps du navire et ses bas-mâts restèrent les seuls objets exposés au vent; mais de toutes nos ressources, la plus rassurante était la grande ancre avec sa chaîne de dix-sept lignes de diamètre, qui fut disposée à jeter au premier commandement.

Tous les navires qui étaient sur la rade faisaient les mêmes manœuvres, et toutes ces belles mâtures qui, quelques jours auparavant, s'élançaient jusqu'au ciel, ne ressemblaient plus qu'à de vieux pins brisés par la tempête et déchirés par la foudre. Le vent augmentait à chaque moment et la mer creusait d'énormes sillons d'où les vaisseaux, après avoir plongé leur avant jusqu'au beaupré, se relevaient comme le cheval qui se câbre, montrant jusqu'à la quille, leurs carènes de cuivre rouge

aussi brillantes et plus polies que si elles fussent sorties des mains du plus habile fourbisseur.

Le quatorze à midi, un grain des plus violents passa sur la baie et bien des câbles n'y résistèrent pas ; un des nôtres, quoique tout neuf, rompit aussi, mais notre grande ancre tombant au même instant, nous considérâmes avec ravissement cette longue et belle chaîne que ni la force du vent, ni l'effort presqu'incroyable de la mer ne pouvaient tendre entièrement, et qui maintenait le navire avec la même facilité qu'une bonne ligne retient dans les airs un léger cerf-volant. Dans la sécurité qu'elle nous inspirait, toute notre attention se fixait sur ce qui se passait autour de nous. La tempête semblait redoubler de minute en minute, et la rade de Valparaiso avait un aspect sinistre. Les vagues roulant comme des montagnes allaient se briser avec un fracas épouvantable sur les rochers et le sable qui forment ce rivage, livrant au vent, des masses d'écume dont il couvrait

les toits de la ville. Plusieurs navires se trouvaient déjà dans une position alarmante. Quelques uns ayant chassé ou brisé leurs amarres, s'accrochaient et menaçaient de s'entraîner réciproquement à la côte : les mâts et les vergues cédaient avec un affreux craquement aux coups qu'ils se portaient. Nous en vîmes un dont le beaupré, dans le mouvement d'immersion, s'était enfoncé si profondément, que le poids de l'eau qui l'accablait, ne lui permit plus de se relever; il rompit près de l'étrave. Ainsi l'Espadon abandonne, dit-on, au prix de sa vie, dans le corps de la baleine, l'arme don til l'a percée.

La plage était garnie de spectateurs dont la plus grande partie déploraient, sans doute, le sort cruel qui semblait nous attendre, mais dont beaucoup calculaient déjà le pillage qu'ils pourraient exercer sur les malheureux que l'ouragan pousserait au rivage. Leur attente ne fut pas long-tems trompée : un superbe navire des

Août 1826.

Etats-Unis, mouillé à une petite distance sur notre arrière, cassa ses trois câbles en même tems, et deux minutes après il fit côte dans l'endroit le plus dangereux.

Jamais spectacle plus hideux ne s'était présenté à nos yeux : à l'instant où son flanc porta sur un petit rocher éloigné d'environ cinquante pas de la rue qui suit le bord de la mer, les vagues fondirent avec fureur sur le corps du bâtiment, et chacune d'elles le couvrait tout entier. Par la plus grande fatalité, le navire inclina du côté du large et ce malheur mit le comble au danger que couraient les infortunés qui composaient son équipage. On les vit essayer de monter dans les mâts et plusieurs y réussirent; mais cet asile ne résista pas longtems aux attaques redoublées des flots : la mâture tomba et engloutit ces malheureux sous ses débris et sous ceux des voiles et du gréement. On fit à terre, de vains efforts pour les secourir : ceux qui essayèrent de leur porter quelque

Août 1826.

cordage lorsque la vague se retirait, étaient renversés à son retour, et plusieurs faillirent devenir victimes de leur dévouement. Enfin, de seize hommes qui montaient l'Aréthuse, (c'était le nom de ce navire) il ne s'en sauva que quatre, dont l'un mourut de ses blessures. Du moment où ce bâtiment toucha, à celui où il n'en resta pas le moindre vestige, il ne s'écoula pas plus de quarante minutes. Bientôt la plage, depuis le lieu du naufrage jusqu'à l'extrémité de l'Almendral, sur une longueur d'une demi-lieue, fut couverte des débris du bâtiment et de sa riche cargaison qu'une populace sans frein s'appropriait sans pudeur. Au reste, quelque dégoûtante que soit une telle *sauvagerie*, nous devons nous rappeler, qu'en France même, le barbare usage de dépouiller les naufragés a été long-tems regardé comme un droit par les habitants des côtes de la Basse-Brétagne et par ceux des rivages de la Gascogne; et si l'on en doutait, il n'y aurait qu'à consulter les ordonnance de Louis XIV

à ce sujet, où l'on verrait qu'il était expressément défendu d'allumer des feux sur la côte et d'en attacher, surtout, aux cornes des vaches pour tromper les navigateurs qui, les prenant pour des lumières de navires, ne craignaient pas de s'avancer de ce côté, et se jetaient à la côte, où les attendaient pour les piller, les astucieux auteurs de ce cruel stratagême. Les habitants de quelques parties de l'Ecosse exerçaient aussi, alors, les mêmes violations du droit des gens, et ce n'est qu'après la réunion définitive de ce royaume à la Grande-Brétagne, que le gouvernement Anglais a pu venir à bout de déraciner ces vieilles habitudes.

Un autre navire américain n'ayant plus d'espoir que dans un seul câble, fut abandonné par les gens de son équipage, qui, redoutant le sort de leurs compatriotes, se retirèrent à bord d'un bâtiment voisin. Une belle goëlette chilienne chassa aussi; mais plus heureuse que l'Aréthuse, elle échoua sur la plage de sable,

vis-à-vis la Douane, et tous ceux qui se trouvaient à bord furent sauvés. Parmi les précautions à prendre en pareil cas, il serait donc très-convenable de disposer quelque voile sur l'avant du navire, afin de le faire arriver plus promptement et de pouvoir, au moins, choisir l'endroit le moins dangereux pour faire côte. Vers huit heures du soir, la tempête commença à s'apaiser, et le 15, tout danger avait disparu.

Valparaiso et le Chili en général, sont trop connus et ont été trop bien décrits, surtout par le capitaine Hall, pour pouvoir désormais dire rien de nouveau ou d'intéressant sur ce pays. Il n'y a même pas la ressource de relever les erreurs de cet officier, car il est aussi consciencieux observateur qu'élégant écrivain. Il est même probable que si j'avais lu ses voyages avant d'avoir écrit celui-ci, je me serais épargné, à moi, les difficultés d'un travail étranger à mes habitudes, et à mes lecteurs les moments d'ennui que leur causeront mes éternelles ex-

pressions nautiques : il faut pourtant convenir qu'il est aussi absurde de prétendre décrire les manœuvres d'un navire et ses dangers en style d'églogue, qu'il est ridicule de voir des éperons à l'artillerie de la marine et des moustaches à des commis. Je me bornerai donc à dire quelques mots sur la situation politique du Chili, à cette époque.

L'Espagne était alors le seul ennemi de cette république, mais l'état de faiblesse et de dénuement où se trouvait cette puissance, devait rassurer pour long-tems les Chiliens contre ses attaques. D'ailleurs, le gouvernement espagnol eût-il pu, comme il y avait quelques années, diriger des expéditions contre les Etats indépendants de l'Amérique sans risquer d'appeler l'intervention des puissances maritimes de l'Europe ? Déjà l'Angleterre y entretenait des consuls, la France suivait cet exemple et nous avions vu que deux consuls généraux étaient en route pour le Chili et le Pérou. Ces deux

Août 1826.

nations dont le commerce est devenu considérable sur ces côtes, ne pouvant tarder à reconnaître l'indépendance de ces nouvelles républiques, ne souffriraient pas que l'Espagne vînt de nouveau les inquiéter : ainsi le Chili pouvait se regarder comme parfaitement à l'abri de toute invasion de la part de ses anciens maîtres.

Malheureusement, les affaires domestiques du gouvernement chilien ne répondaient pas à sa sécurité extérieure. Depuis l'époque où ce pays a déployé l'étendard de la liberté, il s'est vu continuellement en proie à de petites révolutions qui, sans avoir été, jusque-là, sanglantes, ont jeté un certain désordre dans les lois et dans les finances de la république. Pour payer seulement l'intérêt de l'emprunt contracté en Angleterre en 1823, le gouvernement avait été obligé de céder à une compagnie appelée Estanco, qui se chargeait de ce remboursement, le monopole des liquides, du thé et du tabac.

Août 1826.

Les étrangers ne pouvant vendre ces trois articles qu'à cette société, refusaient presque toujours, de soumettre leurs marchandises aux prix qu'elle établissait arbitrairement, préférant les envoyer au Pérou et dans la Colombie, plutôt que d'accepter des conditions désavantageuses. Ce privilége incompatible avec des institutions républicaines, en vexant extraordinairement les habitants, retirait à l'Etat une de ses principales ressources sans amortir sa dette, éloignait les navires étrangers et réduisait considérablement les recettes de la Douane.

Le plus grand mal qne l'on ait pu faire à ces Etats naissants, c'est de leur avoir offert le funeste appas des emprunts. Cette facilité les a d'abord éblouis, et quand ils se sont vus assez de crédit pour obtenir des sommes considérables au moyen d'engagements dont ils ne sentaient pas assez l'importance, ils se sont laissés aller à une douce illusion, et comme si ces richesses étaient venues d'une source intarissable, ils les

Août 1826.

ont largement prodiguées en les répandant surtout sur les employés, en payant de gros appointements aux administrateurs ainsi qu'aux états-major des troupes, personnel trop nombreux, souvent sans fonctions et sans soldats. De là sont nés mille désordres : au lieu de penser à acquérir une fortune, au moyen d'une honorable industrie, tous les hommes se sont rués sur les emplois et les sinécures : les palais des présidents ont été assiégés par d'avides solliciteurs; beaucoup de places ont été obtenues par l'importunité, et un plus grand nombre encore, créés pour des favoris et des partisans; mais comme ces prodigalités laissaient encore bien des ambitions frustrées, il y avait toujours beaucoup de mécontents qui saisissaient la première occasion pour opérer une révolution; c'est-à-dire, changer les chefs du gouvernement et se mettre à leur place avec toutes leurs créatures. Aussi les étrangers seuls, ont-ils été à la tête des meilleures maisons de

Août 1826.

commerce, et seulement parmi les petits marchands, on a vu figurer des gens du pays. Cependant ces gouvernements ayant pris une certaine habitude de dépense et bientôt dévoré les emprunts; réduits, pour payer leurs budgets et les intérêts de leurs dettes, presqu'aux seuls produits de leurs douanes, n'ont pu subvenir à toutes ces charges, et ont vu s'anéantir leur considération et leur crédit en Europe, perdant en même tems la confiance de leurs administrés.

Toutes ces sociétés nouvelles avaient une marche tracée, dans l'exemple des Etats-Unis d'Amérique qui leur fournissaient le modèle de leur conduite; mais aucune d'elles n'a eu assez d'énergie pour les imiter : manquant d'expérience et d'instruction pour se donner de bonnes lois, elles ont improvisé des constitutions défectueuses plus empreintes d'une haine nationale contre l'Espagne que d'un véritable libéralisme; et trop patriotes pour se conformer aux

Août 1826.

règles de la stricte économie que réclamait leur position, croyant ne pouvoir se suffire à elles-mêmes, elles en sont venues à contracter des dettes dont le poids les écrase. Ce ne sont pas les peuples qui ont voulu secouer le joug de l'Espagne. Courbés jusqu'à terre sous la domination de maîtres qui avaient soin, pour les mieux asservir, de les maintenir dans l'aveuglement le plus déplorable de leurs droits, ils n'eussent jamais songé à l'existence d'une liberté dont rien ne pouvait leur faire naître l'idée. Quelques individus seulement, plus éclairés que le reste, ont opéré ce grand changement, pour leur compte, et s'ils y ont intéressé les masses, ce n'a pu être qu'en leur parlant d'avantages matériels qui ne pouvaient se réaliser ; mais on est autorisé à croire que ces ambitieux ont voulu jouir seuls du bien-être de l'indépendance et qu'ils n'ont jamais entendu émanciper les peuples. J'ai vu presque partout, dans les congrès, proclamer avec une sorte d'enthousiasme,

Août 1826.

les plus belles maximes de liberté, et pendant qu'à la tribune on prononçait de beaux discours en faveur de l'indépendance, le peuple gémissait encore sous les lois les plus oppressives des Espagnols, invoquées par les administrations, toutes les fois qu'elles étaient avantageuses à leurs desseins.

J'ignore, par exemple, en vertu de quelle loi on embarquait alors, de force, des centaines de chiliens, sur des bâtiments portant le pavillon de Buenos-Ayres. Soit faute de moyens pour les armer, soit qu'ils fussent devenus sans utilité pour le Chili, le gouvernement venait de vendre à la république Argentina (comme on appelle quelque fois Buenos-Ayres) tous ses bâtiments de guerre, excepté le brick Aquiles; et lorsque nous arrivâmes, cette petite escadre composée de la vieille frégate O'yghens et de trois corvettes, se disposait à se rendre dans la Plata. Un commissaire était venu par terre pour en prendre possession et y avait

Août 1826.

fait arborer le pavillon bleu et blanc; mais il était seul et il fallait au moins six cents hommes pour monter les quatre navires. Il pouvait bien, à la vérité, trouver quelques matelots étrangers en les payant très-cher; il trouva plus commode et plus économique de prendre des chiliens en ne les payant pas du tout ou, ce qui revient au même, en leur promettant de les payer. Cependant, ces matelots ne s'embarquaient qu'avec une extrême répugnance. Tout devait leur paraître suspect dans cette expédition, ils ne s'expliquaient, peut-être pas, comment il se faisait que cette flotte, qui avait porté deux ans auparavant, avec tant d'honneur, le pavillon chilien, et qui avait vu fuir devant elle une escadre espagnole beaucoup plus forte, (1) était aujourd'hui dégradée aux yeux dn pays et

(1) En Décembre 1824, j'avais vu les Chiliens se présenter devant Quilca où se trouvait le vaisseau espagnol l'Asia avec les corvettes l'Aquiles, le Pezuela, l'Ica et la Constante, qui, loin d'accepter le combat qui lui était offert, avait appareillé pendant la nuit pour s'y dérober.

vendue comme du vieux linge; d'ailleurs les navires étaient mauvais et mal gréés, et le passage du Cap-Horn les effrayait avec d'autant plus de raison, que l'événement prouva que leurs craintes n'étaient pas mal fondées : une des corvettes, la plus belle, revint à Valparaiso et y fut condamnée, et je n'ai pas su combien il en arriva à bon port à Buenos-Ayres. Quoiqu'il en soit, on pressait partout les matelots chiliens et on les conduisait en prison comme des malfaiteurs; puis, de là, à coups de plat de sabres et de bayonnettes, on les obligeait à monter dans les chaloupes. Je ne connais pas le traité qui avait eu lieu entre les deux gouvernements; mais quel qu'il fût, puisque des Chiliens devaient conduire l'escadre à Buenos-Ayres, il était rationnel que les bâtiments ne prissent au moins le pavillon de ce pays qu'à leur arrivée dans la Plata, et l'on ne pouvait, sans méconnaître les droits du peuple, l'obliger à servir sous une bannière étrangère :

je crois que ce seul fait prouve suffisamment ce que j'ai avancé; que les chefs, les employés et les riches jouissent seuls au Chili, des avantages de l'indépendance.

Il ne faut cependant pas être sans indulgence pour le gouvernement chilien : le reproche que je viens de lui faire, pourrait bien souvent nous être appliqué, à nous, qui nous piquons d'un libéralisme éclairé et conséquent. Notre système de levées n'est-il pas, pour nos marins, une presse déguisée? Avec la différence qu'au Chili, on embarquait peut-être tous ceux que l'on trouvait sous la main, sans distinction de personnes, tandis que trop souvent, l'arbitraire préside aux opérations de nos commissaires de marine, et que bien des exemptions et des faveurs sont accordées à la position sociale.

Dans les monarchies absolues, le gouvernement imprime nécessairement un certain cours à la moralité publique; de sorte que, peu-à-

peu les mœurs de la nation se forment sur celles de la Cour. Dans les pays libres au contraire, c'est l'opinion publique, ce sont les mœurs du peuple, qui ont une influence directe sur la marche du gouvernement. D'après ce principe, le gouvernement chilien ne peut que gagner à ce contact mystérieux du peuple; car les Chiliens possèdent toutes sortes de bonnes qualités : patients et courageux, laborieux et tranquilles, religieux et gais, affables avec dignité, on peut prédire que, par la suite, le caractère du gouvernement procédera de tous ces avantages moraux, et qu'il tendra continuellement à élever la nation au rang qu'elle est appelée à occuper.

De toutes les nouvelles républiques qui bordent l'Océan pacifique, il n'y en a aucune qui réunisse autant d'éléments de prospérité que le Chili : riche par son sol encore plus que par ses mines d'or et de cuivre, il ne lui manque que des bras, et il les obtiendra comme l'ont

fait les Etats-Unis, en offrant aux colons des avantages qui les attirent et une protection qui les rassure. Le climat de cette longue bande varie suivant la latitude : au Nord de Valparaiso le pays devient aride, sablonneux et brûlant; c'est dans cette partie presque inculte que se trouvent les mines, comme si la providence n'avait pas voulu lui donner toutes les richesses à la fois. Mais au midi de Valparaiso, le climat est d'autant plus tempéré que l'on s'avance plus vers le Sud : le sol, de la plus grande fertilité, est propre à toutes les espèces de céréales, et avant la liberté du commerce dans ces mers, c'était de là que le Pérou tirait ses subsistances : le chanvre y est de la plus grande beauté et pourrait le disputer à celui de la Russie : des forêts immenses de bois de la meilleure qualité fourniraient pendant des siècles à toutes les marines du monde, sans s'épuiser : des ports excellents tels que Talcahuana, Valdivia et Chiloë paraissent disposés exprès pour

le transport de tous ces produits, et de là, si le Chili devenait quelque jour une puissance maritime, il tiendrait en échec tout le Pérou qui ne jouit d'aucun de ces avantages. Les bêtes à laine, les bêtes à cornes et les chevaux trouvent, soit sur les collines, soit dans les plaines, une nourriture abondante; aussi ces races y sont-elles très-belles et très-multipliées.

Une contrée située au pied d'une chaîne de montagnes d'une aussi prodigieuse hauteur que les Andes, ne peut pas avoir de rivières navigables et ne peut que bien difficilement ouvrir de canaux; mais aussi les cours d'eau s'y trouvent à chaque pas, parceque chaque ravin, chaque fissure est l'origine d'un torrent.

En 1826, le Chili avait pour président, Manuel Blanco qui avait remplacé dans la direction des affaires publiques le général O'hygens. Avant d'être élevé à la dignité de président, il était Amiral et c'était lui qui comman-

dait la flotte lorsqu'elle vint, en 1824, présenter bataille à l'Amiral espagnol sur la rade de Quilca. Je me rappelle encore une aventure assez plaisante qui m'arriva à cette occasion.

Je venais de voir l'Amiral Blanco à Iquique, dans le Haut-Pérou, et la veille encore, j'avais traversé son escadre en me rendant à Quilca. En arrivant sur la rade, il était de mon devoir d'aller faire la visite de politesse au commandant, et après les premiers compliments d'usage la conversation suivante, eut lieu entre lui et moi.

L'AMIRAL ESPAGNOL.

On dit que les Chiliens ont osé se montrer sur cette côte avec leurs mauvaises barques pourries ; c'est trop d'audace : malheur à Blanco, si je le rencontre! En avez-vous entendu parler ?

LE CAPITAINE FRANÇAIS.

J'ai déjeûné avec lui il y a six jours, à Iqui-

que, et je vous assure que si ses navires sont mous, ses boulets paraissent fort durs.

L'AMIRAL ESPAGNOL.

A Iquique; cela peut-être, parce qu'il sait bien que je n'irai pas le chercher là; mais il n'aura pas la hardiesse de mettre moins de distance entre lui et moi.

LE CAPITAINE FRANÇAIS

Il y a trois jours qu'il s'est présenté sur la rade d'Arica, avec votre pavillon, et il a enlevé le pilote et le vieux capitaine du Port, avec les raffraîchissements qu'ils croyaient apporter pour vous,

L'AMIRAL ESPAGNOL.

Le lâche! et il s'est enfui comme un voleur avec mes poules et mes légumes : est-il possible qu'il soit encore à soixante lieues de moi!

LE CAPITAINE FRANÇAIS.

Il n'est pas si loin que vous le pensez : je

viens de lui parler il y a quelques heures, et si vous voulez reprendre vos choux et vos carottes avant que le chilien ne les jette dans sa marmite, vous n'avez qu'à mettre sous voile, sans bruit, à la chute du jour, louvoyer à petits bords toute la nuit le long de terre et demain matin, à la pointe du jour, vous êtes sûr de tomber sur lui entre Cornejo et Islay.

L'AMIRAL ESPAGNOL.

Ah! je le voudrais bien! Mais ces bâtiments chiliens sont si bons et si fins voiliers, qu'avec mon gros vaisseau je ne pourrais jamais les atteindre; qu'il vienne jusqu'ici, et.... Dans la nuit nous entendîmes un grand bruit de chaînes et de câbles à bord de l'escadre espagnole, et lorsque le soleil se leva, nous apercevions à peine dans l'Ouest, ses royaux que l'on aurait pu confondre avec les mouettes qui partaient pour la pêche, en rasant les flots, tandis que l'Amiral Blanco arrivait de l'Est couvert de

toutes ses voiles comme des pyramides bleuâtres.

Au reste, une collision entre les deux escadres eut été bien inutile, et, comme la glorieuse bataille de Toulouse, elle ne pouvait plus apporter de changement dans les résultats de la guerre. Il y avait déjà quelques jours que le général Sucré avait complètement battu l'armée espagnole commandée par le Vice-Roi Laserna, dans la plaine d'Ayacucho, (mot qui dans la langue indigêne, signifie sépulture des morts, en mémoire de la victoire que Pizaro remporta sur les Péruviens); ainsi les Espagnols venaient de perdre le Pérou sur le même champ de bataille où ils l'avaient conquis trois siècles auparavant. Si je ne craignais d'allonger encore cette digression, je remarquerais que la vengeance d'Ayacucho n'a pas tourné positivement au profit des Indiens, race dégradée et partout malheureuse; mais à celui des créoles enfants émancipés de pères espagnols dont les veines renferment toutefois un peu du sang de leurs

aïeules. Je me hâte donc de retourner à Valparaiso que nous n'allons pas tarder à quitter, pour nous avancer vers des régions moins connues.

Le général O'hygens n'avait pas laissé de son plein gré les rênes du Gouvernement du Chili.

Cet orgueilleux rival de Manuel Blanco, s'était retiré à Lima d'où il ne cessait de faire répandre parmi les Chiliens des proclamations tendant à leur faire considérer le congrès comme une réunion de tyrans, le président comme l'instrument de leur despotisme, et à se faire rappeler comme un libérateur. Il avait même réussi à soulever en sa faveur l'île de Chiloë sur laquelle il pensait appuyer ses opérations révolutionnaires; mais un brick de guerre et un seul transport y ayant été expédiés avec quelques troupes, cette île était rentrée dans le devoir. L'expédition revint victorieuse, le 20, avec les chefs de la révolte qui n'étaient autres que les agents du général O'hygens.

Août 1826.

Le 29 nous faisions rapidement route vers le Nord-Ouest, avec une forte brise de Sud et une mer fort grosse; un navire de Bordeaux, la Louise, qui avait quitté Valparaiso avec nous, se trouvait sur notre avant à un mille environ, lorsqu'un cri général retentit à notre bord, et l'on se disait l'un à l'autre que l'on cherchait vainement un jeune homme, domestique de M. R.... Depuis une heure on ne l'avait pas vu, et quoique l'on fouillât dans tous les coins du navire et qu'on l'appelât à haute voix, on en découvrait aucune trace. Aussitôt que cette funeste nouvelle me fut parvenue, je fis diminuer de voile et redoubler les recherches qui furent sans succès. D'après toutes les informations, il paraissait certain que pendant le diné de l'équipage il était allé seul sur le devant, et tout portait à croire qu'il était tombé à la mer, sans que le bruit du navire et des vagues eut permis d'entendre ses cris, si toutefois le bâtiment, en lui passant sur le corps lui avait laissé la

faculté d'en proférer un seul. Ce jeune homme ne savait pas nager, et le navire ayant continuellement filé plus de neuf nœuds, il devait être alors à plus de trois lieues derrière nous: il nous eut fallu au moins six heures pour regagner le point où il pouvait être; ainsi, toute manœuvre eut été de la plus grande inutilité, et il ne restait plus qu'a déplorer sa perte. Comme pour lui rendre un dernier devoir, je fis tirer un coup de canon et mettre le pavillon en berne. La Louise ignorant la cause de ce signal diminua de voile aussitôt et s'approcha de nous; je fis connaître au capitaine ce triste événement. Il convint qu'il serait absolument inutile de chercher à retourner sur nos pas et nous nous separâmes de nouveau.

Tout était silencieux à bord du navire : un sentiment, comme d'effroi, semblait nous avoir paralysé la langue : la mizaine avait été carguée et l'officier de quart, comme s'il eut craint d'interrompre ce sombre recueillement, en

proie lui-même à des pensées douloureuses, n'osait élever la voix pour faire larguer les cargues qui la retenaient. Un demi-heure s'était passée dans cette stupeur générale; j'étais dans ma chambre où une mort si tragique se présentait sans cesse à mon imagination comme un mauvais augure pour le reste d'une traversée qui s'entamait si mal, lorsque de nouveaux cris dont l'expression n'était plus la même, m'apprirent que ce petit malheureux venait d'être trouvé demi-mort dans un lieu obscur de l'entrepont où il avait essayé de s'étrangler avec sa cravate. Lorsqu'il fut revenu à lui, je l'interrogeai sur la cause de son désespoir; et il résulta de ses déclarations que la crainte d'être maltraité, pour une faute assez légère, l'avait porté à se détruire; mais je ne fus pas peu surpris de savoir qu'une personne qui mangeait à ma table, ne présumant pas sans doute que le petit coquin en viendrait à cette extrémité, s'était plue à l'effrayer sur les suites

de son délit et l'avait engagé à se cacher : ainsi, cet individu avait vu de sang-froid nos alarmes, m'avait laissé tirer le canon funèbre et donner pour certain à la Louise un malheur dont il connaissait toute la fausseté. Ce trait d'une insensibilité qui avait plus d'un rapport avec les plaisirs diaboliques, excita parmi l'Etat-major et l'équipage, une indignation générale et je ne pus m'empêcher de lui manifester publiquement la mienne de la manière la plus mortifiante.

Après cette scène semi-tragique, nous examinâmes pendant toute l'après midi, les divers sommets de la Cordillère qui se montraient à notre droite à plus de quarante-cinq lieues. Aucun nuage ne flottait dans l'atmosphère; seulement à l'horizon de ce côté, elle devenait plus dense et se teignait d'une couleur qui pouvait être prise pour celle des sables dont cette côte est recouverte comme d'un manteau d'or, mais aucun détail ne se dessinait sur ce fond trans-

parent, on pouvait croire que les rayons de lumière réfletés par ces plaines sablonneuses donnaient à l'air cette nuance jaunâtre au-dessus de laquelle les Andes découvraient leurs épaules de neige. Nous étions dès-lors au sein de cette mer à laquelle on a donné à si juste titre le nom de pacifique. Une fois rendu dans ces régions, un navire pourrait, sans danger, avoir ses vergues clouées aux mâts et ses écoutes invariablement fixées au bout des vergues pendant des mois entiers, et je ne crois pas que depuis que le conquérant Pizaro parut sur la côte du Haut-Pérou, aucun vaisseau, s'en trouvant à une distance de moins de vingt lieues, ait jamais été forcé d'amener ses royaux sous quelque allure que ce soit, et que jamais coup de tonnerre ait retenti dans ses voiles et dans sa mâture.

Comme je viens de le dire, nous avions eu d'abord une forte brise en quittant Valparaiso, mais elle diminua bientôt et s'établit dans une

sorte d'équilibre qui n'est ni le vent ni le calme. Tous les jours se ressemblaient sur ce paisible océan ; ce n'était pas cette lumière éclatante de nos jours d'été, en Europe, lorsque les yeux les mieux organisés ont de la peine à en soutenir la splendeur, mais le soleil étant presque toujours voilé d'une couche diaphane de nuages élevés, son image dégagée de toute irradiation, ne produisait qu'un jour très-doux et une chaleur modérée, même en plein midi ; à peine son disque pâlissant se réfléchissait-il suffisamment sur les miroirs de nos instruments pour obtenir sa hauteur méridienne.

Les mers que nous traversions étaient peuplées de plusieurs espèces d'oiseaux pêcheurs, parmi lesquels nous vîmes continuellement beaucoup de Pétrels, de Pufins, de Fous à manteau blanc, d'Albatros d'une petite taille et un oiseau de rivage semblable à l'Alouette de mer, qui prend le large en troupes considérables et qui, ayant les doigts garnis de petites mem-

branes festonnées jouit de la faculté de se reposer sur l'eau. Nous apercevions aussi à chaque instant d'énormes baleines; cependant, je ne crois pas qu'elles fussent toutes de l'espèce recherchée par les pêcheurs ; s'il en était ainsi, la côte du Pérou fournirait abondamment à cette industrie; car, dans un voyage précédent, j'avais eu occasion de remarquer, dans toutes les rades où je mouillais, une quantité prodigieuse de ces cétacées, se jouant familièrement parmi les navires sans être inquiétés par les baleiniers qui s'y trouvaient quelquefois. il est vrai que ces baleiniers étaient américains et que les navires de cette nation se livrent presque exclusivement à la pêche du cachalot dont l'huile est d'une qualité supérieure et qui fournit en outre le sperma-céti. La pêche du cachalot est à leurs yeux beaucoup plus honorable, et ceux qui s'y destinent regardent ceux qui se contentent de la baleine commune, à-peu-près comme nos fiers pêcheurs de Terre-Neuve regardent un pêcheur de hareng.

Septembre 1826.

Nous descendions ainsi fort tranquillement la côte en nous rendant à Paita où nous voulions entrer, et chaque jour nous observions que le courant nous portait d'environ 10' au Nord. Cette impulsion du courant nous causa quelques jours après une erreur qui eût pu avoir de graves conséquences. Nous avions dirigé la route du navire pour passer entre les deux petites Iles de Lobos-de-Tierra et Lobos-de-Mar, qui sont situées au Sud-Sud-Est de la pointe Aguja, et écartées l'une de l'autre de dix lieues (1) dans la ligne Nord et Sud; mais depuis la pointe Mal-Abrigo, que nous avions vue la veille, le courant nous entraîna avec une nouvelle violence, de 34' en seize heures, et le 7 au matin, lorsque nous nous croyions encore à dix lieues de Lobos-de-Tierra, nous nous vîmes déjà presque engagés entre cette île et le continent. Ce canal a quatre lieues de largeur, mais

(1) La pointe Mal-Abrigo (mauvais abri) est située à dix lieues au Nord-Ouest de la ville de Truxillo dans le Bas-Pérou.

Septembre 1826.

le passage est reduit à deux lieues par les récifs et les bas-fonds qui s'étendent sur toute cette plage a cinq à six milles au large. Le rivage qu'ils bordent est très aplati ; en venant de la mer, on serait facilement induit en erreur sur son éloignement, si l'on s'en rapportait pour l'apprécier, à la vue des hautes terres de l'intérieur qui sont aperçues bien avant de voir la côte.

Le côté oriental de Lobos-de-Tierra que nous rangeâmes de fort près, nous parut sain: nous vîmes seulement dans la partie du Nord quelques rochers detachés assez élevés au-dessus de l'eau pour n'être pas dangereux. Cette île, qui peut avoir deux lieues du Nord au Sud, nous sembla, à la petite distance où nous en étions, un assemblage de rochers et de sable, servant de retraite à une prodigieuse quantité d'oiseaux de mer. On y distinguait surtout des Cormorans noirs à ventre blanc, des Albatros dont le bec est plus long et la queue plus courte que ceux d'une latitude plus élevée, de gros

Pélicans gris, des Petrels noirs et d'autres, de couleurs variées, des Frégates et des Damiers; quelques personnes crurent même reconnaître sur la pointe d'un rocher deux Condors énormes, mais je ne fus pas de leur avis, et il me sembla plus probable que ces deux oiseaux fussent des Vautours d'une espèce assez commune sur les côtes du Pérou, et que l'on voit ordinairement planer à une grande hauteur, décrivant des cercles comme le font les Frégates. Si ma mémoire ne me trompe pas, je leur ai même entendu donner par les habitants du pays, le nom de Pito-Real : je n'ai d'ailleurs jamais oui dire que l'on rencontrât le Condor ailleurs que sur les hautes montagnes de la Cordillère.

De tous les habitants sauvages de cette île, les Phoques n'étaient ni les moins nombreux ni les moins puissants; ils viennent y dormir et s'y reposer dans une nonchalance exempte de crainte. A la distance où nous étions nous pouvions les distinguer à la vue simple, et au

Septembre 1826.

moyen de la lunette, nous en comptions des myriades, nous suivions leurs mouvements, et comparions leurs grosseurs respectives. Lorsque ces animaux sont restés comme engourdis pendant leur digestion et que la faim vient les retirer de leur assoupissement, ils se traînent péniblement au bord des rochers d'où ils se laissent plutôt tomber qu'ils ne s'élancent dans les flots, mais une fois dans cet élément, ils montrent autant de souplesse et d'activité qu'ils font voir sur le rivage, de pésanteur et d'apathie.

Avec une structure si peu propre, en apparence, à se mouvoir, hors de l'eau, on s'étonne de les voir gravir, cependant, des rochers élevés et glissants, comme si leurs pattes antérieures ou ailerons possédaient quelque propriété semblable à celle qui fait que, le Remora, par la tête, et le Poulpe, par ses filets, s'attachent si fortement sur les surfaces les plus polies. Cette faculté fait leur sécurité sur la côte de fer

du Pérou : lorsqu'ils viennent s'y reposer, ils ne vont pas chercher les petites plages de sable ou de galet que l'on y rencontre de distance en distance, mais ils choisissent ces murailles sans rivage, de plusieurs centaines de pieds de hauteur qui saillent sur l'Océan comme si elles allaient s'y ébouler. Là dans ces lieux inaccessibles à l'homme, où les flots se jettent avec un affreux mugissement, ils profitent des saillies et des gradins que façonnent les vagues et l'air, en agissant sur des couches d'une dureté inégale, et ils y grimpent en dépit des difficultés; d'autant plus tranquilles dans ces aziles, que le moindre mouvement leur suffit pour retomber dans la mer.

Dans les divers voyages que j'ai faits sur cette côte, je me suis souvent donné le barbare plaisir d'aller, avec un canot, surprendre ces malheureux Phoques qui n'avaient pas prévu qu'on put les attaquer de ce côté, et cela sans utilité, car il était fort difficile de les prendre :

lorsqu'ils étaient tués roides, ils restaient sur le rocher où il était impossible d'aborder pour s'en saisir, et quand ils n'étaient que blessés, ils se jetaient dans la mer, et on ne les revoyait plus. Il n'était d'ailleurs pas nécessaire de leur faire de mal pour jouir du beau moment de cette chasse : la balle était inutile : rien de plus comique que le désordre et la confusion jetés au milieu d'une troupe de quelques centaines de ces amphibies, par quelqnes coups de fusil tirés à l'improviste au détour d'une pointe. Ils poussent des cris et des hurlements à faire frémir; ils se lèvent sur leurs nageoires, se heurtent, se foulent, se culbutent, tombent en paquets et roulent dans les flots. Mais rien de plus lugubre que de ranger, ces côtes à-pic, dans une nuit calme et sombre, lorsque l'on aperçoit sur ce grand rideau noir que la resplendissante écume des vagues qui, par un phénomène particulier à ces régions, s'y brisent constamment sans que jamais, aucun vent les agite. C'est

alors que les Phoques font entendre des sons d'une espèce bien singulière. Si ces ténébreuses falaises ne détruisaient pas toute illusion et que l'on pût prendre le bruit de la mer pour le soufflement d'un ouragan, on se croirait facilement près d'une vaste bergerie que la tempête vient de renverser : depuis le vagissement de l'enfant et le bêlement chevrotant de l'agneau, jusqu'au mugissement du bœuf et au hennissement du cheval, ils reproduisent tous les cris que l'on pourrait entendre dans cette funeste occasion ; mais sur un ton si triste, si plaintif, qu'il semble que tous les êtres qui les profèrent expirent sous la dent des bêtes féroces.

Les Phoques pêchent sur ces côtes de très-gros poissons qu'ils amènent à la surface où ils les font sauter et jouent avec eux, à la manière des chats, pendant fort long-tems, avant de les dévorer. A cette vue, les oiseaux de mer fondent par troupes sur le lieu du festin pour s'emparer avec autant d'adresse que d'avidité

des débris de la table. Si dans ce moment on fait feu à propos sur les convives, on peut profiter de leur frayeur pour leur ravir la proie que le phoque abandonne en se plongeant au fond des eaux. A Quilca, je me procurais souvent d'excellent poisson au moyen de cette ruse, comme si ces pauvres animaux eussent été destinés par la nature à servir de pourvoyeurs.

Je ne sais ce qui m'empêcha de débarquer sur l'île Lobos de Tierra; cette excursion ne m'aurait pas occasionné une perte de plus de deux heures, et il eut été curieux de tomber tout-à-coup au milieu de ce troupeau d'Amphitrite. Les phoques, habitants de cette île, doivent être des mêmes espèces que ceux de toute la côte, et par conséquent il doit s'en trouver peu, portant ce double poil qui fait rechercher la fourrure des loups-marins de quelques contrées : j'ai cependant entendu dire qne des navires destinés à cette pêche y avaient avec succès établi leur station. L'amiral Anson y mouilla, et ce fut de

Septembre 1826.

là qu'il dirigea contre Payta, l'expédition qui pilla et brûla cette ville en 1741.

Le 8, dans l'après-midi, nous passâmes la pointe Aguja à une distance de trois lieues. Quand on est par son travers, cette pointe paraît comme une île dont les extrémités sont très-longues et fort abaissées, apparence qui lui est donnée par les basses-terres de la côte, au Sud, et par l'enfoncement de la baie de la Sechura, au Nord. Les terres de ce petit cap semblent d'une grande aridité et dénuées de végétation : les sables et les rochers qui la composent, ont une couleur jaune mêlée de gris-de-cendre.

Le lendemain, au lever du soleil, nous reconnûmes la montagne appelée Silla de Payta, et la petite île de Lobos (1) qui n'est éloignée du

(1) Les Espagnols ayant trouvé tous les îlots de l'Amérique Méridionale peuplés de loups-marins, chaque capitaine ou aventurier donna à ceux qu'il découvrait le nom de Lobos (Loups) : d'où il est résulté qu'une foule de rochers et d'îles y portent ce nom.

continent que d'un mille. Cet îlot est composé de rochers noirs et coupés en falaises, au pied desquels la mer vient se briser avec fracas : quelques écueils visibles s'en détachent dans sa partie du Sud-Ouest jusqu'à un demi-mille au large. Il ne nous parut pas qu'il pût y avoir de passage pour un navire entre l'îlot et la terre ferme ou, du moins, il serait très obstrué et dangereux, car nous voyions les brisans en envahir toute l'étendue. La carte sur laquelle nous nous guidions était celle publiée à Paris en 1821, d'après les Espagnols. Elle indiquait six milles de la petite île Lobos, à l'entrée de Payta ; nous en fîmes cependant près de douze avant d'y arriver.

Aussitôt que nous fûmes mouillés devant la ville, nous reçûmes la visite du capitaine du port et du commandant du Resguardo (du chef des gardes de la Douane). Ces officiers me firent connaître que, Payta étant un des principaux ports du Pérou, elle était autorisée à

Septembre 1826.

recevoir tous les navires de commerce, étrangers; qu'ainsi nous étions libres d'y rester aussi longtems qu'il nous conviendrait, et que dès ce moment nous pouvions communiquer avec la ville. M'étant rendu à terre, j'allai voir l'administrateur de la Douane et m'informai des droits et des réglements. Il me montra le tarif qui faisait monter les droits d'entrée à trente pour cent sur la plus grande partie des articles dont se composait la cargaison du Héros, et jusqu'à quatre-vingts pour cent sur quelques autres : il y avait en outre un droit d'encrage de dix piastres, et un droit de tonnage d'une demi-piastre par tonneau. Je me décidai néanmoins à rester quelques jours sur cette rade, d'après l'assurance que me donnèrent plusieurs négocians de placer avantageusement diverses marchandises.

IV.

Triste aspect du Haut Pérou. — Payta. — Les femmes. — Les hommes. — Santa. — Helena. — Salango. — Manœuvre délicate. — Description de ce lieu sauvage. — Deuxième passage de l'Equateur. — Traversée pénible. — Orages. — Feu Saint-Elme. — Arrivée à San-Jose del Cabo.

Si l'imagination est habile à se créer de hideux fantômes que la raison ne combat qu'avec désavantage , combien n'est elle pas encore plus ingénieuse à repeindre de chimériques beautés

que la réalité désavoue! C'est surtout lorsque le marin aperçoit une terre qu'il cotoie à quelque distance, que les idées les plus étranges viennent l'assaillir, et qu'il est disposé à prêter les charmes les plus attrayants aux rivages qu'il contemple, après plusieurs mois passés en pleine mer.

Dans un certain éloignement, tout s'égalise, s'adoucit, se veloute: les progrès du vaisseau, changeant la scène de minute en minute, ajoutent encore l'attrait de la variété à celui de la nouveauté, et le cœur ne peut suffire à toutes les sensations que l'esprit va chercher d'avance au rivage. C'est alors que le jeune homme sans expérience, se laisse aller facilement aux illusions que lui inspire l'aspect de ce tableau mouvant et trop souvent mensonger. Les taillis impénétrables lui apparaissent comme une herbe épaisse tapissant les coteaux; les haliers et les bruyères sont des pelouses unies et des gasons, pour ainsi dire, passés au cylindre et les

bois sauvages jonchés de troncs renversés et pourris et embarassés de lianes épineuses, lui représentent des bosquets où le talent du décorateur a su ménager des retraites et des ombrages délicieux. Il rêve d'habitations charmantes, de promenades champêtres, de société intime et d'abandon tout pastoral au milieu de ces bocages, loin de la ville, du monde et surtout, des vaisseaux.

Il se promet bien d'aller, sans s'arrêter au port, réaliser les chimères dont il s'est enivré; il suppose trouver des âmes disposées à s'unir à la sienne, et s'imagine presque qu'on l'attend pour goûter et lui faire partager toutes ces jouissances imaginaires et fantastiques. Mais qu'il est bientôt détrompé lorsqu'il n'entend parler que de politique, de commerce et de marine! A l'air occupé des hommes, à la mine coquette des femmes, il s'aperçoit bientôt que leur bonheur est étranger aux séduisantes images qu'il se peignait à bord.

Septembre 1826.

S'il se hasarde à parler de la campagne, on sourit, on le raille, et on lui apprend que ce triste séjour où l'on ne fait pas d'affaires, où les soirées et les thés sont inconnus, est abandonné à de pauvres négres qui, sous le fouet d'un régisseur, arrosent de leur sueur un sol dont les produits enrichissent leurs oppresseurs. Que si, malgré ce salutaire avertissement et s'obstinant encore à juger par lui même, il s'aventure à la recherche de cet Eden où il s'était flatté de rencontrer de si douces scènes, il ne tarde guère à être tout-à-fait désenchanté.

Au bout de quelques milles, ne découvrant rien encore qui le satisfasse et impatient de jouir, il gravit avec peine une colline; il cherche des yeux ces jolis paysages, ces bois enchanteurs, ces plaines verdoyantes, ces amoureux réduits : tout a disparu. — Il ne voit que des fourrés et des marécages, retraite des reptiles et des insectes, des lits de torrents desséchés à demi-comblés de sable et de cailloux, une herbe

dure et sauvage croissant entre les pierres et dans les crévasses où il ne marche que d'un pas mal assuré.

Il découvre, à la vérité, des champs de cannes à sucre, de maïs, de coton, de café; mais il recule d'horreur à la vue des infortunés qui les cultivent, quand il entend le sifflement du rotin dont le commandeur accompagne les ordres qu'il prescrit. Il en a trop vu.... Il revient à la ville, harassé de fatigue, vaincu par le découragement et guéri pour toujours de son délire.

Celui qui jette les yeux sur la côte de ce qu'on appelle le Haut-Pérou, n'a pas à redouter un semblable désapointement : rien, du déhors, ne peut égarer ses sens par de trompeuses illusions. De loin comme de près, l'œil ne peut se méprendre sur la nature du sol de cette terre de désolation : des rochers à-pic pour tout rivage, et puis des montagnes recouvertes de sable et des plaines de cendre. De tems-à-autre,

s'ouvre ce qne l'on y connaît sous le nom de Quebrada; un ravin plus ou moins large et tortueux; au milieu une petite rivière d'eau limpide dont les rives vertes et boisées semblent rappeler aux Péruviens que la terre est quelquefois destinée à produire des plantes.

Ce furent cependant ces déserts incultes et ces montagnes décharnées, que les compagnons ou les successeurs de Pizaro préférèrent d'abord aux fertiles plaines de quelques autres parties de l'Amérique. Pourquoi? C'est que leur sein renfermait ces perfides métaux dont la possession fit commettre tant d'actes de barbarie et d'injustice, richesses dont la juste providence sembla prononcer la malédiction, en les reléguant dans des lieux presque inhabitables, comme pour improuver à l'avance les crimes dont elles devaient devenir l'origine. Non contents d'avoir indignement spolié les Péruviens, de l'or auquel ces peuples n'attachaient peut-être d'autre valeur que celle de sa ductilité et de

son lustre inaltérable, ces tyrans avares les ensévelirent vivants dans les entrailles de leur terre natale, et les profondeurs du Potosi, de Tarapoca, de Pasco, engloutirent tous ceux qui ne succombèrent pas sous le glaive ou sur les bûchers.

Ils furent bientôt vengés ces infortunés fils du soleil !

L'Espagne vit les siens émigrer en foule à la recherche de l'or ; ses terres furent abandonnées, ses fabriques tombèrent en ruine ; plus de produits agricoles ni industriels ; il fallut tirer de l'étranger jusques aux choses les plus usuelles de la vie, et l'or n'avait pas plus tôt touché les rivages de Cadix, que souvent, sans débarquer, il passait dans les mains des Français et des Anglais : ainsi, l'Espagne n'était que le canal par où s'écoulaient toutes ces richesses.

Si je n'avais pas déjà connu beaucoup de ports du Pérou, qui, sous une apparence de pauvreté, possèdent cependant le moyen de

payer des cargaisons entières, j'aurais d'abord été repoussé par l'aspect misérable de Payta; mais cette petite ville n'est, à proprement parler, que le port de celle de Piura qui est située à dix lieues à l'Est, sur la rivière du même nom, qui se jette dans la baie de la Sechura; c'est de là que viennent les spéculateurs lorsqu'il arrive quelque navire à Payta.

La commodité et la sécurité de ce lieu ont pu seules engager les Espagnols à s'y établir, car cette petite ville, bâtie au pied de hautes collines arides, n'a même pas d'eau douce, et cette denrée de première nécessité y est apportée à dos de mulet, de Colan, village éloigné de plus de quatre lieues au Nord. Les chiens de la ville n'ont pas de part à cet approvisionnement dispendieux; mais soit instinct particulier, soit effet de l'éducation, ils se réunissent sur la plage à une certaine heure de la journée, et, prenant leur point de départ, tous ensemble se mettent en route pour Colan où ils vont se désaltérer pour vingt-quatre heures.

Septembre 1826.

Les environs de la ville et du port n'offrent pas le plus petit jardin, la plus légère verdure. Ce défaut de végétation et la reverbération d'un soleil ardent sur le sable jaunâtre qui recouvre les collines, attriste l'esprit et fatigue la vue. Je ne connais que la petite ville d'Iquique, dans le Haut-Pérou, qui puisse le disputer à celle-ci d'horreur et de stérilité : là aussi, on fait venir l'eau de huit lieues par mer, et l'on n'y connaît de vert que le teint appauvri des habitants.

La population de Payta composée de Créoles, Mulâtres et Indiens, s'élève à deux mille ames. Environ trois cents maisons construites en bois et en terre et couvertes en chaume, leur servent de demeures. La plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée ; quelques-unes seulement ont un étage et un balcon en bois régnant sur toute la façade. Les rues étroites, sont droites et bien percées. Je ne pense pas que cette simplicité de construction tienne ni au goût ni au manque de moyens des habitants. La crainte d'une in-

vasion subite de l'ennemi les empêche sans doute, de penser à se loger avec plus de luxe : un pirate entreprenant, avec trente hommes, pourrait surprendre la ville, pendant la nuit, la canonner, la piller ou la brûler. Les leçons de l'expérience semblent perdues pour les Paytênos que pas un canon ne protége, tandis que la forme de leur port le rend si facile à fortifier du côté de la mer.

Malgré cette apparente misére et l'aspect pauvre de la ville, on est tout étonné de trouver dans ces chaumières, des femmes aimables et possédant des talents. On ne parcourt pas long-temps ces petites ruelles sans entendre le son d'un piano, d'une harpe ou d'une guitare dont les accords annoncent des mains et des oreilles soumises à toutes les règles de l'harmonie, et, de tems à autre, viennent s'unir à cette exécution de petites voix dont la douceur donne une idée du joli instrument qui les module, et qu'un marin ne peut confondre avec le lar-

ge gosier du maître d'équipage appelant au quart, à minuit. Des rapports plus fréquents avec l'Europe enseigneront aux Paytenas à mettre plus de goût dans leur toilette ; de beaux peignes ou d'élégants bonnets réprimeront le luxe de leurs cheveux dont les magnifiques tresses ne flottent cependant pas sans grâce sur leurs épaules brunes; et si la force de l'exemple et l'envie de plaire peuvent les engager à abandonner l'usage de la cigarita, elles deviendront des femmes aussi agréables qu'on puisse en rencontrer.

Il faut autre chose que des grâces et de belles dents à un homme pour le rendre utile et intéressant dans la société. Ce qui suffit au beau sexe est d'une nullité bien absolue pour le nôtre. Je suis loin de faire un reproche aux Paytenos de ce qui leur manque de connaissances, puisque leur pays ne leur fournit aucune ressource du côté de l'instruction; c'est un malheur qui a été jusqu'ici inséparable de leur existence ;

je veux seulement citer un fait d'où naît une réflexion; c'est que, abstraction faite des charmes naturels, les femmes de Payta doivent, aux yeux de l'étranger, paraître supérieures aux hommes, parce que, ayant moins besoin du savoir, elles sont moins éloignées qu'eux, du développement qui leur convient.

Pendant neuf jours que nous restâmes à Payta, le pont et les chambres du Héros furent toujours remplis de curieux et de marchands; à peine pouvions-nous trouver le tems de manger : c'était une foire de tous les jours; mais ces petites affaires, quelque avantageuses qu'elles fussent, étaient toutes de détail et n'arrivaient pas à un grand résultat; aussi nous ne voulûmes pas y prolonger plus long-tems notre séjour.

Le jour du départ, nous offrîmes une collation aux familles qui nous avaient bien accueillis, et nous nous séparâmes assez contents les uns des

autres, après avoir porté des toasts à la prospérité de nos gouvernements respectifs.

Payta était le dernier port que j'eusse l'intention de visiter avant de me rendre dans la Californie; cependant, nous avions besoin de bois et d'eau, et je résolus, pour m'en procurer, de mouiller, en passant dans la petite baie de Salango, qu'un espagnol m'avait indiquée comme pouvant remplir ce double objet, et dont il m'avait donné la position, par 1°–37' de latitude Sud. Nous ne nous éloignâmes donc pas beaucoup de la terre que nous ne perdîmes de vue qu'en traversant le golfe de Guayaquil.

Le 20 nous la revîmes, au Nord-Est. Elle nous parut d'abord comme une île dont rien n'annonçait la jonction avec le continent; mais bientôt cette première apparence disparut, et nous la reconnûmes pour la pointe Santa-Helena, petite presqu'île unie à la côte de Colombie par un isthme couvert d'arbustes et de

buissons. Un petit brick qui nous précédait ayant tourné la pointe et jeté l'ancre sous son abri, je pensai que, sans aller plus loin, nous pourrions peut-être trouver là le bois à feu et l'eau que nous cherchions. On mit donc en panne, et je me rendis à bord de ce petit bâtiment où je sus bientôt que ni l'une ni l'autre de ces provisions ne pouvaient s'obtenir en ce lieu; mais, qu'en y mouillant, nous placerions certainement quelques articles pour la petite ville de Santa-Helena, éloignée seulement de quatre lieues. Sur ces informations, je résolus de m'y arrêter; et en revenant à bord, je sondai la baie, et découvris un bon mouillage par six brasses d'eau, à un demi-mille du rivage. La nuit se faisait, et ce ne fut que le lendemain que nous pûmes penser à tirer parti des espérances qu'on nous avait données.

Quelques hommes, qui se trouvaient sur la plage, nous fournirent de mauvais chevaux. M. R.... se rendit de bonne heure à la ville, et re-

vint avec quelques habitants parmi lesquels était le curé accompagné d'une dame qu'il nous présenta comme sa sœur. Nous vendîmes avantageusement pour un millier de piastres de divers objets, et après avoir offert à dîner à nos nouvelles connaissances, nous les reconduisîmes à terre enchantées de notre réception et de leurs emplettes.

D'après le rapport de M. R..... et les conversations que j'eus avec les marchands et le curé, je sus que la petite ville de Santa-Helena renfermait environ trois mille hommes Créoles et Indiens. Située à vingt lieues à l'Ouest-Sud-Ouest de Guayaquil, elle est bâtie entre deux petites rivières et presque entourée des eaux d'un lac qu'elles forment en cet endroit. Quoique composée, comme Payta, de maisons de bois et de chaume, les eaux qui l'environnent et les bois qui lui prêtent leur ombrage en font un séjour agréable. La demeure du pasteur est la plus grande et la plus commode. L'église est

plus que propre, elle est élégante; et les plus belles étoffes qui furent achetées à bord étaient destinées à sa décoration. Le commerce de Santa-Helena se réduit à celui des bestiaux et à l'extraction de sel gemme dont les carrières sont exploitées près du mouillage où nous étions : le brick que nous y avions suivi venait prendre une cargaison de cette denrée pour la porter à Guayaquil.

J'obtins là quelques nouveaux renseignements sur la baie de Salango dont nous n'étions plus qu'à dix lieues; la route que nous suivîmes pour nous y rendre de Santa-Helena, fut le Nord 5° Ouest qui nous conduisit droit à la pointe extérieure de la petite île qui forme l'abri du mouillage. Après avoir arrondi cette pointe en évitant quelques rochers qui s'en détachent à la distance d'un mille dans l'Ouest, nous revînmes le cap à l'Est gouvernant sur une petite plage de sable où nous distinguâmes quelques cabanes. Je ne possédais aucun plan de

ce lieu ; j'étais seulement prévenu que l'ancrage se trouvait fort près de terre : cependant, nous avions parcouru toute la largeur de l'île et la moitié de l'étroit canal qui la sépare du continent, que nous n'avions pas encore rencontré le fond avec une ligne de trente brasses. Nous nous approchions rapidement du rivage avec une jolie brise de Sud.

La mer était unie comme dans un étang ; à peine ses petites vagues mourantes dessinaient-elles un léger ruban d'écume sur le contour de la plage. Je voyais avec un vif plaisir trente excellents matelots, silencieux sur le pont le plus commode, le plus dégagé qui ait jamais recouvert la cargaison d'un navire de commerce. Foi de marin, le Héros, sous ses huniers et ses perroquets brassés au plus près du vent, était beau à voir, fondant sur la terre, le beaupré élancé en avant comme la bayonnette d'un grenadier de la vieille garde menaçant la poitrine d'un cavalier autrichien.

Septembre 1826.

Il y avait quelque chose d'imposant dans cette situation toute volontaire qu'elle fût. A peine restait-il la longueur de deux câbles à parcourir, et deux minutes suffisaient pour franchir cette distance. Tout était également disposé pour mouiller ou pour virer de bord; mais chacun ignorait laquelle de ces deux manœuvres allait être commandée. Le sondeur mettait la plus grande activité à lancer et à retirer alternativement sa ligne; et quoique le plomb fût envoyé bien au-delà du bossoir, il ne touchait pas plus le fond que s'il eût été de liège. Je remarquais des têtes qui se tournaient tantôt vers la côte, et tantôt vers moi, comme pour me demander laquelle, de l'ancre ou de la quille, allait arrêter le navire. Vingt brasses, fond de vase! s'écrie le sondeur. — La barre dessous. — Largue les boulines. — Brasse carré partout. — Mouille. — Et l'ancre tomba sur une profondeur de dix

brasses, à cinquante toises du rivage (1).

Aussitôt que le navire fut solidement amarré, et les voiles serrées, je me rendis à terre où je trouvai quelques Créoles et Indiens, habitants misérables de trois ou quatre cases gerbées comme des garde-manger sur des pieux de huit pieds de hauteur. Comme il faut toujours que l'homme se défie de l'homme, ils s'étaient armés, à mon approche, de sabres et de poignards; mais après quelques minutes d'entretien, ils furent totalement rassurés sur nos intentions, et ils ne furent pas plus tôt informés de l'objet de notre arrivée, qu'ils me conduisirent sur le bord d'un joli ruisseau qui, ser-

(1) Cette position nous fournit les relèvements suivants qui furent pris avec soin :

La pointe externe de l'île Salango. . .	S.	89°	O.
La pointe interne de la même île. . .	S.	50°	O.
La pointe Sud du continent.	S.	34°	O.
Le village.	N.	65°	E.
Un groupe de rochers près la plage . .	N.	10°	E.
La pointe Nord du continent.	N.	4°	E.
Le milieu de l'île de la Plata.	N.	42°	O.

pentant près de leurs habitations, allait se jeter dans la mer en traversant la plage de sable jaune qui borde le rivage.

Tout en causant avec ces pauvres gens, et bien loin de penser que nous dussions trouver quelque ressource commerciale dans un lieu si sauvage, ils me dirent, dans leur mauvais Espagnol, que si je voulais écrire à Xipixapa, ville éloignée de dix lieues à l'Est, il viendrait certainement des marchands qui profiteraient de cette rare occasion. Voyant donc qu'il était possible de mettre cette relâche à profit, j'écrivis aussitôt aux négociants de la ville, une lettre collective qu'un de ces Indiens se chargea, pour quelques piastres, de leur porter dans la nuit même.

Le lendemain 24, on débarqua les pièces à eau, et dans la journée, elles furent toutes remplies d'une eau excellente et arrimées à bord. Nous fîmes, comme l'on voit, cette pro-

vision fort promptement et avec facilité. La chaloupe était mouillée à six brasses du rivage; et la mer n'était même pas assez grosse, pour qu'à la rigueur, on n'eût pu tenir cette embarcation au plein; mais nous trouvions plus commode de la laisser sur son ancre, pour n'avoir pas à nous en occuper. On roulait les pièces vides sur le sable jusqu'à ce qu'on rencontrât une eau bien courante; et lorsqu'elles étaient pleines, on les ramenait de nouveau au bord de la mer, d'où les hommes de la chaloupe les halaient et les embarquaient au moyen de trévires.

La journée du 25 fut consacrée à couper et embarquer le bois à feu; et cette opération étant terminée de bonne heure, le reste du jour fut laissé à l'équipage pour laver le linge, en attendant l'effet de la lettre que j'avais écrite à Xipixapa. Cependant, personne n'arriva ce jour-là : et ce ne fut que le lendemain, lorsque nous nous disposions à remettre à la voile,

qu'un vieillard d'une figure vénérable, et un prêtre nommé José-Eusebio Bustamente, vinrent au port. Ce dernier, qui vint seul à bord, me dit qu'il apportait trois mille piastres qu'il désirait employer en marchandises ; mais que le Gouverneur s'était opposé à ce qu'aucun marchand se joignît à lui. Je ne lui vendis cependant que pour treize cents piastres, en poudre et drap.

On ne peut désirer une meilleure aiguade que celle de Salango, et l'on peut en même tems s'y procurer du bois à feu et du bois de construction ; nous coupâmes quelques pièces de ce dernier, et entre autres un beau jas d'ancre; mais n'ayant pas d'autre besoin immédiat, je ne voulus pas abuser de la liberté dont nous jouissions à cet égard, et je recommandai même aux hommes de ne couper de bois à feu que ce qu'il nous en fallait, et de ne le prendre que dans des arbres venus. L'abondance de ce combustible était telle, qu'il y eût eu du vandalisme à sacrifier de

jeunes plants, espoir de la forêt, lorsque, sans aucune peine, on pouvait, de préférence, faire tomber la hache sur des sujets qui n'étaient plus susceptibles d'accroissement ou sur ceux que l'âge et la tempête avaient concouru à renverser. Il est du devoir d'un capitaine de faire comprendre à son équipage ce qu'il y a de barbarie, à détruire, sans utilité, les dons de la nature. Les matelots, (et je rougis de honte en pensant que, pour être juste avec tout le monde, je devrais dire les marins,) les matelots ne sont que trop disposés à ravager sans besoin les lieux où leur domination n'éprouve pas d'obstacle : on a vu des équipages mettre, de gaité de cœur, le feu à des forêts où ils venaient de trouver un précieux approvisionnement. Que Wellington brûle soixante lieues du pays qu'il venait protéger et défendre; que Raptochin réduise en cendres la noble capitale de la Moscovie, on conçoit que, dans une guerre acharnée, ces cruautés peuvent être en quelque

sorte commandées ; il peut même s'y rattacher, comme à Moscou, quelque élan d'un farouche patriotisme : mais incendier des forêts; par la seule raison qu'il n'y a personne à s'y opposer, c'est plus que du vandalisme, c'est un mépris de la Providence divine.

Le mouillage de Salango, comme je l'ai dit plus haut, se trouve très-près du rivage; néanmoins, comme la mer y est tranquille, le fond d'une bonne tenue, et que le vent vient de terre ou prolonge tout au plus la côte, cette circonstance ne crée aucun danger (1). On débarque très-facilement en face du mouillage, et avec un peu d'attention, il n'y a pas à se mouiller les pieds.

---

(1) Il paraît qu'il n'en est pas ainsi toute l'année; car dans le mois de mars 1828, ayant désiré y entrer pour le même motif, des vents de Nord-Ouest et des orages me firent renoncer à ce projet. Ainsi, toutes les saisons ne seraient pas également favorables pour cette relâche.

Septembre 1826.

Le tems pluvieux que nous eûmes pendant notre séjour m'empêcha de lever le plan de cette baie, et je me contentai de la sonder. Je trouvai partout trois brasses à moins d'une longueur de navire de la plage, et six brasses à une demi-encâblure. Le groupe de rochers que nous avions relevé du navire, au Nord 10° Est, se joint à la terre, et s'avance d'un demi-câble dans le Sud-Ouest; à vingt-cinq toises dans la même direction, je rencontrai une roche de peu d'étendue, sur laquelle il n'y avait que trois brasses d'eau et dix tout autour. La pointe Nord de la baie se distingue par un gros rocher de forme cubique, qui en est un peu détaché : elle est saine et accore. On trouve six brasses à son pied.

De cette pointe, en traversant dans la direction du milieu de l'île Salango, j'obtins successivement dix, quinze, vingt, trente et trente-cinq brasses. Je sondai ensuite le canal entre l'île et la terre-ferme. Sa profondeur, qui va

Septembre 1826.

jusqu'à cinq brasses, est inégale ; et en général ce passage, qui peut avoir trois cents brasses de largeur, est obstrué de bancs et de rochers qui rendraient cette route aussi dangereuse qu'elle serait d'ailleurs inutile.

Sur cette côte s'élève un amphithéâtre de hautes collines, couvertes de forêts impénétrables, dont l'aspect nous paraissait d'autant plus recréatif, que nous avions été plus long-tems privés de la vue de toute végétation.

Le ruisseau où nous prîmes notre eau coule le long d'une chaîne de ces collines boisées. Les plaines et les vallons que laissent entre elles ces petites montagnes, seraient nécessairement de la plus grande fertilité, si l'on en juge par la profusion, la diversité et la vigueur de leurs productions spontanées ; mais la grande quantité de terrains semblables que possède la Colombie, le peu de bras dont ce pays peut disposer pour l'agriculture, et peut-être aussi le préjugé tra-

ditionnel des fiers aventuriers espagnols qui méprisèrent cet art utile pour se ruer sur l'or, ont voué aux sauvages produits du sol, une terre qui ne semble attendre que la volonté de l'homme pour lui ouvrir son sein et lui prodiguer tous les trésors d'une nature vierge.

A l'ombre des grands arbres dont les cimes majestueuses se montraient dégagées au-dessus d'une foule d'autres d'une élévation moins orgueilleuse, on rencontrait le cacaoyer, le cafier, la canne à sucre et le bananier croissant naturellement et sans culture. Quelqu'un avait cependant fait un petit essai de défrichement non loin des cases du rivage. Un mauvais moulin à sucre, dont les cylindres étaient de bois, y avait été construit; mais soit que la mort eût surpris le Colon dès le début de son entreprise, soit que le gouvernement n'eût pas approuvé cet établissement, ou soit toute autre cause, les buissons sauvages avaient repris, comme aurait dit L........, leurs droits impres-

criptibles, et le lierre avait tapissé et recouvert tous les rouages de la machine à demi-détruite.

Il serait cependant difficile de se former l'idée d'un lieu plus convenable à la fondation d'un port de commerce : une eau abondante, d'inépuisables forêts, une terre fertile et un bon ancrage que l'on rendrait encore bien meilleur en réunissant par une digue l'île de Salango à la terre-ferme ; tous ces avantages ne seraient-ils pas plus que suffisants pour assurer la prospérité d'un établissement agricole et commercial ?

Pendant notre séjour à Salango je fis avec le docteur Botta toutes les excursions que l'épaisseur de la forêt et la crainte des reptiles nous permirent de tenter. Nous tuâmes plusieurs espèces de beaux oiseaux dont les dépouilles accrurent notre collection. Nous parcourûmes aussi le rivage où nous recueillîmes quelques jolis coquillages parmi lesquels se trouvaient des huîtres à perles. Je suis persuadé que la pêche en serait abondante aux environs de la baie.

Les habitants des cases me dirent que cette précieuse coquille était surtout extrêmement commune sur les bords de l'île de la Plata située à quatre lieues, en face de la baie. Si ces gens avaient un peu plus d'énergie, ils pourraient retirer un grand avantage en se livrant à cette recherche, mais avec tous les moyens de se construire des embarcations propres à la pêche, je vis avec chagrin qu'ils ne possédaient qu'une mauvaise pirogue à peine capable de conduire deux personnes à bord des navires que le hasard amène dans leur port.

Aussitôt que Fray Jose-Eusebio eut terminé ses affaires, nous levâmes l'ancre et quittâmes cet intéressant mouillage. Nous passâmes, de nuit, entre la petite île de la Plata et la côte, et nous nous dirigeâmes ensuite pour laisser sur notre gauche le groupe des îles Gallapagos, et nous rendre en Californie.

Le 29, nous passâmes l'équateur pour la seconde fois depuis notre départ du Hâvre, et ce

jour fut remarquable par le changement presque subit qui s'opéra dans l'état de l'atmosphère. Depuis notre entrée dans l'Océan Pacifique, le thermomètre, excepté dans les ports, n'avait pas atteint plus de dix-sept degrés de Réaumur, même à midi. Le ciel, à fort peu d'exceptions près, avait toujours été couvert de nuages, élevés à la vérité, mais liés ensemble de manière à n'en pas distinguer le mouvement, et à travers lesquels nous ne pouvions observer qu'imparfaitement les astres. Le jour même où nous changeâmes d'hémisphère, le thermomètre s'éleva à vingt et un degrés, et les nuages laissant la forme monotone qu'ils avaient gardée jusqu'alors, commencèrent à se détacher les uns des autres et à nous montrer un ciel pur dans leurs intervalles; il nous sembla enfin, qu'en rentrant dans une latitude Nord, nous retrouvions un climat connu, et presque des amis dans ces apparences et ces phénomènes que nous n'observions plus depuis si long-tems.

Octobre 1826.

Nous employâmes trente-deux jours pour arriver de Salango à la pointe méridionale de la Californie, c'est-à-dire pour parcourir une route de sept cent cinquante lieues environ. Si j'avais été plus familiarisé avec ces parages, ou que j'eusse consulté l'excellent ouvrage de mon ami et prédécesseur Camille de Roquefeuille, nous aurions pu faire le même trajet dans vingt-cinq jours. Il eut suffi pour y parvenir de passer à l'Ouest des îles Gallapagos, au lieu d'en passer à l'Est, comme nous le fîmes; mais, comme lui, nous nous proposions de suivre la côte du Mexique à une distance de cent cinquante lieues, avec le vent alisé du Nort-Est que nous supposions rencontrer au Nord de l'équateur, et comme lui, nous fûmes trompés dans nos conjectures : nous vîmes le vent de Sud tourner peu à peu vers le Sud-Ouest, puis se maintenir flottant entre le Ouest-Sud-Ouest et le Ouest-Nord-Ouest, c'est-à-dire, nous devenir le plus souvent contraire, notre route

moyenne étant le Nord-Ouest 1/4 Ouest. Encore cet inconvénient eût-il été peu de chose, sans les orages continuels qui nous persécutèrent pendant plus de trois semaines.

Pendant cet intervalle nous n'eûmes pas six heures de suite d'un tems sûr. La pluie tombait par torrent, et quelquefois vingt-quatre heures sans interruption. Si elle cessait au milieu du jour, et que le ciel s'éclaircît un peu, c'était pour nous livrer à toute l'incommodité d'une chaleur humide et étouffante; le navire exhalait une vapeur épaisse et malsaine, et tous les parois intérieurs ruisselaient comme le couvercle d'une chaudière en ébullition. Quelques-uns de ces orages se présentèrent sous un aspect très-menaçant, et s'ils eussent duré plus longtems, c'eût été de véritables ouragans.

Le 8, surtout, une de ces tempêtes se déchaîna sur nous avec la plus grande fureur. Nous avions eu peu de vent pendant l'après-midi; mais le tems chargé de tous côtés et

une pluie continuelle nous faisaient mal augurer de la nuit qui allait suivre. Des fous, des mouettes et des alcyons environnaient le navire; et nous prîmes même, à la main, un petit oiseau de terre égaré au large. La mer rivalisait avec les airs par le nombre considérable de ses habitants qui suivaient ou croisaient la route du navire. On prit une tortue, des bonites, une dorade, des balistes et un requin assez fort sur lequel les matelots exercèrent leur rage accoutumée. Un poisson plat assez semblable à une raie, quoique beaucoup plus grand, se tint pendant long-tems dans le sillage, mais malgré le désir que l'on avait de le harponner, il eut la prudence ou plutôt l'instinct de se tenir à une distance qui le mettait à l'abri du fatal instrument.

La nuit vint nous arracher à cette récréation et nous forcer à déposer lignes, foènes et harpons, pour nous occuper des précautions que son air sinistre nous obligeait à prendre.

Octobre 1826.

Quelques grains assez forts se succédèrent d'abord, mais vers quatre heures du matin, nous fûmes assaillis par l'orage principal qui était resté comme stationnaire dans le Nord, pendant plusieurs heures. Le nuage énorme qui récelait la tempête fondit sur nous, et nous enveloppa d'une telle obscurité, que chacun heurtait son voisin sans le voir, et qu'il était impossible de rien distinguer des voiles et de la mâture.

La pluie tombant par nappes mêlait le bruissement de son déluge au sifflement d'un vent impétueux, et les éclats d'un tonnerre continuel mettaient le comble au désordre des éléments. Sous une voilure réduite dans le rapport des circonstances, nous faisions néanmoins notre route, sans autre inquiétude que celle que pouvait nous causer la foudre qui sillonnait dans tous les sens l'atmosphère embrasée, et semblait quelquefois traverser la mâture.

Nous vîmes, en cette occasion, ce singulier

météore connu sous le nom de feu Saint-Elme : trois petites boules d'un feu léger parurent sur la pomme de chacun de nos mâts, et leur donnèrent pendant une heure l'apparence de trois flambeaux. Ces flammes, sans doute électriques, étaient par moments plus ou moins vives, et semblaient, autant que la pluie pouvait nous permettre de le remarquer, voltiger autour de l'extrémité des mâts, s'en détacher de quelques pieds, puis y revenir et s'y rallumer avec un nouvel éclat.

On prétend que ces flammes s'arrêtent plus fréquemment sur les objets terminés par du fer; je dois cependant faire observer que les fûts des girouettes du Héros étaient en bois, et que les girouettes étaient composées d'un chapelet de plumes enfoncées dans des tranches de liège qu'enfilait une corde de harpe. Ainsi la flèche des mâts n'avait d'autre partie de métal, que la dorure des lances en bois qui supportaient ce pennon. Ce phénomène s'évanouit avec le jour,

Octobre 1826.

lorsqu'il vint dissiper les ténèbres où nous avions été plongés pendant deux heures.

Cet état orageux du tems continua jusqu'à la veille de notre arrivée en Californie; c'est-à-dire, depuis les 10° de latitude Nord jusqu'aux 21°, et entre le 96e et le 110e degré de longitude Ouest. Dans la nuit du 24, nous vîmes encore le feu Saint-Elme, au milieu d'un orage semblable à celui du 8. Le changement qui s'opéra dans le tems, en atteignant le 21e degré de latitude Nord fut moins dû aux progrès que nous avions faits vers le Nord, qu'à l'époque de l'année où nous étions arrivés, ainsi que je me propose de l'expliquer plus tard en parlant des saisons de la côte de la Californie.

Pendant cette traversée désagréable, nous fûmes en quelque sorte dédommagés de ces désordres atmosphériques par la vue continuelle d'une grande quantité d'oiseaux qui nous offraient, en voltigeant autour de nous, de nombreuses occasions de nous livrer au divertis-

sement de la chasse, et par l'abondance du poisson qui fournissait chaque jour notre table et celle de l'équipage ; nous y ajoutions encore les tortues dont nous prenions une grande quantité. Cette espèce est la petite tortue franche de la côte du Mexique : les plus grosses ne passaient pas soixante livres. C'était, à ce qu'il paraît, le tems de leurs amours; aussi les prenions-nous ordinairement deux-à-deux, le mâle se cramponnant sur la femelle, jusqu'à la déchirer de ses ongles et ne lâchant prise qu'à la dernière extrémité.

Nous n'éprouvâmes pas de courant bien sensible dans ce trajet : les différences en latitude se compensèrent, et d'après les fréquentes observations de longitude vérifiées encore par la vue de la terre, nous ne fûmes portés à l'Est que d'un degré et demi, différence peu importante sur une route de plus de sept cents lieues, et qui peut être aussi bien attribuée à l'imperfection de l'estime qu'à l'influence du courant.

Octobre 1826.

Ce fut le 27 à la pointe du jour que nous eûmes la première vue de la terre de la Californie entre la pointe Pulmo et le cap Porfia, par 23°—10' de latitude Nord. La côte paraissait haute et dominée par des montagnes s'élevant de plus en plus les unes derrière les autres. Le vent était contraire pour arriver au port de San-Lucas qui avait été désigné par M. R.... comme un lieu important, et qui devait nous rester alors à dix lieues dans le Ouest-Sud-Ouest. Nous fûmes donc obligés de louvoyer, avec une bonne brise de Sud-Sud-Ouest.

L'aspect de la côte, en nous approchant, nous sembla assez riant. Nous avions devant nous une grande plaine élevée qui nous paraissait boisée sans cependant prendre une teinte bien verte. (1) Nous abordions une terre peu connue et toute nouvelle pour nous ; nous cher-

(1) C'est que, comme je l'ai reconnu par la suite, ce n'étaient pas des arbres, mais de grands cactus mêlés de buissons et de lianes.

chions avec empressement à y apercevoir des détails; chacun de nous promenait sa longue-vue d'une pointe à l'autre, et saisissait avidement tout ce qui pouvait aider son imagination. C'étaient surtout des traces d'habitations que nous nous efforcions de reconnaître : quelqu'un crut apercevoir un groupe de cabanes de pauvre apparence ; un autre était certain, disait-il, de distinguer une jolie maison de campagne dont le toit plat se montrait au-dessus d'un bois touffu; mais un troisième fut plus loin, il vit et décrivit un pont élégamment suspendu sur un profond ravin : nous ressemblions beaucoup à Don Quichote quand sa fertile imaginative faisait à son écuyer le dénombrement des armées de Pentapolin et d'Alifanfaron. Je ne sais jusqu'où serait allée cette aberration de nos sens, si un rayon d'une lumière très-vive qui vint tout-à-coup éclairer la côte dont nous approchions toujours, n'eût donné à tems une juste valeur aux objets. Nous nous regardâmes, un peu dé-

concertés, lorsque nous fûmes convaincus que nous venions d'être dupes d'une illusion, et qu'il n'y avait pas, sur cette plaine plus de vestiges d'habitations humaines que de prairies à Payta

Nous continuâmes de louvoyer jusqu'au lendemain dans l'après-midi que, relevant la pointe Porfia au Nord 5° Ouest et le cap San-Lucas dont nous nous étions rapprochés, à l'Ouest, nous nous trouvâmes vers le soir en face d'une baie vers laquelle nous poussions notre bordée et où nous découvrîmes deux navires à l'ancre. Cette fois, ce n'était pas une chimère, nous vîmes en même tems quelques maisons près du rivage. N'ayant pas une entière confiance dans des cartes manuscrites que je m'étais procurées à Payta qui plaçaient le port de San-Lucas très-près du cap de ce nom, et M. R.... lui-même ne pouvant m'offrir aucun renseignement à cet égard, je dus présumer qu'il pouvait y avoir erreur dans la position que

Octobre 1826.

je lui assignais d'après l'autorité de ces plans et que nous pouvions bien l'avoir atteint plus tôt que je ne m'y attendais.

Je laissai donc courir pour m'en éclaircir. Au coucher du soleil, plusieurs embarcations des navires qui étaient au mouillage vinrent à notre bord, et je fus alors informé que ces deux bâtiments, baleiniers, l'un anglais et l'autre américain étaient à l'ancre non dans le port de San-Lucas, mais dans la baie de San-José del Cabo. Ce ne fut même pas sans surprise que j'appris, contradictoirement à l'idée que m'en avait donné M. R...., que le port de San-Lucas loin d'être fréquenté, n'était habité que par une seule famille et qu'il ne l'avait jamais été davantage.... Cette découverte porta un terrible échec à ma confiance dans les connaissances locales de ce personnage, et les soupçons qu'elle me fit concevoir sur sa véracité ne se verifièrent que trop par la suite.

Les officiers des baleiniers ayant ajouté que

Octobre 1826.

San Jose était l'endroit le plus considérable des environs et celui qui offrait le plus de ressource pour le commerce, je me décidai à y aborder. Le calme vint avec la nuit, mais nos embarcations et celles des baleiniers nous remorquèrent promptement au mouillage où nous jetâmes l'ancre à huit heures du soir sur douze brasses.

RELÈVEMENT DE CE MOUILLAGE :

L'extrémité Ouest de la baie.	S. 22° O.
L'extrémité Est.	E. 22° N.
L'Eglise de San-Jose	N. 45° O.

V.

Première connaissance en Californie. — Les Californiens. —Fray Thomas Ahumada. — L'Église de San-José. — Départ de M. R.... pour Real San-Antonio. — Rancho de la Ballena — Les Rancheros. — Le vieux Carillo. — Lettres de Don José-Maria Padrez.

Il serait peut-être intéressant d'examiner si les voyages d'outre-mer sont dans la nature de l'homme où si la civilisation lui en a imposé la nécessité. Il y eut certainement une époque où

Octobre 1826.

Dieu lui inspira un penchant irrésistible à étendre sa race de contrée en contrée; sinon comment se serait peuplé le grand Océan; car il serait absurde d'admettre une création pour chacune de ses îles; et quand l'Écriture-Sainte, qui est sans contredit la tradition la plus ancienne et la plus respectable, ne nous aurait pas fixés sur ce point, il faudrait encore reconnaître que tous les peuples de la mer du Sud ont une même origine.

Les voyageurs les plus éclairés ont partout retrouvé une analogie frappante entre les divers dialectes de ces insulaires. On sait, par exemple, que les habitants des îles Sandwich comprennent très-bien ceux des îles Marquises, et que ceux-ci s'entendent également avec les peuples des îles de la Société : mœurs, idiome, stature, tout annonce que ces populations sont le résultat d'émigrations successives de la même race.

Quant à l'Amérique, les Indiens n'ayant

aucun rapport, ni dans les mœurs ni dans les formes ou le langage avec les insulaires du grand Océan, il est plus probable qu'elle a d'abord reçu ses habitants du Nord de l'Asie, et que les Camskadales, les Tartares ou les Japonnais y sont parvenus par la chaîne des îles Aleutiennes.

Mais lorsque ces émigrants furent une fois établis sur toutes ces terres, on ne les vit plus faire invasion nulle part, et ils y demeurèrent en repos; parce que, sans doute, le dessein de la providence était accompli.

Ce n'est pas le même but qui nous conduit, nous autres Européens, dans toutes les parties du monde: la persécution, la curiosité, la gloire, l'ennui, mais surtout les besoins que nous nous sommes créés de toutes sortes d'objets et principalement d'or et d'argent; tels sont les motifs qui nous font abandonner la patrie, quitter nos familles, et nous priver des douceurs de la maison paternelle ou du toit conjugal.

Les voyages satisfont-ils à tous ces besoins?

Octobre 1826.

— Le citoyen poursuivi pour un délit politique qui, dans quelque tems, lui servira peut-être de degré pour monter au faîte de la faveur, se rit, sur une terre lointaine, de la haine de ses persécuteurs, et, à l'abri de leur vengeance, il se plaît à calculer les causes et le moment de leur chute.

Le naturaliste et l'antiquaire, volant de jouissance en jouissance, se pénètrent à chaque pas de la certitude que jamais la source de leurs plaisirs ne se tarira; car il y aura toujours à apprendre et à découvrir.

Les Cook, les Lapeyrouse, les Vancouver, les Humbolt, et tant d'autres, ont atteint le but de leurs grands travaux, quoique tous n'en aient pas joui; leur gloire, pure de crimes, est établie sur des bases durables que le tems ne détruira pas.

Si les objets intéressants qui s'offrent à chaque minute aux regards du voyageur, ne peuvent rien sur le sentiment de tiédeur qui ac-

cable un esprit languissant et chagrin; c'est que son mal est incurable, et il ne doit pas s'en prendre au remède.

Mais la soif de l'or et des richesses est inextinguible de sa nature; plus on en possède, plus on en désire, et ce n'est pas seulement sur des mers inconnues que l'on peut faire naufrage, à leur recherche. Navigateurs! Chers compagnons de hasard! Sachons nous borner; et si nous avons d'abord été heureux dans notre carrière, défions-nous de la Fortune, déesse capricieuse et volage, qui se lassera de nous favoriser avant que nous nous lassions de la suivre.

Ces réflexions me sont peut-être inspirées par le souvenir d'une des premières connaissances que je fis en Californie — Pedrin n'avait pas les mêmes raisons de s'arrêter dans sa course maritime, mais il fut sage de ne pas s'obstiner à poursuivre une trompeuse qui le rebutait dès ses premiers hommages.

C'était à une époque de gloire et de triom-

phe; mais alors, les mères semblaient n'enfanter que pour les champs de bataille. Bien des parents cherchaient tous les moyens de soustraire leurs fils à cette moisson annuelle, et c'était bien souvent en leur faisant courir des dangers d'une autre espèce : c'est ainsi que Pedrin fut embarqué. La rupture de la paix d'Amiens le surprit à Rio-Janeiro; son navire fut vendu, et se voyant sans ressource, il fut fort heureux de trouver un capitaine américain qui le prit à son bord, en qualité de matelot; mais un nouveau malheur l'attendait : ce bâtiment, en se rendant à la côte du Nord-Ouest d'Amérique, fit naufrage aux environs du cap San-Lucas, et Pedrin se sauva seul, de cette catastrophe. Il rencontra chez les bons habitants de San-José les consolations de la plus généreuse hospitalité, et l'amour le fixa où la reconnaissance lui était douce. Son caractère, ses bonnes qualités, sa conduite mesurée, lui valurent l'estime générale de la province, et

par son intelligence, il s'acquit l'aisance dont il jouit aujourd'hui.

Le lendemain de notre arrivée qui se trouvait un dimanche, je m'embarquai dans la yole avec M. R.... et un quart d'heure après, nous atteignîmes le rivage, dans l'Est de la baie qui paraissait le lieu le plus commode pour débarquer; car sur tout le reste de l'anse, la mer se développait avec trop de violence pour permettre à nos embarcations d'accoster sans danger.

En mettant le pied à terre, nous nous trouvâmes entourés d'une trentaine d'hommes à cheval qui, pour nous étrangers à leur costume et à leurs manières, ne représentaient pas mal une troupe de brigands : tous étaient armés de grands couteaux et plusieurs avaient des sabres suspendus à la selle de leurs chevaux.

La plupart n'avaient que le costume de la misère ; mais ceux qui paraissaient y avoir mis plus de recherche, n'en avaient pas pour cela un air moins étrange, par la forme singulière

de leurs vêtements dont la culotte-courte, sans boutons, restait ouverte sur le genou et se terminait par deux pointes longues et aiguës. Les morceaux de cuir de daim gaufré dont leurs jambes étaient entourées en guise de bottes, ne nous semblaient pas moins singuliers; et jusqu'à l'enharnachement de leurs montures, si couvertes des pieds à la tête de larges pièces de cuir qu'à peine voyait-on leurs sabots, tout, dans ces hommes, était fait pour leur donner un aspect sauvage.

Malgré ces dehors peu favorables, ils nous reçurent très-poliment et engagèrent la conversation en espagnol. Après leur avoir dit qui nous étions et quels motifs nous amenaient en Californie, ils nous dirent que notre navire était le premier de notre nation qui se fût présenté sur cette rade, mais qu'ils reconnaissaient les Français comme leurs amis, comme enfants de la même Eglise; que nous étions les bien-venus, et que nous pouvions nous regarder

Octobre 1826.

comme chez nous. Cette espèce d'alliance fut aussitôt signée par des offres réciproques de cigarres, et pendant que le Mechero circulait pour les allumer, ils nous présentèrent des chevaux, en nous invitant à nous rendre à la Mission, c'est-à-dire, à la bourgade de San-José.

Nous montâmes et nous nous acheminâmes tous ensemble par un sentier étroit et sablonneux, bordé de chaque côté de divers arbrisseaux et d'énormes cactus. Au bout de cinq cents toises environ nous parvînmes à une petite rivière d'une eau très-limpide qui, bien loin d'occuper tout son lit, n'était composée que de deux petites branches très-étroites et peu profondes qui en laissaient la plus grande partie à découvert. Nous reprîmes ensuite le sentier qui, au bout de quelques centaines de pas, nous conduisit à un second lit de rivière aussi sec que le premier, et ce fut de là que nous aperçûmes, à une petite distance, la Mission, consistant en une pauvre Église sans clocher et en une tren-

taine de petites maisons couvertes en chaume. Celle du Supérieur paraissait plus grande que les autres et construite en briques.

Ce fut dans ce trajet que nous rencontrâmes Pedrin. Il avait presque oublié le français, et ce ne fut qu'au bout de quelques jours d'usage qu'il put le parler couramment. Il nous entraîna d'abord chez lui où nous passâmes quelque tems. Sa femme, fière et glorieuse de recevoir des compatriotes de son mari, nous accueillit avec un empressement qui exprimait en même tems le désir d'être agréable à son époux et de plaire à ses hôtes. Elle n'était déjà plus jeune; mais il n'en existait pas moins une tendre amitié entre elle et Pedrin qui trouvait le bonheur auprès d'elle et au milieu des nombreux enfants qu'elle lui avait donnés.

Notre nouvel ami nous conduisit ensuite chez le Supérieur de la Mission, Fray Thomas Ahumada, de l'ordre des Dominicains. Il vint nous recevoir de la manière la plus gracieuse

et nous introduisit immédiatement dans une grande salle dont la simplicité approchait beaucoup de la pauvreté. Une fraîcheur agréable qui s'y perpétuait au moyen de deux portes qui se répondaient du Nord au Sud, était le seul luxe que nous y rencontrâmes. Une partie de l'appartement était occupée par une très-grande table autour de laquelle nous nous assîmes, sur des bancs grossièrement façonnés. J'étais placé en face du missionnaire, et c'est alors que je pus, à loisir, considérer la beauté de son visage vénérable sur lequel paraissait régner une sérénité inaltérable.

Fray Thomas était un homme de soixante-cinq ans. Le calme de son âme *s'harmoniait* tellement avec la fraîcheur de son teint et les traits de sa belle figure, qu'on n'aurait pu dire si, chez lui, le caractère était fait pour la physionomie, ou si la physionomie était une peinture du caractère, tant les avantages extérieurs s'alliaient naturellement, dans sa personne,

aux qualités morales. Quand on s'entretenait avec lui, il semblait infuser dans votre cœur une partie de la paix du sien. Son sourire n'était pas de la gaité, c'était le signe perceptible et comme l'excédant des joies de l'âme : en un mot, Fray Thomas était le prototype du chrétien. Après avoir consacré dix-huit ans à fonder des Missions et à avancer les limites de la civilisation vers le Nord de la Basse-Californie, on lui avait donné, comme retraite, la pauvre cure de San-José, où il était depuis quatre ans exerçant en quelque sorte l'autorité spirituelle et temporelle ; car le seul magistrat civil, l'Alcade, se fût bien gardé de rien décider sans le consulter.

Sur l'avis que m'en donna Fray Thomas, j'écrivis à Don José-Maria Padrez, Commandant de la Basse-Californie, à la ville de Real-San-Antonio, pour lui faire part de notre arrivée et lui demander l'autorisation de commercer avec les habitants. J'en fis autant à l'égard de Don

Octobre 1826.

Antonio Navarro Directeur des Douanes et Finances de la province; et ayant appris qu'un autre français nommé Bello, commerçant, se trouvait dans la même ville, je l'informai également de notre arrivée à San-José, réclamant au besoin ses bons offices et lui offrant mes services.

En attendant les réponses à ces lettres, nous nous occupâmes à réparer le gréement et à repeindre extérieurement le navire.

Dans la seconde entrevue que j'eus avec Fray Thomas, cet homme respectable m'ayant rappelé que la fête de la Toussaint arrivait le lendemain, je me rendis à terre le 1er Novembre avec les officiers et une partie de l'équipage du Héros. Le missionnaire nous avait attendus, et à notre arrivée, les cloches suspendues en dehors annoncèrent le commencement de l'office.

L'Église tant à l'extérieur qu'à l'intérieur répondait parfaitement à la pauvreté de la

Mission; c'était un grand magasin couvert partie en tuile et partie en chaume. Les seuls ornements qu'on y vit étaient quelques mauvaises peintures exécutées dans le pays, une croix en argent et deux fanaux du même métal. Le prêtre était revêtu de ses plus beaux vêtements qui étaient d'un satin blanc d'une fraîcheur qui nous surprit. La messe était servie par de jeunes Indiens vêtus de soutanes rouges sous des surplis blancs. Tout le service de l'Église est dévolu à cette classe; car les principaux du pays se regardent comme beaucoup au-dessus d'elle quoique lui devant la moitié de leur origine étant nés de mères indiennes et de pères espagnols. Au reste, c'est seulement une preuve de leur aversion pour la servitude, car les uns et les autres sont également attachés à la religion, et leur plus grande inquiétude était alors, que la révolution opérée au Mexique s'opposât au remplacement des missionnaires et que l'hérésie ne s'introduisît en Californie. Une vieille

femme me tenait un jour un discours semblable; mais, d'après ses expressions, je compris qu'elle prêtait à l'objet de sa crainte une forme tout-à-fait animale. Elle avait sans doute pris à la lettre quelque phrase figurée ou quelque hyperbole des bons missionnaires. Je la rassurai cependant contre l'apparition du monstre, et je lui fis le plus grand plaisir en lui expliquant que le nouveau gouvernement avait déclaré, que la religion catholique serait maintenue perpétuellement comme base de la constitution de l'état.

Des femmes chantèrent d'une voix très-nasillarde, les répons et les divers morceaux de la messe. Aux airs connus de ces chants elles mêlaient une teinte originale de leur idiome musical; cependant on pouvait se représenter entendre les voix de nos paysannes dans nos églises de campagne, et il ne manquait à cette illusion que de fermer les yeux et de ne pas remarquer qu'elles chantaient en parties et

Novembre 1826.

avec assez d'accord, ce qui n'a pas lieu chez nous.

Au bout de quelques jours je reçus une réponse extrêmement polie de Don José-Maria Padrez. Il m'accordait, disait-il, avec plaisir, la permission que je lui demandais, ajoutant que l'arrivée, sur cette côte, d'un navire appartenant à une nation aussi éclairée (illustrada) lui était d'autant plus agréable qu'elle lui semblait fortifier d'autres faits regardés par ses concitoyens comme d'heureux préludes à la reconnaissance de l'indépendance du Mexique.

La faculté que me donnait le Commandant militaire, de commercer à San-José, était pure et simple; mais en répondant à la lettre que je lui avais adressée, le Directeur des Douanes mettait à cette autorisation la restriction de payer 25 pour cent de droit d'entrée et 3 1/2 pour cent de droit de sortie. Je trouvai cet impôt d'autant plus onéreux qu'on prétendait en prélever le montant non sur le prix de facture, mais sur celui de la vente.

Novembre 1826.

La réponse de notre compatriote Bello m'apprenait, qu'il avait au port de la Paz une petite goëlette avec laquelle il allait se rendre à la côte du Mexique, et il m'engageait à m'y rendre aussi avec le Héros, m'assurant que nous ferions de grandes affaires au port de Mazatlan.

Celles que nous traitions sur la rade de San-José n'étaient pas considérables; et quoique nous vendissions à d'assez beaux prix, c'était en petite quantité. Nous étions obligés de nous assujétir à un détail très-minutieux, et à peine pouvions-nous réunir cent ou cent-cinquante piastres par jour.

La pauvreté de ce commerce nous donna l'idée d'une visite aux négociants de Real-San-Antonio. M. R.... entreprit ce voyage, dans la vue aussi d'obtenir une réduction sur les droits et l'espérance d'entamer quelque chose de plus important. Il nous était venu, depuis deux jours, un délégué du Directeur chargé de

recueillir les droits sur les bases prescrites; mais comme je lui avais déclaré que je voulais réclamer à cet égard, il se décida à s'en retourner, et il fut convenu que M. R.... accompagné de M. Lenetrel, lieutenant de navire, partirait avec lui. Le lendemain que cette résolution fut arrêtée, j'allai, avec quelques personnes du bord, conduire nos voyageurs jusqu'au village de Santa-Rosa, à deux lieues de San-José, où nous nous séparâmes.

Quelques jours après, ayant besoin de bois pour de grosses poulies, je fis une excursion avec Pedrin, à une ferme de son beau-père, située à environ quatre lieues au Nord-Ouest de la Mission. Nous avions avec nous le charpentier du bord, et un matelot pour l'aider à couper le bois nécessaire. Nous étions si bien montés que quoique nous nous fussions d'abord égarés, en voulant abréger par un sentier que l'herbe avait recouvert, nous arrivâmes en moins de deux heures.

Novembre 1826.

Le chemin est bon jusqu'à une demi-lieue du Rancho (1) (la ferme); c'est une route étroite et tortueuse, presque partout ombragée d'arbres de peu d'élévation. Plus tard, il suit les sinuosités d'un torrent roulant sur des roches inégales et entre de grosses pierres détachées qui rendent ce passage dangereux pour le cheval et le cavalier. Le Rancho occupe le fond d'une vallée resserrée entre deux montagnes assez boisées et d'au moins deux cents toises de hauteur. Le nom de Ballena (baleine) qu'on a donné à cet endroit lui vient d'un singulier bloc de granit qui, couché dans le lit du torrent, ne ressemble pas mal, tant par sa masse que par sa forme, au grand cétacée auquel les habitants paraissent l'avoir comparé. Dans un pays moins étranger aux arts, un antiquaire pourrait être tenté de le

(1) Le mot Rancho ne signifie pas positivement une ferme; en Californie, on l'emploie pour désigner une habitation de la campagne. Ailleurs, on dirait hazienda, granja, heredad.

regarder comme une belle ruine ou plutôt comme un monument inachevé; mais en Californie, la première idée qu'il fera naître dans l'esprit de quiconque aime le grandiose, sera le désir de l'ériger en un obélisque de deux cents pieds de hauteur.

Vers la partie supérieure de la vallée, s'étend une esplanade sur laquelle sont bâties les cases des Rancheros (fermiers); ceux-ci formaient plusieurs ménages assez nombreux et qui annonçaient de devenir chaque jour plus populeux; car les jeunes Rancheros et leurs épouses étaient loin de présenter aucune image de stérilité, et de tous côtés fourmillaient les preuves du contraire tant en faits accomplis qu'en espérances les moins équivoques. Chaque famille avait sa case séparée; et celle du vieux Carillo, patriarche vénérable du hameau, était au milieu. Enfants, petits-fils et arrière-petits-fils, le vieillard respectable et respecté gouvernait toute cette postérité avec autant de

douceur que de dignité. Comme je lui marquais ma surprise de ce qu'il pût venir à bout d'élever et de soutenir une si grande famille, il sourit sans me répondre, et prenant mon bras sur lequel il s'appuya, tandis que de l'autre côté il donnait la main à l'enfant, de la plus chérie de ses petites-filles, Dona Estefana, il me conduisit en silence au point le plus élevé de l'esplanade et me fit m'asseoir près de lui sur un bloc de pierre. Le petit Pablo cueillait des fleurs qu'il jetait ensuite à un igüane qui semblait moins s'effrayer de ce jeu que s'y complaire et s'en amuser. — Regardez, Don Augusto, (1) me dit le vieillard, cette belle campagne; y a-t-il rien de plus riche et de plus pittoresque? Si vos yeux sont meilleurs que les miens, ils doivent embrasser tout d'un coup un espace immense. La vue est d'abord comme encaissée entre ces deux collines, mais elle s'élargit en-

---

(1) Mon nom était assez difficile à prononcer pour un Californien; et ils ne m'ont jamais appelé autrement que par celui de baptême.

suite, et, traversant cette vaste plaine, couverte d'arbrisseaux et de verdure, elle atteint une chaîne de montagnes bleuâtres, situées à quinze ou vingt lieues, et qui sont le prolongement intérieur du cap Porfia. — Je ne vois plus qu'à travers un brouillard importun; mais j'ai tant admiré ces beaux lieux, dans ma vigueur, que je puis les décrire de mémoire. — Si vous vous attachez à des objets plus rapprochés, vous devez voir au-dessous de vous, là, par dessus le toit de ma chère Estefanita (l'enfant laissa son lézard, tourna la tête et sourit au nom de sa mère), vous devez remarquer de grands parcs. — Ils sont vides en ce moment; mais voici l'heure où ils vont se remplir des plus beaux troupeaux qu'il y ait dans toute la province. — Ils ont erré pendant la chaleur dans les bois d'alentour. — Entendez-vous comme ils font retentir l'air de leurs mugissements? Ces hommes à cheval qui ramènent les vaches, car les bœufs et les taureaux ne

rentrent pas au parc, ce sont mes fils et mes petits-fils; tous indistinctement prennent soin du troupeau de la famille. — Il n'y a de privé ici que la cabane de chaque ménage. — Remarquez parmi ces jeunes hommes celui dont le caleçon blanc, dépassant de plus d'une palme la culotte bleue, tranche si vivement sur les flancs de son cheval noir. — C'est mon enfant de prédilection, mon cher Santiago, le meilleur cavalier (el mejor ginete) de tout le pays. — Il alla dernièrement voir son oncle Ramon Carillo au Rancho de Santa-Anita, et parce qu'il y rencontra une petite cousine, riche de de quatorze ans et de deux beaux yeux, il a fallu aussi lui bâtir une maison. — Voilà déjà la charpente coupée et les adobes (les briques) présentées au soleil. — Vous devinez pourquoi. — Eh! bien, Don Augusto, ce terrain, je ne puis pas dire qu'il soit à moi, car tout appartient au gouvernement ou aux Missions; mais j'en jouis et mes descendants en jouiront après

moi. — Tant qu'il y aura des Carillo dans la Basse-Californie, je ne crains pas qu'aucun autre troupeau vienne tondre ces pâturages. — A mesure que la famille augmente, le troupeau s'accroît et suffit aux besoins de tous. — Il est vrai que nous savons les limiter ces besoins. — Je n'autorise aucun luxe parmi mes enfans. — Nous n'échangeons nos suifs, nos cuirs et nos savons que pour nous vêtir décemment. — Ne soyez donc plus surpris de notre aisance, et prenez une leçon de bonheur. Hélas! lui répondis-je, je l'apprécie bien cette félicité; mais si vous connaissiez notre Europe, vous seriez bientôt convaincu qu'une vie si douce n'est pas faite pour ses enfants.

Je me plaisais infiniment dans la conversation du vénérable Californien; mais le jour avançait, et nous revînmes à la maison. Nous y trouvâmes les jeunes Rancheras occupées à couvrir une table fort propre, de toutes les friandises de la ferme. C'étaient des fromages

frais ou secs, des crêmes, des laitages variés, et des melons d'eau dont les semences opposaient leurs franges de jais à la pulpe d'un blanc-rosé de ce beau fruit. Elles s'empressaient aussi à cuire des galettes de maïs et de froment appelées tortillas; l'une délayait la farine à laquelle elle donnait la consistance de la pâte; une autre en prenait une partie qu'elle arrondissait d'abord en boule et qu'elle aplatissait ensuite, en la frappant alternativement de l'une de ses jolies mains sur l'autre; une troisième l'étendait sur une plaque de fer où elle ne tardait pas à se dorer en se bouffissant, et elle la servait après l'avoir chargée d'une couche de fromage et de beurre frais. Presque toutes ces jeunes filles étaient belles. Une charmante gaîté animait leur traits, et peignait en même tems la candeur de leur ame et le contentement intérieur de l'innocence.

Nous allâmes ensuite à quelques centaines de pas du Rancho reconnaître les arbres pro-

pres à l'usage que nous voulions en faire. Notre choix s'arrêta sur un beau chêne dont la feuille était petite et lancéolée; le gland brun et fort allongé: le bois en était plus rouge et plus compacte que celui de nos chênes: ce sont des variétés qui tiennent peut-être plus au climat qu'à l'espèce.

J'avais formé le projet d'aller dans ma yole examiner le port de San-Lucas qu'on m'avait dépeint comme très-bon, et de m'assurer par moi-même de la vérité. J'avais même proposé à Pedrin de m'accompagner; et en effet, ayant fixé notre excursion au 10, il vint le 9 au soir coucher à bord; mais dans la nuit, un orage menaçant s'étant formé dans l'Est, je ne crus pas prudent de me mettre en route dans une frêle embarcation, pour une course de sept lieues, ni même de rester avec le navire sur une rade ouverte.

Ainsi, notre partie étant déconcertée, je fis reconduire Pedrin à terre, à la pointe du jour,

et nous mîmes aussitôt sous voile pour sortir de la baie.

Les deux baleiniers étrangers ne firent aucune manœuvre pour leur sûreté : ils ignoraient sans doute le danger qui les menaçait et dont je donnerai plus tard une preuve convaincante. Toutefois, cette apparence sinistre n'eut pas de suite, et elle se dissipa peu-à-peu. Vers dix heures du matin, étant à trois lieues au large où nous avions mis en panne pour observer le tems, nous aperçûmes avec la longue-vue un signal sur la maison de Fray Thomas. Le ciel était dégagé, et les nuages orageux s'étaient éloignés; nous ralliâmes donc la baie pour y reprendre notre poste et savoir ce que signifiait le signal : nous ne tardâmes pas à être éclaircis; car avant d'avoir atteint le mouillage, nous rencontrâmes Pedrin qui venait au-devant de nous dans un des canots des baleiniers, et qui m'apportait des lettres de M. R... et du Commandant Padrez.

Novembre 1826.

Celui-ci continuait à m'écrire avec une grande politesse, et me faisait part du grand embarras où il se trouvait. Il lui manquait un navire pour le transporter dans le port du Mexique le plus voisin de la Capitale, et par là il se voyait exposé à manquer l'ouverture du Congrès-Général où il venait d'être nommé député. Il pouvait bien, me disait-il, disposer d'une goëlette mexicaine qui était au port de la Paz; mais deux motifs le faisaient répugner à s'y embarquer; sa santé était délabrée, et il aurait beaucoup à souffrir des incommodités inséparables de ces petits bâtiments. D'un autre côté, cette goëlette portait sept criminels que lui-même avait fait arrêter, et qui, à sa diligence, allaient probablement être condamnés à mort. Enfin, il me suppliait de le conduire à Mazatlan, avec le Héros, me promettant la reconnaissance de son gouvernement et me faisant pressentir que je pourrais avoir à m'en féliciter pour mes affaires.

Il n'avait pas été convenu avec mes armateurs que je toucherais à la côte occidentale du Mexique; mais comme j'avais carte blanche pour tous les cas imprévus, je ne vis rien dans ce petit voyage qui pût compromettre ma responsabilité. Cependant, avant de répondre affirmativement au Commandant Padrez, je consultai les lettres de M. R... et de M. Bello, qui tous deux me parurent bien présumer de cette escale. Une seule considération balançait, dans mon esprit, les avantages de cette excursion, l'insalubrité de la côte du Mexique. Néanmoins, tout le monde m'assurait que la saison des maladies était passée; et je savais d'ailleurs qu'il y avait, à portée de Mazatlan, un mouillage bien aéré où mon équipage n'aurait avec la terre que les communications absolument indispensables. Après cette assurance, je ne vis plus que ce qu'il y avait d'avantageux dans ce petit voyage.

Je répondis donc au Commandant Padrez

que, désirant lui marquer ma bonne volonté et donner surtout à la République une preuve des bonnes dispositions des Français, j'en saisissais avec empressement l'occasion; ajoutant que, d'après les recommandations formelles du Ministre de la Marine de France, j'étais sûr, en faisant cette démarche, de me rendre agréable à mon Gouvernement toujours disposé à favoriser les Etats qui accueillent bien ses sujets.

Pendant notre séjour à San-José, j'eus le loisir de disposer de mon tems selon mes goûts. Les affaires peu considérables que nous y faisions n'avaient guère demandé ma présence que les premiers jours; car ne vendant qu'en détail, les prix une fois fixés, il me suffisait de laisser à mes officiers le soin de livrer et recevoir. On envoyait ordinairement le matin une embarcation à terre, et elle ramenait à bord une douzaine d'hommes qui venaient employer quinze à vingt piastres chacun. Je descendais alors à terre avec le docteur Botta, et,

armés de nos fusils, nous chassions dans les environs. Si quelque affaire plus importante se présentait à bord, je n'étais pas loin, on hissait un signal au grand mât, et je revenais de suite au rivage, où un canot arrivait en même tems que moi. L'après-midi, je me rendais à la Mission, et je consacrais le reste du jour à causer avec Fray Thomas, dont la conversation m'était aussi agréable qu'intéressante.



A. Duhaut-Cilly, del.   Lith. Lorette et Cie St Servan   H. Lorette Lith.

Vue de la mission de San-Luis-Rey en Californie

VI.

La plaine de San-José. — Le serpent à sonnettes. — La Vivora Sorda. — Le Corali. — Le Zorrillo. — La Salamanque. — La Tarentula. — Les oiseaux. — Le Camaleon. — Les végétaux. — La population. — Les costumes. — Rapport de M. Lenetrel sur son voyage à Real-San-Antonio. — Départ de San-José. — Arrivée à Mazatlan.

Le voyageur consciencieux qui veut se renfermer dans les bornes étroites de la vérité doit souvent éprouver, dans le cours de son récit, le sentiment de découragement qui s'empare de moi

en ce moment. Je suis épouvanté de la sécheresse et du peu d'intérêt qui, comme un sable aride, s'étend sur cette narration. Je voudrais au moins dédommager le lecteur de la peine qu'il prend de me lire ; mais, qu'il s'ennuie mille fois, et qu'il me jette dans un coin, plutôt que mon front se colore de la plus mince rougeur : dût ce livre être aussi dénué de vie que le ponton que l'on hale au fond d'un bassin pour le démolir, il sera pur de ces *erreurs* volontaires auxquelles on ne prête ce nom que par un reste de pudeur, et comme pour se ménager, au besoin, une retaite.

Cependant, tout privé que soit le voyage du Héros de descriptions merveilleuses et d'événements étranges, je n'échapperai pas plus qu'un autre, je le sais, aux reproches qu'adressent ordinairement aux voyageurs, les personnes qui ont peu vu et peu étudié. C'est un effet de notre amour-propre, mobile de toutes nos actions, et compagnon inséparable surtout, de nos pensées secrètes et de nos jugements.

Novembre 1826.

Je me souviens d'avoir entendu parler des voyages de Levaillant en Afrique comme d'un récit fabuleux. On lui contestait même de les avoir accomplis; et à peine lui accordait-on d'avoir seulement visité le jardin de la Compagnie, au Cap de Bonne-Espérance. Et cela, parceque cet intéressant voyageur dit avoir tué des éléphants et des hippopotames : avantage, à la vérité, que fort peu de ses critiques pouvaient partager avec lui. Enfin, on ne devait pas plus y croire qu'aux aventures de Gulliver. J'aurais peut-être long-temps partagé cette opinion repoussante, si le hasard et non la volonté ne m'eût mis l'ouvrage entre les mains. Je fus étonné, non que l'on révocât en doute le voyage en lui-même, chacun est libre de sa foi; mais que l'on regardât les faits comme incroyables et impossibles.

Comment! Des hommes prennent des éléphants, les dominent, les domptent, les apprivoisent, et des hommes ne pourront tuer des

éléphants à coups de fusils! Et Levaillant ne pourra être un de ces hommes!

Singulière anomalie! Aujourd'hui, on veut des effets dramatiques partout; du romantisme jusques dans la discussion de nos lois et sur le fauteuil même du Président de la Chambre des Députés. Mais qu'un chétif navigateur se laisse aller à cette amorce, et il verra de quel air il sera reçu : on n'y croira pas plus qu'aux *Scènes de la Vie Maritime* ou au *Corsaire Rouge*. — Arrangez-vous donc : pendant que nous allons retourner à notre exposition toute classique.

La plaine de San-José réunit une foule d'animaux curieux; mais la famille la plus nombreuse est celle des reptiles. L'espèce des serpents à sonnettes y est très-commune et présente quelques variétés. Nous nous en procurâmes une douzaine d'individus, dont le plus grand avait cinq pieds de longueur et deux pouces de diamètre dans sa partie la plus renflée. La couleur la plus dominante de sa robe est le gris :

le reste se compose de nuances qui s'éloignent peu du noir ou du jaune. Dans les uns, on voit régner sur toute la longueur du dos deux spirales jaunes qui, se croisant continuellement, forment l'ensemble d'une chaîne. Dans les autres, cette chaîne est beaucoup moins apparente, et le gris pâle des premiers est parsemé, dans ceux-ci, de taches d'un gris plus foncé et placées irrégulièrement. Dans tous, les grandes écailles du ventre sont d'un jaune pâle; leur forme et leur nombre sont les mêmes.

Les yeux sont assortis de couleur avec la peau; la prunelle est jaune et oblongue, comme une lentille de verre, vue dans le sens de son épaisseur.

La tête large et aplatie du serpent à sonnettes de San-José réunit tous les caractères de la férocité; et sa terrible gueule s'ouvrant jusqu'à la naissance du cou, laisse voir deux rangées de dents très-aiguës, et les deux funestes crochets qui servent de canal conducteur au

venin meurtrier. L'animal les tient ordinairement repliés en dedans, car ils ne lui servent pas à broyer ses aliments, mais seulement à donner la mort à sa victime.

Sa queue se termine par une suite d'anneaux à-peu-près ovales, de la même matière que les écailles, et dont le nombre varie vraisemblablement avec l'âge. Les sujets qui paraissaient les plus vieux en avaient jusqu'à treize. Ces anneaux sont tous comme enfilés sur une mèche flexible, qui leur laisse la liberté de se froisser les uns les autres, pour produire un bruissement assez semblable au bruit d'un hochet en osier, ou encore à celui de certaines graines retenues dans leurs capsules.

Quoique cet organe semble avoir été donné au serpent pour annoncer sa dangereuse approche, je crois cependant que la nature lui a laissé la faculté de s'en servir selon sa volonté, car on en voit se mouvoir sans que l'animal fasse entendre le moindre son. Au reste, il ne

paraît pas attaquer l'homme sans provocation, il faut en quelque sorte le fouler aux pieds pour en être mordu. Les enfants nous disaient que c'était un animal très-engourdi, très-sot (muy torpe); et en effet, ils le prenaient avec la plus grande facilité. C'était au moyen d'un lacet de crin, attaché au bout d'une petite gaule de trois à quatre pieds de long : aussitôt qu'ils apercevaient un serpent, ils s'en approchaient doucement par derrière; et pendant que le reptile, roulé en spirale, se tenait dans une grande inertie, ils lui passaient le lacet au cou, et l'étranglaient en relevant vivement la gaule.

Ce n'était cependant pas sans danger que ces petits téméraires parcouraient ainsi les halliers à la recherche des serpents : car étant le plus souvent pieds-nus, ils pouvaient à chaque instant en être mordus, et il n'y avait même pas long-tems qu'un jeune homme de quinze ans venait d'en être une victime déplorable.

Malgré ces traits de cruauté, ce reptile est

cependant susceptible de sensibilité. M. De Châteaubriand s'exprime ainsi dans son Génie du Christianisme : « Le serpent à sonnettes le dispute au crocodile en affection maternelle. Ce » reptile, qui donne aux hommes des leçons de » générosité, leur en donne encore de tendresse. » Quand sa famille est poursuivie, il la reçoit » dans sa gueule : peu content des lieux où il » la pourrait cacher, il la fait rentrer en lui, » ne trouvant point pour des enfants d'asile » plus sûr que le sein d'une mère. Exemple » d'un dévouement sublime, il ne survit point » à la perte de ses petits; car, pour les lui ra- » vir, il faut les arracher de ses entrailles. » Le même auteur dit que le poison du serpent à sonnettes est toujours plus violent au tems où il a une famille : il ajoute encore qu'il n'attaque jamais le premier (1).

Les habitants de San-José donnent le nom

---

(1) On voit que nous nous sommes rencontrés.

de vivora sorda (vipère sourde) à une autre espèce non moins dangereuse et bien plus à craindre que le serpent à sonnettes, en ce qu'elle est beaucoup plus vive et qu'aucun bruit ne trahit sa présence.

Celui qu'ils nomment corali est aussi très-venimeux : il est petit, et sa robe est peinte dans toute sa longueur de zones noires et blanches. Il y a en outre plusieurs espèces de couleuvres qui ne paraissent pas nuisibles. Les premières fois que nous allâmes à la chasse, nous n'osions d'abord nous écarter des sentiers battus ; mais peu-à-peu nous nous enhardîmes ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que nous ne vîmes jamais de serpents à sonnettes sans qu'on nous les montrât. Cependant, le moindre bruissement que nous entendions dans les broussailles nous causait toujours de l'alarme.

Les autres animaux de cette plaine, dont la morsure ou la piqûre est à craindre, sont : le zorrillo (petit-renard), la salamanque (sourd ou

salamandre), l'alacran (scorpion), le cientos-pies (cent-pieds), et la tarentula (tarentule).

Le zorrillo est un petit quadrupède de la grosseur d'un chat, bien connu dans plusieurs parties de l'Amérique Méridionale, et surtout aux environs de Montevideo (1). Quoique le nom que lui ont assigné les Espagnols semble le ranger dans la classe des renards, il n'a cependant aucun rapport avec ces animaux.

Partout ailleurs que dans la Basse-Californie, il ne paraît avoir d'autre propriété nuisible, que la puanteur de son urine qu'il lâche avec force dans le moment du danger, et dont l'odeur est tellement fétide, qu'il faudrait un courage plus qu'ordinaire pour vaincre le dégoût qu'elle produit. Mais il paraît qu'au midi de Real-San-Antonio, sa morsure acquiert une malignité bien grande ; car tous la redoutent,

---

(1) Ce doit être le jaricata du Brésil. — La mouffette (mephitis fœda) de Saint-Hilaire.

et s'accordent à dire qu'elle inocule la rage, et devient par là absolument mortelle. Doit-on attribuer cette particularité à la chaleur du climat et à la qualité de la nourriture de l'animal? ou bien, le zorrillo est-il lui-même, dans cette contrée, sujet à cette terrible maladie? Cette dernière supposition me semble la plus probable.

Quoiqu'il en soit, dans ses accès de fureur, il s'introduit dans les maisons où il se jette sur le premier être vivant qu'il y rencontre ; et une fois attaché à sa victime, il s'y cramponne avec tant de force, au moyen des ongles et des dents, qu'on ne peut l'en arracher qu'en lui ôtant la vie.

Mais, pendant que les habitants de San-José tremblent à l'idée de ce quadrupède, les enfants de Real-San-Antonio jouent avec lui et s'en amusent comme ils le feraient avec un lapin. Cet animal est généralement familier, et ne fuit guère devant l'homme. On admire la

beauté de sa peau, marquée de bandes transversales, alternativement noires et jaunes, et qui continuent jusqu'au bout de la queue.

La salamanque, qui inspire aussi beaucoup de terreur aux Californiens, paraît être de la même forme et de la même grosseur que notre salamandre, qui n'est, je crois, qu'un animal hideux et dégoûtant. Nous ne pûmes réussir à nous en procurer, malgré la promesse de les bien payer. Les habitants semblaient craindre de les prendre; et ils nous disaient qu'aussitôt qu'on les touchait, leurs membres se détachaient et tombaient (1). Selon les gens du pays, le venin de la salamanque se propage par le seul contact; et les chairs qui en sont affectées se putréfient et tombent par lambeaux.

Nous nous procurâmes deux ou trois taren-

(1) Cette organisation molle s'étend à d'autres êtres qu'à la salamanque; car le glaucus atlanticus dont j'ai parlé au commencement de ce voyage est identiquement dans le même cas, et il est très-difficile de le prendre entier.

tulas, qui sont d'énormes araignées velues que l'on trouve dans les bois. On prétend à San-José que, si l'on est assez malheureux pour en écraser une, fût-ce même à travers un cuir, on est atteint d'un mal qui cause la mort. Mais, comme ces gens sont fort ignorants, ils sont imbus de préjugés et de croyances absurdes; aussi je me suis bien donné garde d'ajouter foi à une infinité de choses merveilleuses qu'ils me contaient journellement et dont je retranche le récit.

Les oiseaux sont aussi fort multipliés dans la plaine de San-José. On y trouve plusieurs espèces de hérons, dont deux surtout, l'une blanche et l'autre grise, sont fort belles. J'y tuai un courlis de la grosseur des nôtres, dont le plumage était entièrement vert. Dans les oiseaux de proie, ce lieu fournit plusieurs espèces de beaux éperviers, quatre variétés de vautours, et un bel aigle marin à ventre blanc et moustaches noires; cet oiseau plonge en se pré-

cipitant du haut des airs, et il enlève dans ses serres des poissons souvent de plus d'un pied de longueur, qu'il emporte sur les arbres, où il les mange.

Nous comptâmes quatre espèces de canards, et une seule espèce de poules d'eau. Nous tuâmes une grande quantité d'une sorte de perdrix que les habitans appellent godorniz (caille): cette variété des gallinacées est moins grosse que la perdrix d'Europe : elle porte sur la tête une jolie aigrette de plumes noires; elle vole peu et perche souvent; c'est un excellent manger. Dans les bocages, on rencontre de nombreuses troupes de jolis oiseaux, parmi lesquels celui que les naturels appellent calandria est remarquable par la pureté du jaune, qui dessine comme une pélerine autour de sa gorge; c'est, avec le cardinal et une petite mésange d'un rouge ponceau, ceux dont les couleurs plaisent davantage.

Nous aperçûmes, sans pouvoir l'atteindre,

un oiseau à longue queue que nous ne vîmes pas voler, mais qui s'en dédommageait par une course rapide. Les Californiens lui donnent le nom de churay. Comme ce singulier animal mérite une mention particulière, et qu'il est commun aux deux parties de la Californie, j'aurai occasion d'en reparler.

Nous ne vîmes là d'autres quadrupèdes sauvages, que le zorrillo, un petit écureuil gris ou rat-palmiste, un lièvre assez semblable au nôtre, et un grand renard connu des indigènes sous le nom de coyote, qui tient du chien, du loup et du renard.

Les lézards sont assez variés : le plus grand est un igüane gris et vert portant une arête sur le dos. Il y en a aussi un autre très-singulier que les Californiens qualifient de camaleon (caméléon), quoiqu'il ne paraisse posséder aucune des propriétés de cet animal. Son corps n'est pas allongé comme celui des autres lézards, mais aplati et de forme ovale. Un cercle

de pointes qu'il a sur la tête pourrait lui faire donner, à plus juste titre, la dénomination de lézard-couronné : sa couleur est jaune de paille.

Le sol de la plaine de San-José, léger et sablonneux, est très-fertile, lorsqu'on peut l'arroser; et quoique la rivière ne remplisse pas son lit, toute l'année, elle suffirait cependant à fournir de l'eau à tout le terrain cultivable; mais il faudrait encore des canaux d'irrigation bien entendus, afin de profiter de cet avantage. Ce moyen ne pourrait cependant pas être employé pour une partie de la plaine qui est formée d'alluvions et que les crues subites de la rivière recouvrent très-souvent dans la saison pluvieuse. Elles sont quelquefois si fortes et si spontanées, qu'elles envahissent tout et enlèvent même les bestiaux.

Le plus beau terrain cultivé appartenait à la Mission. Fray Thomas y récoltait du maïs, des haricots, du blé, de l'orge et des légumes; il

y plantait aussi la canne, plutôt pour en obtenir de l'arak que du sucre.

Parmi les plantes qui croissent naturellement, on y rencontre l'indigo; mais cette plante, n'étant pas cultivée, y est maigre et peu fournie. Les bois de haute-futaie ne se trouvent qu'au pied et sur le penchant des montagnes; j'ai déjà cité une très-belle espèce de chêne ; il y a sans doute d'autres bois propres à la construction dans les forêts que l'on aperçoit de tous côtés. On me fit remarquer à la ferme de la Ballena un joli bois, jaune-citron, qu'on me désigna par le nom de Palo-Zorrillo (Bois de Zorrillo) qu'on lui a donné, parce qu'en le coupant, il répand une odeur qui rappelle celle de l'animal.

Hors des coteaux élevés et des montagnes, ce ne sont plus que des arbrisseaux enlacés de lianes dont quelques unes portent des grappes et des festons de fleurs magnifiques. Parmi les arbustes, il y a plusieurs espèces de légumineux ressemblant à l'acacia : ils étaient tous en

graines, de sorte que je ne pus cueillir que quelques gousses de chaque espèce, sans savoir toutefois si la fleur méritait ce soin. Je n'ai vu nulle part de cactus si grands ni si prodigieusement gros qu'en cet endroit. Il y en a qui s'élèvent à plus de trente pieds et paraissent de loin comme des colonnes vertes : ceux qui avoisinent le rivage sont presque toujours surmontés de hérons ou d'aigles marins, qui venant y digérer dans une parfaite immobilité, donnent à ces plantes une apparence toute monumentale.

La population de cette partie de la Basse-Californie, jusqu'au parallèle de Real-San-Antonio, qui comprend une étendue d'au moins quatre cents lieues carrées, est d'environ cinq mille âmes et se compose de trois classes. La première ne compte que des hommes, parce que ce sont des étrangers, en petit nombre, et des Mexicains qu'y amènent des affaires de commerce ou des emplois du gouvernement; c'est la moins nombreuse.

La seconde forme à elle seule les quatre cinquièmes des habitants, et porte le nom de Gente-de-Razon (gens raisonnables); ce sont les descendants des Indiennes, unies aux Espagnols qui abordèrent et s'établirent les premiers dans le pays. Ils ont les traits assez beaux; mais leur couleur un peu brune, malgré plusieurs générations, dévoile encore leur origine maternelle.

Enfin, vient la race des Indiens indigènes, qui n'a encore subi aucun mélange. Dans toute la partie dont je m'occupe, et je crois même dans toute la presqu'île, il n'y en a plus de libres : ils sont tous au service des Missions ou des particuliers. Malgré les changements opérés au Mexique par la Révolution et l'établissement de l'indépendance, ils n'en sont pas moins regardés et traités comme esclaves par les Missionnaires, sous la dénomination de Néophites, et par les particuliers, sous celle de domestiques. Lorsque les Missionnaires formaient un nouvel

établissement, ils rassemblaient dans la Mission autant d'Indiens qu'ils pouvaient en réunir, les instruisaient, les baptisaient, et les employaient à la construction des bâtiments et à la culture de la terre. Par un accord avec le roi d'Espagne, ces Néophites devaient rester dix ans dans la servitude des Missionnaires pour lesquels ils travaillaient sans solde, et qui se chargeaient seulement de les nourrir et de les vêtir. Après ce tems d'épreuve, ils devaient être regardés comme civilisés; on devait alors leur distribuer les terres de la Mission qu'ils avaient défrichées, et les abandonner à leur liberté; mais il arrivait qu'au bout des dix ans, on ne prenait aucune mesure pour les affranchir; et c'est ainsi que s'est perpétuée pendant plus d'un siècle cette espèce d'esclavage.

Cette politique des Missionnaires fit perdre à ces malheureux tous les avantages de la civilisation. N'ayant aucun intérêt personnel dans le travail, ils devinrent paresseux; et la vertu

même ne pouvant les conduire à un bien-être visible, ils se livrèrent à tous les vices dont les suites funestes furent la source des maladies qui détruisirent la plus grande partie de cette population où les naissances, diminuées par la servitude, étaient bien loin de compenser les pertes. Aussi cette classe n'arrive-t-elle pas aujourd'hui au sixième du peuple, dans la circonscription de terrain dont je parle.

Il est d'autant plus certain que cette mortalité des Indiens ne tient pas au climat, mais seulement à leur misère et à leur intempérance, qu'il n'y a peut-être pas de pays sur le globe où l'on atteigne l'âge avancé, et presque général, des vieillards de la Basse-Californie. Peu d'entr'eux meurent avant quatre-vingts ans, et beaucoup passent cent ans; presque tous voient leur quatrième génération.

Les femmes sont fortement constituées (je parle de la Gente-de-Razon), et semblent faites pour avoir beaucoup d'enfants; aussi, voit-on

beaucoup de familles qui en comptent quinze et dix-huit, tous de la même mère.

Leur vêtement se compose d'une robe, ou plutôt d'un cotillon, qu'elles appellent naguas, attaché sur les hanches; d'une chemise blanche dont la coulisse est haute; de bas et de souliers. Quand elles sortent, elles ajoutent à ce costume bien simple une mantille qu'elles nomment reboço, qui leur couvre la tête. Ces mantilles, d'un tissu assez grossier, sont presque toutes de fabrique mexicaine. Elles ont de fort beaux cheveux qu'elles portent longs, descendant en deux grosses tresses derrière leurs épaules.

Les hommes se tiennent aussi ordinairement en chemise, avec un pantalon blanc, large, et souvent frangé par le bas; mais lorsqu'ils sont parés ou à cheval, ils portent une veste de drap bleu très-courte, bordée et doublée de rouge; et cette culotte courte dont j'ai déjà parlé, de dessous laquelle sort le bas d'un caleçon blanc, qui la dépasse de quelques doigts. C'est aussi

alors qu'ils s'entourent la jambe de ces morceaux de cuir façonnés qu'ils appellent botas ou gamusas.

Le 14, M. R... et M. Le Nétrel arrivèrent de San-Antonio avec le Commandant Padrez : ils étaient accompagnés de plusieurs personnes qui venaient acheter à bord, et notamment du curé de San-Antonio, nommé Roque. Le succès du voyage s'était borné à fort peu de chose ; pour l'utiliser, il eût fallu vendre en échange de cuirs, livrables dans six mois; et comme nous ignorions encore le tems que nous passerions en Californie, nous ne pûmes accepter ces conditions. Nous nous bornâmes au peu d'argent monnayé et en barre qui se trouva au pouvoir de nos acheteurs. Quelques uns fournirent des perles, de l'écaille de tortue, et de la poudre d'or d'une qualité supérieure, et qui porte dans le pays le nom de oro-de-placer.

En envoyant M. Le Nétrel, lieutenant du Héros, avec M. R..., mon but avait été d'ob-

tenir le plus de renseignements possibles sur le pays. Je l'avais invité à bien examiner tout ce ce qui lui paraîtrait mériter quelque attention, et à m'en faire un récit fidèle. Le peu de tems qu'il mit dans ce voyage ne lui permit pas d'entrer dans beaucoup de détails; mais il remplit sa mission avec zèle et intelligence; et je crois lui rendre justice en consignant ici son rapport, tel qu'il me le remit à son retour.

Novembre 1826.

RAPPORT

DE

M. LE NÉTREL, LIEUTENANT DU HÉROS,

SUR SON VOYAGE A REAL-SAN-ANTONIO.

« Dans l'après-midi du dimanche, 5 Novembre, » m'étant rendu à terre avec le capitaine, qui m'a- » vait donné l'ordre d'accompagner M. R.... à San- » Antonio, je fis mes préparatifs de voyage, et à » cinq heures du soir, nous nous mîmes en route. » Outre notre guide, José Arcé, subdélégué du Di- » recteur des Douanes, nous fûmes conduits par » une cavalcade très-nombreuse, jusqu'au petit » village de Santa-Rosa, la moitié des équipages » du Héros et des deux baleiniers qui étaient sur la » rade, ayant demandé à M. Duhautcilly à le suivre » jusqu'à cet endroit où nous étions convenus de » nous séparer. Nous nous y arrêtâmes quelques » minutes, et le capitaine ayant fait raffraîchir son

» escorte, nous remontâmes à cheval, les uns pour
» retourner au port, et les autres pour suivre le
» chemin de l'intérieur.

« La route fut assez belle et assez unie jusqu'au
» village de Santa-Anita : nous marchâmes envi-
» ron une lieue, le long du lit d'une rivière fort
» large, mais où l'eau ne coule que dans la saison
» des pluies. Je ne vis qu'une case bâtie sur une
» petite hauteur, à gauche de la route; mais il fai-
» sait nuit, et à en juger par la quantité de bestiaux
» que nous rencontrions continuellement, je pen-
» sai qu'il y avait d'autres habitations dans les
» environs.

« A huit heures du soir nous arrivâmes à Santa-
» Anita, et nous mîmes pied à terre chez un bon
» vieillard, Ramon Carillo, qui avait dîné avec nous
» chez le Missionnaire de San-José. Sa maison était
» construite comme celles de Santa-Rosa, en bois et
» en terre, et couverte de roseaux : une grande
» croix blanche était peinte sur la muraille inté-
» rieure. Nous y fûmes fort bien reçus; et après
» nous être raffraîchis, nous continuâmes notre
» route.

« Nous montâmes d'abord une colline dont la

» pente est assez rapide, et nous entrâmes dans la
» superbe plaine de la Mesa (la table) à laquelle
» on donne vingt lieues de circonférence. A onze
» heures du soir, nous arrivâmes à un petit ha-
» meau, composé de trois maisons, et nous cou-
» châmes, M. R.... et moi, sur un lit dont le fond
» de cuir nous servit de matelat, et sur lequel nous
» dormîmes jusqu'à cinq heures du matin, d'un
» profond sommeil, provoqué sans doute, bien
» plus par la fatigue de la route que par la mollesse
» d'un tel meuble.

« Le 6, nous continuâmes à traverser la plaine
» de la Mesa; le chemin était encore assez beau,
» mais cependant moins uni. Nous vîmes çà et là
» quelques maisons sur un terrain magnifique, mais
» sans culture. Nous gagnâmes bientôt une côte
» nommée Costa Blanca, (côte blanche), à cause du
» sol blanchâtre dont elle est formée. Parvenus sur
» la hauteur, nous vîmes tout près de nous un beau
» cerf qui s'arrêta quelques instants,et qui s'élança
» aussitôt dans lés bois avec la légèreté qui caracté-
» rise ses semblables. Dans une plaine qui se trouve
» au pied de cette colline, je remarquai un arbre
» assez semblable à nos chênes d'Europe qui, d'a-

» près les formes variées de son branchage, pourrait
» être utile à la construction navale.

« Le premier village que nous rencontrâmes en-
» suite fut celui de Santiago, divisé en deux par-
» ties dont chacune occupe une petite éminence,
» située à cinq cents toises de l'autre. La belle ri-
» vière du même nom passe à quelque distance sur
» la droite du chemin. Ce village peut compter
» douze ou quinze maisons; les environs ne sont
» pas cultivés; on y élève des bestiaux, et on y fait
» beaucoup de fromage. Les cuirs y sont tannés et
» travaillés avec assez de goût. J'y vis un manteau
» fait d'une peau de cerf parfaitement façonnée : le
» bas était festonné, et tout le reste était orné
» des dessins les plus variés; j'aurais pu l'obtenir
» pour vingt-cinq piastres.

« A environ deux milles de Santiago, se trouve la
» maison d'un brave homme que nous avions vu
» à bord du Héros et chez qui nous nous reposâmes
» quelques heures. Près de sa demeure était son
» parc qui renfermait deux cents bœufs et vaches,
» et un peu plus loin, un champ de cannes à sucre
» d'une très-belle venue. Il fait du fromage et du

» tasajo (1). J'estimais que nous étions alors à vingt
» lieues de San-José.

« Pendant que nous étions chez cet homme, deux
» personnes venant de San-Antonio nous appri-
» rent que le Commandant Padrez devait en partir
» le 7 au matin; et comme nous ne pouvions y être
» rendus que le soir, M. R... prit le parti de lui ex-
» pédier un courrier, pour le prévenir que nous
» étions en route.

« A trois heures du soir, nous remontâmes à che-
» val, et nous traversâmes plusieurs fois la rivière
» de Santiago dont la route coupe les sinuosités.
» Nous montâmes ensuite une côte fort longue et
» très-couverte. La plaine qui s'ouvrit au-delà était
» aussi beaucoup plus boisée que celles que nous
» avions traversées précédemment. Nous y vîmes
» une quantité prodigieuse de lièvres et de renards
» passer tout près de nos chevaux. A six heures du
» soir, nous nous trouvâmes en un petit endroit
» nommé los Martiros (les Martyrs), à cinq lieues
» de Santiago, où nous passâmes la nuit de la même

---

(1) Viande salée et séchée au soleil.

» manière que la précédente. Cette habitation se
» compose de trois cases, bâties sur une petite hau-
» teur sablonneuse, à une lieue et demie du bord de
» la mer.

« Le 7, à deux heures du matin, nous nous re-
» mîmes en route, par un beau clair de lune; et
» après avoir fait cinq milles, nous nous trouvâmes
» sur le bord du Golfe de Californie ou Mer-Ver-
» meille, en face d'une petite baie appelée Ense-
» nada de Palma (Golfe du Palmier.) Nous suivîmes
» le rivage, en traversant plusieurs rivières dont
» la plus grande se nomme Rio de Tres Colores
» (Rivière des Trois Couleurs). Nous reprîmes en-
» suite la route de l'intérieur, laissant une autre
» rivière sur notre droite. Tout ce pays n'est ni cul-
» tivé ni habité.

« Nous gravîmes un morne d'une pente très-
» rapide, par un chemin fort difficile, et derrière
» lequel nous trouvâmes, en descendant, la ri-
» vière de Los Toros (des Taureaux), dont l'eau
» est excellente et coule avec abondance et rapi-
» dité. Ses bords sont obstrués par d'énormes
» blocs de granit. On recueille beaucoup de poudre

Novembre 1826.

» d'or qui se trouve mêlée avec le sable de son lit.
» Nous montâmes encore une côte où la terre, jusque-là sablonneuse, devint rouge, dure, pleine de trous et de crevasses, des deux côtés du chemin.

« Après avoir fait douze lieues depuis Los Martiros, nous arrivâmes, à onze heures du matin, à un rancho nommé Agua-Caliente (Eau-Chaude), à cause d'une source d'eau thermale qui sort de dessous un rocher, à vingt-cinq pas de la maison.
» Le degré de chaleur en est à peu-près égal à celui du bain.

« Nous n'étions plus alors qu'à deux lieues de San-Antonio, où nous arrivâmes à six heures du soir, après avoir passé une jolie plaine et franchi une montagne d'où l'on découvre la Mer-Vermeille à la distance d'environ six lieues. Nous avions une lettre de recommandation de Fray Thomas pour le Padre Roque, curé de San-Antonio, chez lequel nous descendîmes. Nous allâmes presque aussitôt rendre visite au Commandant Padrez qui nous reçut avec beaucoup de politesse.

« Le 8 fut consacré aux affaires dont nous étions chargés, et le 9, j'allai visiter la prétendue ville

Novembre 1826.

» que je trouvai composée d'environ soixante mai-
» sons, toutes construites de la même manière que
» celles que nous avions vues jusque-là, couvertes
» en chaume, et n'ayant pour tous meubles que
» des lits de cuir, des tables et des bancs grossiè-
» rement travaillés, ou des siéges en roseau, re-
» couverts de cuir.

« Le commerce d'exportation de Real-San-Anto-
» nio consiste en peaux de bœuf, tasajo, fromage,
» maïs et coton, en petite quantité. Ces produits se
» rendent au port le plus rapproché, qui est celui
» de la Paz, où ils sont embarqués pour Mazatlan
» et les ports de la Zonora, qui sont en face.

« Le territoire de San-Antonio contient aussi
» des mines d'argent en exploitation, d'où l'on re-
» tire de très-bonne pina (1).

---

(1) C'est l'argent vierge dans l'état où il se trouve après avoir été purgé, par le feu, du mercure dans lequel il avait été mis en dissolution. Cette matière est d'autant plus pure, que l'on a opéré plus rigoureusement l'évaporation du vif-argent; mais par la suite, j'ai eu la preuve que cette opération ne se fait qu'imparfaitement à San-Antonio.

Note de l'Auteur.

Novembre 1826.

« Les habitants sont fort hospitaliers et très-hon-
» nêtes; mais ils paraissent aussi fort paresseux;
» car toutes les fois que j'entrais dans leurs maisons,
» je les trouvais toujours couchés ou inoccupés.
» Une grande quantité d'enfants fourmillait au-
» tour de leurs habitations. L'habitude de fumer
» est si précoce chez eux, que j'en vis un quitter le
» sein de sa mère pour un cigare que je lui don-
» nai et qu'il se mit à fumer.

« Après avoir passé cinq jours à San-Antonio,
» nous en repartîmes avec le commandant Padrez
» qui avait obtenu du capitaine son passage pour
» Mazatlan. Nous passâmes la nuit dans une plaine
» à six lieues de la ville; l'on y tua un bœuf pour
» les provisions du voyage, et le 14, nous arri-
» vâmes en nombreuse société à San-José ».

Novembre 1826.

Nous restâmes encore quelques jours sur la rade de San-José, après le retour de nos voyageurs, afin de satisfaire les quelques personnes qui les avaient accompagnés au port, dans le but de faire des emplettes. Je réglai ensuite le compte des droits avec le commissaire des Douanes, et les choses furent arrangées à ma satisfaction. Le Commandant Padrez m'avait prié d'escorter jusqu'à Mazatlan la goëlette qui portait les criminels dont j'ai déjà fait mention (1), et, d'après mon consentement, il avait fait venir de la Paz ce petit bâtiment.

Le 17 au soir, nous appareillâmes avec cette goëlette, et fîmes route à l'Est-Nord-Est, avec une jolie brise de Nord-Nord-Ouest. Quoique le Commandant Padrez nous eût assuré que la goëlette était d'une marche supérieure, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'elle ne

---

(1) Ces hommes étaient prévenus d'assassinat sur la personne du Capitaine et du Subrécargue d'une petite goëlette mexicaine, dont ils formaient l'équipage.

pouvait pas nous suivre, et en conséquence, nous lui donnâmes une remorque. La brise étant devenue très-faible, nous ne fûmes en vue de la côte du Mexique que le 19 au matin. L'officier qui commandait la goëlette vint alors à bord; et après un moment d'entretien avec le Commandant Padrez, il fut convenu qu'il nous quitterait et qu'il continuerait sa route pour San-Blas; ainsi nous largâmes la remorque et nous nous séparâmes.

Le 20, à la pointe du jour, nous étions encore à près de huit lieues de la terre. Trois îles principales devaient nous faire reconnaître le port de Mazatlan; mais, à cette distance, la côte formée de collines nous paraissait comme un groupe considérable d'îlots. A midi, nous nous en étions un peu rapprochés; et avec le secours de la latitude observée, nous distinguâmes les vraies îles de ce qui n'en avait que l'apparence. Nous avions alors devant nous un navire à trois-mâts qui se dirigeait sur le même point et qui

s'en trouvant plus près, put prendre le mouillage avant la nuit. Pour nous, nous ne pûmes y parvenir; et ce ne fut que le lendemain que nous jetâmes l'ancre sous l'île Venado (l'île au Cerf) près du navire que nous avions vu la veille, et qui était un Génois venant de la Chine, sous le commandement du capitaine Thérèse.

VII.

Trait de dévouement d'une Mexicaine. — Négociations avec la Douane de Mazatlan. — M. R... part pour Rosario. — Description du mouillage. — Détails sur le Commandant Padrez. — Le Commandant du Resguardo. — Inquiétude. — Voyage au Présidio de Mazatlan. — Guadalupe-Vitoria. — Départ. — Le port de San-Lucas. — Les habitants et les productions. — Les taureaux sauvages. — Le départ. — L'inondation en pleine-mer.

Lorsque l'on traverse ce golfe le Cortez, et que l'on vient à aborder le rivage mexicain, la pensée doit naturellement se reporter à l'époque de l'événement le plus étonnant, le plus inouï,

qu'aient pu célébrer les annales des hommes. L'histoire de l'entreprise presque inconcevable de Fernand Cortez n'avait pas besoin des fables de Solis pour être toute merveilleuse; c'était comme le dénouement du drame gigantesque dont l'expédition de l'intrépide Cristophe Colomb était le premier acte. Celui-ci soupçonna un monde; et il n'eut pas seulement le génie de faire passer sa conviction dans l'âme de ses courageux compagnons; il sut encore, ce qui était peut-être plus difficile, leur faire partager son intrépidité et la soutenir au milieu du dessein le plus téméraire dont aucun homme ait jamais eu la pensée, celui de s'abandonner sur une mer dont l'étendue représentait alors l'éternité et l'infini.

L'autre, brillant comme un astre, à la tête d'une poignée de braves qui nous rappellent Achilles, Hector, Diomède, et cette foule de héros Grecs et Troyens qu'Homère a faits si grands, s'empare d'un royaume que baignent deux

Océans; et s'il ne place pas sur sa tête la couronne d'or de Montézuma, c'est que le monarque humilié lui est encore utile dans son abaissement, et qu'il s'en sert comme d'un otage pour se garantir de la fureur des peuples. — Ici finit ce que cet exploit a de sublime et de grand. — Plus tard, lorsque l'Espagnol aura fortifié son pouvoir et épuisé les trésors de Mexico, l'infortuné vieillard, accablé de honte et de malheurs, expiera sur un affreux bûcher le crime de sa confiance et de son hospitalité; et il subira son sort avec patience et résignation; et, comme le Sauveur du monde, il pardonnera à ses bourreaux.

Après le supplice de Montezuma, commença la série de crimes et d'oppression qui bientôt effaça de cet empire un peuple qui vivait heureux sous des lois paternelles, et que l'apparition des Espagnols frappa aussi violemment que le ferait le choc d'une comète rencontrant le globe que nous habitons. Mais la vengeance ne fut que suspendue pendant trois siècles : un vol-

can couvait sous les pieds des conquérants : il a éclaté de nos jours, et les descendants de Cortez, d'Isabelle et de Fernand, ont payé la dette contractée par leurs aïeux. Les légions espagnoles ont été moissonnées par l'épée ou honteusement chassées, nous ne dirons pas par les fils de Montezuma (le dernier avait péri dans le gouffre des mines), mais par les propres fils de l'Espagne ; punition mille fois plus sensible, puisque rien n'est si affligeant pour le cœur d'une mère que la haine ou l'ingratitude de ses enfants.

Cependant, ce dernier événement ne s'est pas accompli en quelques heures, comme des Vêpres Siciliennes. Il a fallu bien des combats, bien des sacrifices, bien du patriotisme, pour secouer le joug et devenir libre. L'histoire des guerres de l'indépendance du Mexique mériterait aussi d'être écrite ; mais jusqu'ici je ne connais personne qui ait entrepris de recueillir les faits. Pendant la traversée de San-José à

Mazatlan, c'était le sujet de nos conversations avec le Commandant Padrez. Il nous raconta un grand nombre de traits d'un courage et d'un dévouement remarquables; et puisque le lecteur a bien voulu me suivre au Mexique, je ne crois pas trop m'écarter de mon sujet en en citant un qui nous parut d'un intérêt tout dramatique.

La ville de..... (1), assiégée depuis sept mois par une armée espagnole formidable, était réduite à la dernière extrémité. Tout ce qui était susceptible de nourrir des hommes était consommé depuis long-temps. La plus affreuse famine menaçait les assiégés, ou plutôt ils en éprouvaient déjà toute l'horreur. Mais la garnison préférant la mort à la honte de poser les armes, résolut de se décimer, tant pour diminuer la consommation, que pour dévorer les victimes que désignerait le sort. Déjà les troupes

---

(1) Je crois me rappeler que c'était celle de Puebla.

étaient rassemblées pour procéder à cette funeste opération, et les noms des chefs comme ceux des soldats étaient mêlés dans l'urne fatale, quand une femme, suivie d'une foule d'autres, traverse les rangs et se présente avec noblesse devant les généraux : « Que faites-» vous? leur dit-elle : vous allez augmenter les » forces de l'ennemi, en diminuant les vôtres. » Réservez pour un plus saint usage le sang que » vous allez verser; et puisqu'il faut que la hache » tombe sur quelques têtes, la mienne et celles de » mes compagnes ne sont pas indignes de l'hon-» neur du sacrifice. Nous vous les apportons avec » joie, et puisse notre sang retomber sur celles » de nos oppresseurs! »

Ce discours arrache des larmes à tous les spectateurs : il se fait un profond silence; et tout-à-coup, la garnison demande par acclamation à se faire jour à travers les assiégeants. Les chefs profitent de ce moment d'enthousiasme; on ouvre les portes, et l'on se précipite

sur les tranchées. Le combat fut sanglant, et il y périt la moitié de cette héroïque garnison; mais les Espagnols repoussés laissèrent le reste opérer sa retraite.

Le lendemain de notre arrivée, au lever du soleil, nous saluâmes la République, de treize coups de canon, qui nous furent rendus fort lentement par une seule pièce mal montée qui se présente de ce côté.

Je descendis ensuite à terre avec M. R.... et notre passager, pour rendre visite aux Autorités du pays, c'est-à-dire à un lieutenant-colonel, commandant les forces militaires, et à un Capitan del Resguardo (chef des Gardes de la Douane). Celui-ci me déclara que, d'après les lois du Mexique, tout capitaine étranger était tenu de déposer son manifeste, dans les quarante-huit heures de son arrivée. Il ajouta que, s'il mettait à terre un seul objet, il fallait qu'il débarquât sa cargaison jusqu'à la dernière caisse, et qu'il en payât les droits (de 46 0/0),

Novembre 1826.

soit qu'il la vendît, soit qu'il la rembarquât. — Je lui répondis que n'étant venu à Mazatlan que pour y amener un Député au Congrès, je me croyais dans un cas particulier: que, pour cette raison, j'avais pris le mouillage extérieur, et que j'étais décidé à y rester jusqu'à ce que nous nous fussions expliqués à cet égard avec la Commissaria General (Administration du Commissaire Général), siégeant à la ville de Rosario. — En conséquence, pour gagner du tems et voir quel parti nous pourrions tirer de cette relâche, il fut convenu que M. R.... partirait le lendemain pour Rosario, avec le Commandant Padrez qui suivait aussi cette route.

Le mouillage que nous avions pris se distingue par deux îles séparées l'une de l'autre par un canal d'un mille de largeur, et gisant Sud-Est et Nord-Ouest l'une à l'égard de l'autre. La plus Nord s'appelle île Pajaro (île de l'Oiseau), et la plus Sud, île Venado, comme je l'ai

Novembre 1826.

dit. Elles ont chacune environ deux milles de circuit, et sont éloignées de deux milles de la partie la plus voisine du continent : ce dernier canal est obstrué, et ne serait navigable que pour de petites embarcations. Au moyen des deux îles et de la terre-ferme, le mouillage est à l'abri du vent et surtout de la mer, depuis l'Ouest jusqu'au Sud-Est par le Nord. Lorsque l'on vient chercher l'ancrage avec les vents ordinaires du Nord, il ne faut pas ranger la pointe Sud-Ouest de l'île Venado de trop près, parce que, dans cette direction, se trouve un rocher souvent couvert, qui s'en écarte de la longueur d'un câble (1) (200 mètres).

De là on voit à cinq milles, au Sud-Est, l'île

---

(1) Relèvement du Mouillage :

La pointe S. de l'île Venado. .	O. 15° S.	Variat. N.-E. 9°
La pointe N. de l'île Pajaro. .	O. 56° N.	
Le milieu de l'île Creston . .	E. 51° S.	

8 brasses, fond de sable.

Creston (Crête), qui couvre le mouillage intérieur de Mazatlan, et en deçà, plusieurs gros rochers blancs dont le voisinage est semé de roches plus petites, dont les unes sont apparentes, et les autres cachées ou à fleur d'eau. L'île Creston est fort élevée du côté du large et couverte d'arbrisseaux : sa partie, qui fait face au continent, est basse et séparée de la première par un canal de quelques toises; mais elle laisse entre elle et la terre-ferme un passage que prennent les embarcations venant de la rade extérieure, et qui pourrait même servir pour de petits bâtiments. Lorsque l'on y passe en canot, surtout pendant la nuit, il faut avoir soin de ranger de près le côté du Creston, pour ne pas s'exposer à passer sur plusieurs roches noyées, qui rendent dangereux l'autre bord du canal.

C'est au S.-E. de l'île du Creston que se trouve le mouillage intérieur, plus commode et plus rapproché du village de Mazatlan que celui où

nous étions. On y est à portée de fusil de cette petite île, et à un demi-mille d'un autre îlot, qui en gît dans l'Est. Les petits bâtiments peuvent s'avancer jusque devant les maisons; mais tous ces mouillages ne sont sûrs que pendant la belle saison, comme je l'expliquerai par la suite. A un mille et demi dans le Sud-Ouest du Creston, on voit un rocher noir, nommé la Ballena, qui n'est pas dangereux, étant toujours fort apparent et accore.

J'ai déjà beaucoup parlé du Commandant Padrez; cependant, des détails biographiques sur ce personnage, qui me furent donnés à Mazatlan, m'engagent, avant d'aller plus loin, à en entretenir de nouveau le lecteur. Natif de la ville de Los Angeles (des Anges), il fut d'abord destiné à entrer dans le barreau; et il poursuivait ses études dans ce dessein, lorsque la révolution du Mexique éclata, et le fit changer de carrière. Son père, ancien magistrat, animé d'un patriotisme qui était alors dans tous les

cœurs mexicains, l'invita à laisser là les livres et à prendre les armes ; et comme Padrez hésitait d'abord, son père lui ordonna de courir à la défense de la patrie. Si Padrez avait d'abord éprouvé quelque irrésolution, c'est qu'il lui en coûtait d'abandonner un état qu'il avait embrassé par goût; mais dès l'instant que son sort fut décidé, il effaça de son cœur toute autre idée que celle de bien servir son pays.

Il entra sous-lieutenant dans une compagnie d'artillerie; et à force d'études, il se rendit bientôt capable de remplir les fonctions toutes nouvelles qui lui étaient confiées. Il lui arrivait souvent, me dit son biographe, d'étudier pendant la nuit, et à l'insu de tout le monde, ce qu'il avait à faire le lendemain; de sorte qu'il étonnait ses soldats et ses camarades, surpris de le voir plus au fait qu'eux de choses dont ils le croyaient ignorant. Cependant, il se donnait bien garde de dévoiler le secret de ses

Novembre 1826.

succès. Quoiqu'il en soit, tout en sauvant son amour-propre, il acquit, par ce moyen, de la considération, et se rendit très-utile à son corps; aussi parvint-il bientôt au grade de capitaine; et lorsque l'État fut hors de danger, on l'envoya prendre le commandement de la Basse-Californie, avec le grade de lieutenant-colonel. Là il s'occupa de reconnaître avec exactitude toute cette province, et de préparer les matériaux d'un ouvrage qu'il se proposait de publier sur la géographie, la topographie, et les ressources commerciales et agricoles de cette presqu'île.

Je regrettai beaucoup que tous ces documents fussent allés à bord de la goëlette l'attendre à San-Blas avec ses équipages; car j'aurais pu y puiser des détails fort intéressants.

Ce fut en conversant avec lui sur ce sujet, que j'eus l'idée de profiter d'une si belle occasion, pour présenter au Gouvernement mexicain un projet d'établissement d'agriculture et de commerce au cap San-Lucas; et comme il me mon-

Novembre 1826.

tra le plus vif désir de voir ce dessein se réaliser, je rédigeai une pétition, et une espèce de traité par lequel il s'engageait à solliciter du Congrès les concessions, priviléges et immunités détaillés dans cette pièce : je lui fournis même quelques fonds pour couvrir les frais de copie, d'enregistrement, de traduction, etc. Je convins aussi de lever le plan du port de San-Lucas et de lui en envoyer un exemplaire à Mexico (1).

M. R.... employa huit jours dans son voyage à Rosario. Nous fûmes d'abord assez satisfaits des ventes qu'il y avait faites. De mon côté, j'avais mis le tems à profit et j'avais lieu de me féliciter d'être venu à Mazatlan. Cependant à cette époque il arriva de San-Blas un nouveau Commandant du Resguardo, devant qui

(1) J'exécutai cette convention; mais je ne sais à quoi attribuer le silence qu'il garda depuis sur le résultat de ses démarches. Je suppose que son Gouvernement aura craint que mon projet ne couvrît quelque piége, comme de préparer une invasion de la Basse-Californie.

tout le monde paraissait trembler. Il passait pour être d'une rigidité et d'une incorruptibilité inaccessibles à toute considération. — Vous êtes perdu, me disait-on; vous ne deviez pas rester ici si long-tems, et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de mettre à la voile, sans avoir avec lui aucune explication. — Ce n'était pas mon compte, et d'ailleurs je me défiais un peu de cette réputation de sévérité lancée en avant, comme cette liqueur noire que la sèche répand autour d'elle pour se dérober aux yeux de l'ennemi qui la menace. J'allai donc le voir au débotté avant que personne pût avoir eu le tems de le prémunir; et j'ai une confidence à faire au lecteur, c'est que, dès la première entrevue, nous fûmes aussi d'accord et nous nous entendîmes aussi bien que si nous n'eussions eu qu'un même intérêt à soigner.

Malgré cette bonne intelligence, il fallait éviter de se compromettre, et comme je n'avais pas encore remis de manifeste et que j'avais

outrepassé de beaucoup les bornes de la loi, il me conseilla, pour continuer à gagner du tems, de lui demander officiellement la permission de rester encore quelques jours, pour me procurer de l'eau, du bois à feu et des vivres. En attendant, pour éloigner tout soupçon, il me'ngagea à venir mouiller à Mazatlan même.

Le lendemain, à quatre heures du soir, nous appareillâmes du mouillage extérieur avec une forte brise de Nord-Nord-Est, et nous prîmes aussitôt le large pour arrondir suffisamment les rochers dont j'ai parlé, et qui se trouvent dans le Nord-Ouest du Creston. N'ayant que deux lieues à faire pour arriver à notre destination, après avoir fait hisser le petit canot et la yole sur leurs porte-manteaux, nous avions cru inutile d'embarquer la chaloupe et le grand canot qui restèrent à la remorque : cependant nous trouvâmes la mer tellement grosse en quittant l'abri de l'île Venado, que la bosse du canot ne put résister; elle se rompit, et l'em-

barcation s'en alla en dérive. On mit aussitôt en panne, et l'on envoya deux hommes intelligents dans le petit canot, qui porta en outre les voiles du grand, afin de les ramener tous les deux, en prenant le canal ordinaire, ce qui n'était pas difficile puisqu'ils avaient vent arrière.

Ce petit contre-temps nous ayant un peu arrêtés, nous n'arrivâmes qu'au coucher du soleil près du Creston que nous voulions ranger de fort près pour attraper le mouillage en venant au lof. Nous étions à cinquante brasses de cet îlot, lorsque son abri nous ayant d'abord donné du calme, nous reçûmes tout-à-coup une rafale de l'avant qui nous mit en danger de nous perdre. Nous n'eûmes que le tems de changer le petit hunier et de carguer vivement la brigantine : cette manœuvre, promptement exécutée, fit abattre le navire au large; mais elle nous empêcha d'atteindre le mouillage que nous nous étions proposés de prendre, et nous

fûmes obligés de jeter l'ancre par treize brasses, à une encâblure plus au large.

Il y avait près d'une heure que nous étions mouillés, que les deux canots et les deux hommes ne paraissaient pas encore. J'en conçus une si grande inquiétude, que je m'embarquai dans la yole et allai à leur recherche. Je sortis par la passe qu'ils avaient dû prendre, et je m'avançai à force de rames jusqu'à l'endroit où nous les avions laissés. Mes craintes avaient augmenté à mesure que je m'éloignais du navire. La nuit avait tout enveloppé de son obscurité. De minute en minute, j'élevais un fanal et j'appelais à haute voix; mais la lumière et mes cris ne frappaient que les yeux et les oreilles des phoques et des pélicans que ce double éclat réveillait sur leurs rochers : et les sons lugubres qu'ils me renvoyaient étaient comme celui de la cloche funèbre qui avertit de donner une larme au trépassé; enfin j'étais près de perdre tout espoir, lorsqu'une idée vint ranimer mon espé-

rance. Je pensai, qu'au lieu de revenir directement à bord du Héros, mes deux voyageurs, profitant de leur liberté, avaient fort bien pu se rendre au village. Cette pensée me parut si naturelle, que toute impression sinistre s'évanouit. J'en fis aussitôt part à mes rameurs qui semblèrent presque honteux de n'y avoir pas songé avant moi : nous revirâmes donc de bord pour nous en assurer; et comme nous rentrions dans le port, j'aperçus, à la tête du grand mât, briller le signal lumineux que j'avais donné l'ordre de faire si les deux hommes revenaient avant moi. Je trouvai mes deux gaillards bien portants et me donnant pour excuse que ne croyant pas que le navire arrivât si tôt, ils étaient allés au village en l'attendant. Pour moi, trop content que mes craintes ne se fussent pas vérifiées, je leur passai de bon cœur leur supercherie.

Nous avions vendu une partie assez considérable de marchandises à Don Ignacio Fletès,

négociant du Présidio de Mazatlan; et afin de pouvoir les lui livrer, j'avais déposé un manifeste à la douane; mais comme cette pièce faisait mention de quelques articles prohibés, l'espoir qu'on m'avait donné de parvenir, par une permission spéciale, à la livraison des objets vendus, nous fut ravi; et au contraire, l'ordre de mettre immédiatement à la voile nous fut transmis du Présidio.

Ne me tenant pas encore pour battu, je me mis moi-même en route pour le Présidio, éloigné du port de neuf à dix lieues, persuadé d'ailleurs de l'inutilité de cette démarche, mais enchanté de trouver un nouveau moyen de retarder le départ, parce que tout ce tems n'était pas perdu pour nos affaires.

Je partis monté sur une bonne mule et accompagné d'un guide. Le Présidio de Mazatlan n'est guère qu'à six lieues du port, en ligne directe; mais les détours qu'on est obligé de faire pour éviter divers bras de mer qui

s'avancent dans l'intérieur allongent bien le chemin de quatre lieues. Nous trouvâmes une assez bonne route tracée au milieu d'une forêt d'arbrisseaux dont plusieurs espèces portaient de belles fleurs. A moitié chemin se trouve un rancho appelé El Castello (le Château). Nous nous y arrêtâmes quelques instants pour nous rafraîchir, et nous reprîmes notre route. Lorsque l'on commence à s'approcher du Présidio, les arbres qui jusque-là sont petits, secs et grêles, deviennent plus grands et plus verts. Le sentier est alors ombragé en berceau par d'énormes sabliers sur lesquels de beaux aras, des perroquets de divers couleurs, et une sorte de faisans bruns et verts se jouent, en jetant des cris bien moins agréables à l'oreille que leur brillant plumage ne l'est aux yeux.

Le sol paraissait tellement fertile en cet endroit, que je gémissais, malgré moi, de le voir abandonné aux productions sauvages de la nature. Nous ne sortîmes de ce bocage enchanteur

Novembre 1826.

que pour nous trouver tout-à-coup sur le bord de la rivière de Mazatlan. Nous la traversâmes à cheval; mais nous étions obligés, pour ne pas nous mouiller les pieds, de les ôter des étriers, et de relever les jambes sur l'arçon de la selle. Tout me fait croire que cette rivière, qui n'avait pas alors plus de quarante mètres de largeur, devient terrible dans la saison des pluies: une grande partie de son lit large et profond était à sec; mais ses bords dégradés et les buissons de la rive, violemment couchés et chargés de débris d'herbes et de plantes, annonçaient évidemment, qu'à une époque assez récente, elle avait éprouvé une crue considérable. L'eau en était très-limpide et d'une saveur étonnante.

Quelques minutes après, nous arrivâmes à la ville, et je descendis chez Don Ignacio Fletès, dans une assez belle maison nouvellement bâtie. C'est un grand bâtiment carré, sans autre ouverture à l'extérieur qu'une grande porte cochère sous laquelle on passe pour entrer dans

la cour. Cet édifice n'a qu'un rez-de-chaussée; mais les appartements sont grands, élevés et très-propres. La maçonnerie, composée d'adobes ou gros cubes de terre cuite au soleil, quoique grossière, est revêtue de chaux et de plâtre; et un rang de colonnes peintes en rose qui soutiennent des galeries régnant sur les quatre faces de la cour intérieure, donnent à cette demeure un air d'opulence au-dedans, tandis que le dehors donne l'idée d'une prison, ou plutôt des habitations des Orientaux qui sont aussi très-avares d'ouvertures à l'extérieur de leurs maisons.

Le Présidio de Mazatlan compte encore quelques autres maisons assez décentes; mais tout le reste n'est qu'un amas de cases. La population de cette petite ville peut s'élever à deux mille cinq cents âmes. L'Église bien bâtie s'élève au milieu d'une grande place carrée, bordée seulement de trois côtés par les plus belles maisons de l'endroit.

Décembre 1826.

Les habitants de Mazatlan ont l'air triste et misérable ; et je pense que l'état de maladie où ils sont presque tous contribue beaucoup, avec l'indolence, à leur prêter cet aspect malheureux. On m'assura que peu de maisons renfermaient moins de deux fiévreux, sans parler des convalescents, qui n'ont pas la mine beaucoup plus vivante. La fièvre qui les ronge presque toute l'année ne serait pas absolument dangereuse ; mais comme ils n'ont pas de médecins, et qu'ils ignorent jusqu'au remède le plus simple, la diète et la tempérance, elle s'enracine chez eux, et ne les quitte que pour les laisser faibles, moroses, et décrépits avant l'âge.

Après avoir fait pendant trois jours des démarches dont j'avais bien prévu l'inutilité, je me disposai à rejoindre le navire. Je profitai de mon séjour au Présidio pour écrire en France par la voie de Mexico, et de Vera-Cruz, et je revins au port par le même chemin que j'avais suivi en venant et escorté de mon fidèle guide.

La veille de mon départ pour le Présidio, j'avais reçu une lettre officielle (de officio) du Commandant du port qui me rappelait que le lendemain était en même tems la fête de Nuestra Senora de Guadalupe, et celle de Guadalupe Vitoria, président de la République; et que les Mexicains, adressant un culte particulier à cette Vierge, et professant une reconnaissance sans borne pour les services de ce général, il me priait de vouloir bien contribuer à la splendeur de la fête, en répondant aux salves qui seraient faites par les forts. En conséquence, j'avais laissé à bord l'ordre de tirer treize coups de canon le matin et autant le soir; ce qui fut ponctuellement exécuté.

J'avais su par le Commandant Padrez une partie de la vie de ce brave militaire qui, pendant la guerre de l'indépendance du Mexique, ne se fit pas moins remarquer par sa valeur que par sa constance et son patriotisme. Le nom de Vitoria que ses compatriotes ajoutèrent

d'eux-mêmes à celui de Guadalupe, lui fut donné pour s'être emparé presque seul d'un pont ainsi appelé, et avoir fait, par cet exploit, remporter une victoire complète à ses concitoyens.

Il jouissait déjà d'une grande considération, lorsque les Espagnols, ayant repris l'avantage, réussirent pour quelque tems à comprimer la Révolution. Le Vice-Roi lui fit d'abord proposer de rentrer dans l'armée royale avec son grade de général; mais Guadalupe ayant refusé avec hauteur, il fut poursuivi comme un criminel, et sa tête en quelque sorte mise à prix. Il céda donc à l'orage, et resta pendant trois ans caché dans une caverne ignorée même de sa famille, sans vêtements et presque sans nourriture. Un nègre fidèle qu'il avait avec lui sortait une fois tous les mois pour lui procurer quelques vivres. Enfin, il apprit que les Mexicains reprenaient de nouveau les armes; et, quittant sa retraite, presque méconnaissable,

il se mit à la tête des insurgés, décida le sort de sa patrie, et devint par la suite Président de la République.

Un courtisan cherchant un jour à s'insinuer auprès de lui par une bassesse, il lui dit après l'avoir écouté tranquillement : « Vous voyez » ce palais, où la confiance de mes concitoyens » m'a placé ; j'ai fait en sorte de ne lui conser- » ver que deux portes, et j'ai fait soigneusement » fermer toutes les autres. Par celle-ci il n'entre » aucun royaliste, et par celle-là aucun flat- » teur ».

Le 15, ayant terminé toutes mes affaires, nous appareillâmes de Mazatlan, pour retourner en Californie. Mon intention était de remonter le plus tôt possible à San-Francisco, Présidio le plus Nord de ces établissements. Mais j'avais besoin, auparavant, de visiter le port de San-Lucas, et d'en adresser, comme je l'ai dit, un plan au Commandant Padrez, afin qu'il pût donner à son Gouvernement des ren-

seignements certains sur le lieu que je demandais pour un établissement français.

Le 17, nous mouillâmes sur la rade de San-José, pour remplir la promesse que j'avais faite à Pedrin et à Fray Thomas de les emmener tous les deux lorsque j'irais à San-Lucas. Nous passâmes la nuit à l'ancre dans la baie, et le 18 nous en sortîmes ayant à bord ces deux excellents amis.

Il n'y a que six lieues de San-José à San-Lucas : la route est d'abord le Sud-Ouest 1/4 Sud, et puis le Sud-Ouest 1/4 Ouest du compas. Nous eûmes de petites brises contraires et et du calme qui rendirent notre trajet plus long que nous ne nous y attendions, car nous ne mouillâmes qu'à quatre heures du soir. En approchant du mouillage, nous y remarquâmes un brick, qui assura son pavillon d'un coup de canon : nous arborâmes le nôtre aussitôt, en l'assurant aussi de la même manière. C'était un bâtiment appartenant au Roi des îles San-

dwich, que nous savions dans ces mers, occupé de la pêche du loup-marin. Le capitaine Samna qui le commandait vint à bord, pendant que nous étions encore sous voiles, et il reconnut très-bien M. R....

Les nouvelles qu'il nous donna des îles Sandwich n'étaient pas flatteuses pour la suite de notre opération. Notre expédition y était connue, et M. R...., loin d'y être attendu comme un ami, y était au contraire accusé, sinon d'avoir contribué à la mort du roi Rio-Rio, en Angleterre, de n'avoir pas, du moins veillé avec assez de soin sur ses jours. J'entendis même le capitaine Samna lui dire, en Anglais, que s'il tenait à sa tête, il devait abandonner tout projet d'aller aux îles Sandwich. J'eus en outre, avec les officiers du brick, un entretien qui me confirma le rapport de leur capitaine, et qui me fit douter non seulement du crédit actuel de M. R.... dans ces îles, mais encore de celui dont il disait avoir joui avant

d'avoir accompagné le Roi à Londres ; aussi s'efforça-t-il en vain de me persuader que Samna, qui ne l'aimait pas, ne faisait courir ce bruit que pour le décourager et le détourner de se rendre dans cet archipel où il redoutait son influence : ma foi dans ses discours avait déjà reçu plus d'une atteinte, et cette dernière découverte l'ébranla jusque dans ses fondements. Je pris dès-lors, intérieurement, la résolution de profiter de toutes les occasions de vendre la cargaison en attendant d'autres renseignements.

Nous jetâmes l'ancre dans la baie, par dix brasses, à portée de voix du rivage, et j'allai aussitôt à terre pour reconnaître l'aiguade et voir si je pourrais me procurer du bois à feu et de l'eau, objets de nécessité que le marin recherche avant toute autre chose.

Il n'y avait pas alors d'eau courante : mais près de la plage, derrière les petites dunes de sable qui la forment, nous la trouvâmes à fleur de terre; il suffisait, pour s'en fournir abon-

damment, d'enfoncer dans le sol, qui est un sable terreux, une barrique défoncée par les deux bouts : elle se remplissait immédiatement d'une eau d'excellente qualité; et il paraît même, que dans toute la plaine qui s'étend au Nord-Ouest, on la trouve à quelques pieds de profondeur.

Le 19, pendant que l'on s'occupait, les uns à remplir les pièces à eau, les autres à couper le bois à feu ou à réunir la quantité d'herbe nécessaire pour les vaches et bœufs que je me proposais d'embarquer, je me mis en mesure de lever le plan de la baie. Ce fut alors que je regrettai bien vivement que les belles promesses du Ministre de la Marine se fussent réduites à si peu de chose; avec le secours d'un théodolite ou d'un bon graphomètre, j'aurais pu lui rapporter plus de plans qu'il ne m'avait prêté de cartes.

Je me serais volontiers livré à un travail conforme à mes goûts; mais je me serais pro-

bablement donné une peine bien inutile, parce qu'il existe dans la marine militaire un préjugé qui rendra toujours vain le zèle de tout marin du commerce à cet égard; et quand le Ministre n'adopterait pas lui-même cette prévention, il trouverait autour de lui tant d'oppositions, qu'il lui faudrait bien renoncer à les vaincre. Est-ce défiance dans la capacité des capitaines *marchands*? Mais personne n'ignore que les études du capitaine au long-cours sont identiquement les mêmes que celles de l'officier de marine : chez les uns comme chez les autres, il s'en trouve qui ne se sont pas bornés à étudier pour passer seulement des examens et laisser là ensuite le but de leurs travaux. Non; c'est que l'on prétend exploiter sans concurrence tout ce qui peut faire jaillir le plus mince rayon de gloire.

Cependant, au moyen d'un très-bon compas de variation, à réflexion, du modèle de M. Degaulle, j'obtins, à bien peu de chose près, le

même résultat, et le lendemain, ayant pris les sondes, je terminai le plan. Pendant cette opération j'observai plusieurs fois par jour la variation, et le résultat moyen donna 9°-42' Nord-Est. La latitude déduite de plusieurs observations fut trouvée de 22°-49' Nord. Quant à la longitude, le tems un peu couvert ne me permit qu'une seule série de distances. Cette observation unique me fournit, pour le mouillage, 112°-19' de longitude occidentale, ce qui donne 14' à l'Ouest de la position que Vancouver assigne au cap San-Lucas; mais ce qui se trouve bien d'accord avec la connaissance des tems qui place San-José par 112°-1', supposant toujours, comme je l'ai reconnu, six lieues de distance entre ces deux points.

Je m'étais flatté, d'après les assertions de M. R...., de trouver le port de San-Lucas beaucoup plus fermé qu'il ne l'est. Il est formé par un cap aigü, composé de mornes élevés et dont le plus apparent est pyramidal. Cette pointe,

qui se projète à douze cents mètres dans l'Est, offrirait un très-bon abri contre les vents du Sud et même ceux du Sud-Est, si l'on pouvait profiter de sa protection en en mouillant assez près; malheureusement elle est trop accore, car, à une demi-encâblure des rochers qui sont à son pied, je ne pus trouver de fond avec une ligne de soixante-quinze brasses.

Du Cap, jusqu'à une pointe noire et basse à laquelle, pour la désigner sur le plan, je donnai le nom de Padrez, s'étend une longue plage de sable qui se dirige d'abord vers le Nord, et qui s'arrondit ensuite graduellement jusqu'à prendre une direction Est et parallèle au Cap. Sur tout cet espace, il y a bon mouillage par sept à huit brasses, à deux cents mètres de terre. Cette baie, quoique bien préférable à celle de San-José, étant ouverte du Sud-Est à l'Est, ne serait donc bien sûre que dans la saison des vents de Nord.

Les productions végétales de la plaine de San-Lucas sont à-peu-près les mêmes que celles de

San-José; c'est-à-dire, qu'elles se composent d'arbrisseaux dont beaucoup sont épineux, et de cactus de diverses espèces; sur l'une d'elles nous trouvâmes un fruit d'un beau rouge, composé d'une infinité de petites graines, liées ensemble par une pulpe de la nature de celle de la fraise, dont elle avait le goût.

Dans ce lieu, asile de la paix, vivait en patriarche, au milieu d'une nombreuse famille, un oncle de Pedrin. Ces seuls habitants de San-Lucas, séparés de la population de San-José par une chaîne de montagnes arides et des chemins difficiles, n'avaient que des communications bien rares avec leurs voisins. Les jours de fêtes seulement, et alternativement, une partie des jeunes gens de ce Rancho montaient leurs meilleurs chevaux et se rendaient à la mission pour y entendre la messe et le sermon de Fray Thomas. Là se bornait à-peu-près leur commerce avec le reste des humains. Étaient-ils pour cela moins heureux? Je ne le pense pas :

au contraire, tout chez eux respirait le repos de l'âme, l'absence des soucis du présent et la confiance dans l'avenir. Quelquefois encore, lorsqu'ils avaient réuni une certaine quantité de peaux de vaches et de bœufs, ou fabriqué quelques quintaux de fromage, ils chargeaient ces produits sur leurs mulets et les portaient à San-José, d'où ils revenaient fournis des objets nécessaires à leurs besoins. Ils choisissaient pour cette opération commerciale le moment où quelque navire se trouvait sur la rade, et ils y étaient venus lorsque nous y étions. Notre arrivée dans leur propre port dut leur éviter un voyage, car nous leur vendîmes en échange de leurs bœufs de quoi compléter pour long-tems leurs provisions.

Outre les beaux troupeaux du Rancho qui paissent dans les bois d'alentour, on en rencontre aussi dans la plaine une grande quantité de sauvages. Les taureaux viennent quelquefois boire aux puits et y chercher des compagnes.

Décembre 1826.

Nous vîmes plusieurs de ces terribles animaux qui, à la vue des hommes et surtout des étrangers, battaient la terre de leurs pieds et fixaient sur nous leurs regards féroces en secouant la tête et nous menaçant de leurs cornes. Nous trouvions bon alors de nous retrancher vers nos embarcations ou dans les maisons du Rancho. Mais bientôt les jeunes Rancheros fondaient sur eux, sans autres armes que leur lacet, leur adresse, et la vitesse de leurs chevaux. Le taureau ne les avait pas plus tôt aperçus, qu'oubliant sa soif et laissant là ses amours, il fuyait en mugissant dans les taillis où, pendant longtems, l'on voyait la trace de sa course signalée par l'agitation des buissons qu'il traversait comme un torrent. Le Californien à cheval ne craint pas de les attaquer; il en serait autrement s'il était surpris à pied, il ne pourrait se créer aucune ressource contre leur fureur. Souvent ces animaux entraînent au loin les vaches du Rancho; aussi les jeunes gens détruiraient

tous ceux qui se présentent, s'il ne fallait payer au Gouvernement auquel ils sont censés appartenir, un droit de trois piastres pour chaque taureau tué; et c'est pour cette raison qu'ils se contentent de les effrayer et de les repousser dans les forêts.

Le 25, nous eûmes terminé toutes nos opérations, et nous embarquâmes pour notre consommation huit vaches, qui nous coûtèrent six piastres la pièce. Avant de partir, j'adressai une copie du plan de San-Lucas à Fray Thomas, qui était retourné la veille à San-José, et une autre, par son entremise, à Don Jose-Maria Padrez, à Mexico. Nous appareillâmes aussitôt avec une faible brise du Sud-Ouest. Dès que les bons habitants s'aperçurent que le Héros déployait ses voiles, ils accoururent tous sur le rivage en nous faisant mille démonstrations d'amitié, et tirant des coups de fusil, en signe d'adieux; en reconnaissance de ces marques d'intérêt, je fis tirer un coup de canon,

en laissant tomber les basses voiles, et nous les vîmes lancer leurs chapeaux en l'air, comme un dernier moyen de nous exprimer leurs vœux.

Le 29, le vent avait beaucoup fraîchi du Sud-Est, il tombait beaucoup de pluie, et nous faisions bonne route vent arrière, lorsque tout-à-coup il sauta au Nord-Ouest, c'est-à-dire qu'il souffla subitement du point vers lequel nous nous dirigions, et prenant nécessairement sur toutes les voiles, il fit aussitôt reculer le navire. Dans cette position, la poupe donna perpendiculairement dans la lame, et l'eau entra par trois fois par les quatre fenêtres de ma chambre, brisa les vitres, et nous inonda avant que la manœuvre exécutée pour faire abattre le bâtiment et mettre le vent dans les voiles eût produit son plein effet. Ces accidents peuvent se renouveler souvent sous de jeunes officiers qui n'en apprécient pas bien les conséquences; mais un marin attentif et expéri-

menté les préviendra, car il doit toujours y avoir pour lui quelque indice d'un changement de vent, surtout pendant le jour. Cet événement n'eut cependant pas de suites bien fâcheuses; l'eau s'écoula promptement par les dalots ménagés exprès des deux côtés du tillac de la chambre : quelques livres mouillés, quelques meubles gâtés, et dix minutes de mauvaise humeur chez une personne de ma connaissance, particulièrement intéressée dans ces petits dégâts; et après cela, oubli total et leçon paternelle à l'officier de quart négligent.

VIII.

Poisson appelé Coffre. — Illusion. — Tribulations. — Danger imminent. — Mirage. — Entrée à San-Francisco. — La Salve. — Les Filles du Commandant. — Nous changeons de mouillage. — Visite à la Mission de San-Francisco. — Fray-Thomas. — Résolution d'opérer en Californie.

L'année 1827 commença sous d'heureux auspices; nous avions très-beau tems, et nous cinglions vers San-Francisco avec un vent favorable. Je n'eus pas de peine à croire à la sin–

cérité des vœux qui me furent exprimés le matin du premier janvier : car c'est vraiment à bord d'un navire que tout le monde est uni par le même intérêt, du moins pour ce qui touche aux dangers ou aux succès de la navigation. Chacun sent que son sort est lié à celui de ses compagnons; qu'il court les mêmes chances, les mêmes hasards, et en désirant aux autres d'heureux événements, il est peut-être moins animé de sentiments philantropiques qu'entraîné par des vues personnelles. Il cherche à lire sa propre destinée dans la destinée des autres, qui la lui renvoie comme le ferait la surface d'un lac, tantôt aplanie par le calme de l'espérance, et plus souvent encore bouleversée par les bourrasques de l'inquiétude et de la crainte.

Le 2 janvier, nous passâmes à vue de l'île Guadalupe, située par 29° de latitude Nord, et à quatre-vingts lieues de la côte de Californie. Elle a cinq lieues de longueur dans la di-

rection du Sud-Sud-Ouest au Nord-Nord-Est, et environ deux lieues de largeur. Elle est très-élevée, surtout dans sa partie Nord où nous remarquâmes de grands arbres. Il n'y a pas d'habitants; mais les Russes et les Américains s'y établissent souvent pour y faire la pêche du loup-marin. Le brick sandwichien que nous avions rencontré à San-Lucas y avait passé plusieurs mois, et y avait recueilli trois mille peaux de phoques (1).

Le 15, dans l'après-midi, le ciel se couvrit d'épais nuages, et la mer se gonfla extraordinairement. Il faisait presque calme, et tout annonçait un changement de vent; et en effet, il ne tarda pas à passer du Nord-Nord-Est au Sud-Est; et comme nous étions alors sur le parallèle de San-Francisco, nous gouvernâmes directement sur ce port.

---

(1) La peau de loup-marin de belle qualité se vend ordinairement deux piastres à Canton.

Janvier 1827.

Dans l'après-midi, parut sur l'eau, à peu de distance du navire, qui en ce moment faisait peu de sillage, un objet blanchâtre ressemblant à un gros poisson dont on ne pouvait distinguer la forme. On mit une embarcation à la mer, et l'officier qui la commandait s'étant approché avec précaution de l'animal (car c'en était un), l'arrêta d'un coup de harpon et l'apporta à bord.

C'était un coffre d'une très-grande dimension, ayant quatre pieds de longueur, et près de cinq de l'extrémité de la nageoire dorsale à la pointe de celle du ventre. Ce poisson, qui n'a pas de queue, se termine dans sa partie postérieure par une continuation aplatie et charnue de son corps qui lui en tient lieu. Sa peau est très-dure, chagrinée, et d'un gris argenté. Sa chair est blanche, et comme formée d'une substance compacte et cartilagineuse. On trouva sur son corps des vers parasites, dont le cou nerveux, long et délié, était enfoncé dans la chair de l'a-

Janvier 1827.

nimal, en dépit de sa dureté, de manière à pénétrer jusque dans l'intérieur; la tête de ces lernées était armée de plusieurs petits tubes qui leur servaient sans doute à se nourrir de la substance à laquelle elles étaient si fortement attachées.

Je vais entrer dans quelques détails sur notre entrée à San-Francisco. Je n'ignore pas que ce récit nautique sera d'un bien mince intérêt pour la plupart des lecteurs ; mais j'ai déjà dit que j'écrivais principalement pour les marins qui pourront se trouver un jour dans les mêmes lieux et dans les mêmes circonstances. Si Vancouver et Roquefeuille avaient eu occasion d'observer le phénomène trompeur qui me causa huit jours de tribulations, j'aurais évité les dangers véritables auxquels m'exposa une simple erreur de vision.

Le 18, à midi, nous étions à vue de terre, et nous gouvernions avec une légère brise de Nord-Ouest, de manière à passer entre la pointe

Janvier 1827.

de Los Reyes et les Farellones, groupe de rochers dangereux placés à environ huit milles au Sud-Sud-Ouest de cette pointe, et que nous apercevions depuis une heure. D'après les relèvements de ces divers points, et la latitude observée de 38°–3', notre position était parfaitement déterminée, et nous nous avancions tranquillement vers notre but, lorsqu'à deux heures, une brume épaisse nous déroba la vue de tous les objets.

Nous continuâmes néanmoins à faire route, dans l'espoir qu'elle se dissiperait; cependant, à cinq heures du soir, elle existait encore dans toute sa densité et la nuit approchait : on prit le plus près, et l'on sonda souvent. Au coucher du soleil, nous étions par trente brasses fond d'argile, lorsque le brouillard se leva et nous laissa voir la côte dont nous nous trouvions à trois milles. Nous avions dépassé la pointe de Los Reyes, et nous la relevions au Nord-Ouest 1/4 Ouest, position qui ne nous mettait plus qu'à

Janvier 1827.

huit lieues de l'entrée de San-Francisco. L'obscurité de la nuit nous obligea néanmoins à renoncer à la chercher, et nous louvoyâmes toute la nuit à petits bords pour maintenir notre position entre la côte et les Farellones.

Le 19 au matin, la pointe de Los Reyes fut relevée au Nord-Ouest, à deux lieues, et l'un des Farellones, au Sud-Ouest 1/4 Ouest; nous gouvernions à l'Est avec une très-faible brise de Nord qui nous faisait faire peu de progrès.

Malgré cette lenteur, nous étions parvenus, à midi, en face de la baie de Sir Francis Drake, à cinq milles de terre, quand nous découvrîmes tout-à-coup devant nous une énorme chaîne de brisans, s'étendant depuis l'Est 1/4 Sud-Est jusqu'au Sud 1/4 Sud-Ouest. Frappés d'étonnement à la vue d'un écueil si peu attendu, je fis serrer le vent pour rallier la terre, dans la supposition que ces récifs pouvaient être un prolongement des Farellones; et comme Vancouver et Roquefeuille m'indiquaient, qu'à par-

Janvier 1827.

tir de la pointe de Los Reyes, tous deux avaient prolongé la côte à deux milles de distance pour se rendre à San-Francisco, je pensai que nous pouvions en faire autant; et nous en étant rapprochés à cette distance, à l'aide de la légère brise de Nord et remorqués par nos embarcations, nous la suivîmes parallèlement sur une profondeur de douze brasses.

La latitude observée fut de 37°-57'; et, étant à deux milles de terre, nous devions, d'après les navigateurs que je viens de citer, relever l'entrée de San-Francisco, à environ cinq lieues dans l'Est 13° Sud. En effet, nous obtînmes exactement ce gisement. Dans cette position, le groupe le plus rapproché des Farellones devait nous rester à plus de trois lieues dans le Sud-Ouest 1/4 Ouest.— Quels étaient donc ces brisans qui se trouvaient si près de nous, déferlant sur une si grande étendue, et ne paraissant laisser entre eux et la côte qu'un passage fort étroit? Ma raison se révoltait contre le té-

moignage de mes yeux.— Je me perdais dans des conjectures bientôt démenties par des autorités et des antécédents si incontestables. Enfin, l'existence de ce danger était si difficile à comprendre, que je n'aurais pu me l'expliquer que d'une seule manière. — Il n'est pas impossible qu'une grande catastrophe, comme un tremblement de terre, ait, depuis quelques années, soulevé le fond de cette mer, et formé cet écueil. — Folie — inadmissible.

Cependant, en cherchant à éviter un danger qui nous semblait si évident, nous tombions insensiblement dans un autre, probablement bien plus réel. La brise nous manqua tout-à-fait, et une houle d'une hauteur formidable nous portait sur une côte escarpée et sans rivage, où nous la voyions se briser avec un fracas épouvantable. Nos quatre embarcations bien montées eussent été insuffisantes pour nous ramener au large contre de si puissantes ondulations. Nous fûmes donc obligés de mouiller, et nous

Janvier 1827.

laissâmes tomber l'ancre par dix brasses, à bien moins d'un mille de la terre.

Pendant une heure que nous passâmes dans cet affreux mouillage, nous eûmes le tems d'examiner les objets dont nous étions environnés, et leur vue n'avait rien que de sinistre. La côte était formée de falaises à pic, dont le pied garni de rochers épars ne semblait résister qu'avec effort à la violence des flots qui vomissaient des torrents d'écume. Au-dessus de l'escarpement commençait la pente très-rapide de hautes montagnes couronnées de sapins. Dans les étroites vallées qu'elles laissaient entre elles, on voyait aussi des massifs de ces arbres, mêlés de chênes verts ; mais tout le reste n'était couvert que d'une herbe jaunâtre et peu vivante. Rien autour de nous n'annonçait que nous ne fussions qu'à cinq lieues de l'habitation des hommes.

A deux heures de l'après-midi, une légère brise d'Est-Sud-Est s'étant fait sentir, nous fûmes promptement sous voiles ; mais nous n'a-

Janvier 1827.

vions pas fait un mille, que le calme nous obligea de mouiller de nouveau. De ce second ancrage, nous relevions les terres les plus basses de la pointe de Los Reyes, au Nord 50° – Ouest, et l'entrée de San-Francisco, à l'Est-22°-Sud. La mer s'était un peu aplanie, et les brisans étaient moins apparents. Il est vrai que la marée était haute, et que si cette barre était un effet de la houle sur une petite profondeur, comme je devais le supposer, elle avait dû éprouver ce changement; mais encore une fois, je ne pouvais concevoir comment aucun des navigateurs qui m'avaient précédé, n'avait parlé de ces bas-fonds que la plupart d'entr'eux avaient dû trouver sur leur passage. Il eût fallu admettre que ces célèbres voyageurs, oubliant leur prudence ordinaire, eussent parcouru huit lieues d'une côte où tout annonce peu de profondeur, sans jeter le plomb de sonde.

Dans cet état d'incertitude, nous résolûmes de retourner sur nos pas, de doubler les Farel-

Janvier 1827.

lones au Nord, de les tourner par l'Ouest, et de revenir ensuite par le Sud chercher l'entrée de San-Francisco. Ce dessein ne s'exécuta cependant pas sans de grandes difficultés. Il fallait louvoyer entre une chaîne d'écueils et la côte, dans un espace de trois lieues, ce qui ne mériterait d'ailleurs aucune attention, si le tems eût été clair et dégagé; mais il n'en fut pas ainsi. Pendant quatre jours que nous restâmes dans ce passage, nous fûmes constamment enveloppés dans un brouillard si épais que la vue ne pouvait atteindre à une longueur de navire.

Le jour était égal à la nuit pour l'obscurité : nous ne voyions ni soleil ni étoiles, et nous n'avions pour nous guider que la sonde; encore ne pouvait-elle nous être utile que du côté du continent : car, en s'approchant des Farellones, on perdait promptement le fond à quatre-vingts brasses. Plusieurs fois nos oreilles nous avertirent du danger avant que nos yeux nous fussent d'aucun secours pour l'apercevoir.

Janvier 1827.

Le 21 au soir surtout, cet état dangereux de l'atmosphère faillit causer notre destruction. Nous avions eu, dans l'après-midi, la vue de la terre, pendant quelques minutes, et nous avions poussé une bordée vers les Farellones, en mesurant exactement le chemin. Nous revenions de nouveau sur la côte, calculant que nous pouvions sans risque courir six milles sous cette allure. Le brouillard était redevenu d'une épaisseur si extraordinaire, qu'à peine se distinguait-on de la poupe à la proue. L'on veillait avec soin, observant un profond silence, afin que le moindre bruit extérieur pût parvenir à nos oreilles. Cette précaution nous sauva du plus grand danger; car, à peine avions-nous fait quatre milles, que l'on entendit et que l'on vit en même tems une espèce de récif sur l'avant du navire.

Le terrible cri : *Brisans devant nous*, répété par plusieurs voix, ne précéda que de quelques secondes le commandement de virer

de bord ; et cette évolution s'étant exécutée avec sang-froid et précision, nous fûmes sauvés d'une catastrophe épouvantable. Mais, après avoir conservé dans cet affreux moment toute la présence d'esprit nécessaire, la nature dut reprendre ses droits; et chacun de nous se sentit pétrifié, en voyant l'écueil presque sous la poupe, et en entendant le bruit des vagues qui s'y développaient, à une hauteur triple de celle du navire.

La sonde, en virant de bord, n'avait rapporté que trois brasses et demie, et ce fut par un excessif bonheur que le navire ne talonna pas; s'il eût touché une seule fois, même après l'évolution, nous nous fussions infailliblement perdus corps et biens.

Quoique la brume nous eût empêché de voir autre chose que cette barre, je supposai que c'étaient les brisans de la côte; cependant un effet de courant pouvait seul nous avoir ramenés si promptement sur la pointe de Los-Reyes,

Janvier 1827.

et je pouvais tout aussi bien penser que la même cause nous avait fait dériver sur les bas-fonds, objet de nos incertitudes. Dans cette situation, je préférai mouiller que de passer toute la nuit exposé à leur influence; et lorsque la sonde vint à donner dix-sept brasses, on jeta l'ancre. Nous passâmes néanmoins une nuit cruelle dans ce mouillage découvert. Il ventait alors grand frais de Nord-Ouest, et tout le monde resta sur le pont prêt à appareiller, si la chaîne fût venue à casser. Elle résista malgré le vent et la mer, et le lendemain matin, nous remîmes sous voile.

Enfin, nous réussîmes à sortir de ce mauvais pas, et ayant tourné les Farellones, nous revînmes prendre le passage beaucoup plus ouvert, formé par le groupe le plus méridional de ces rochers, et la côte, au Sud de San-Francisco. Arrivés à quatre lieues de ce port, le brouillard s'épaissit de nouveau, et nous le ferma encore pendant deux jours. Nous étions

cependant hors de danger, et nous avions au moins un espace de six lieues dans tous les sens où des sondes régulières nous guidaient assez bien; nous pouvions d'ailleurs mouiller lorsque le calme survenait. Quoiqu'il en soit, nous attendions avec impatience le moment où le ciel se dégagerait.

Pendant que nous étions ainsi perdus dans un labyrinthe de brume, nous nous trouvâmes un instant très-près d'un brick qui cherchait aussi à entrer à San-Francisco. Ce bâtiment était russe, et venait de Monterey, autre établissement de la Californie. Le capitaine, qui faisait habituellement ces voyages et connaissait parfaitement la côte, m'assura qu'il n'existait aucun danger dans l'espace où nous avions cru voir des brisans le 19. Cependant aucun de nous n'en avait douté; et j'ai encore de la peine à me délivrer d'une illusion si parfaite, malgré la conviction intime où je suis maintenant de notre erreur.

Janvier 1827.

Des observations postérieures m'ont prouvé que nous avions été dupes d'un effet de mirage. Il ne m'appartient pas d'en donner une explication théorique : je ne puis que renvoyer le lecteur au premier volume de la Décade Egyptienne, où M. Monge a savamment traité ce phénomène, et à l'Astronomie Élementaire de M. Biot. Je tâcherai seulement d'appliquer les principes de ces savants à la circonstance qui m'occupe.

Le mirage vient, à ce qu'il paraît, de ce que, par une disposition momentanée de l'atmosphère, et contrairement aux lois ordinaires de la gravité, les couches d'air les plus rapprochées de la surface de la terre se trouvent moins denses que celles qui leur sont supérieures. On démontre qu'alors, les objets placés à une certaine hauteur peuvent présenter deux images, l'une droite, par vision directe, l'autre renversée par la réflexion; et pendant que ces objets paraissent doubles, ceux qui sont

plus abaissés à l'égard de l'horizon cessent d'être visibles, de manière que les premiers semblent détachés de la surface et comme suspendus en l'air.

Or, il arrive quelquefois, que des lits ou nappes d'écume sont entraînés par les courants loin de la côte, où la mer les forme en se brisant sur les rochers. Si, dans un tems calme, cette écume vient à se montrer, à une certaine distance, sur le sommet des vagues d'une mer houleuse, l'effet du mirage sera d'abord de doubler le volume de ces ondulations écumeuses, de les soulever, en quelque sorte, au-dessus de l'horizon, et de leur prêter ensuite un mouvement oscillatoire, une agitation qui leur donnera l'apparence la plus complète d'une mer roulant sur des récifs.

Ce fut là positivement la cause des terreurs et des illusions qui pensèrent nous être si funestes. Il m'est arrivé depuis, sur la côte de Californie, de revoir le même phénomène;

Janvier 1827.

mais, cette fois, il avait lieu dans un espace que nous venions de traverser.

Le 26 au matin, nous eûmes enfin un tems clair; et aussitôt que le jour parut, nous distinguâmes l'entrée de San-Francisco, à trois lieues de distance, environ. La vue en était parfaitement conforme à la description de Vancouver : le côté nord présentait des falaises escarpées, de couleur violâtre; et le côté Sud, moins élevé, était composé de dunes de sable mêlées de gros rochers épars, dont quelques-uns s'avançaient de quelques centaines de mètres dans la mer, à l'entrée du canal.

Nous avions bonne brise, et nous ne tardâmes pas à donner dans le goulet qui conduit au vaste port de San-Francisco. Après avoir passé la première pointe où se trouvent les rochers dont je viens de parler, nous arrivâmes à une autre plus élevée sur laquelle est construit un vieux fort espagnol; et presqu'aussitôt nous nous trouvâmes en face d'un groupe de maisons

que nous prîmes tous pour une ferme ; cependant, en examinant mieux, et consultant les relations des navigateurs que j'ai cités dernièrement, Vancouver et Roquefeuille, je reconnus le Présidio. Comme tout était disposé pour mouiller, nous n'eûmes qu'à altérer la route, en dirigeant le navire vers la faible courbure que dessine la côte Sud, aussitôt après le fort ; et au bout de quelques moments, la sonde ayant donné dix-sept brasses fond de vase, nous laissâmes tomber l'ancre, à deux cents brasses de la plage.

Quelques hommes à cheval accoururent aussitôt sur le rivage. Je descendis à terre avec M. R...., et nous trouvâmes quelques soldats qui nous offrirent des chevaux, nous invitant à nous rendre au Présidio. Nous nous acheminâmes donc, en faisant un long détour, pour éviter des marécages que nous n'avions pas aperçus du bord, et dans un quart d'heure, nous arrivâmes chez le Commandant, nommé

Janvier 1827.

Don Ignacio Martinez, lieutenant d'Infanterie, qui nous fit un fort obligeant accueil, nous complimenta sur notre arrivée, et mit sa personne et tout ce qu'il possédait à notre disposition; expression espagnole absolument sans conséquence.

Don Ignacio Martinez avait une nombreuse famille, surtout beaucoup de jeunes filles, d'un physique fort agréable, dont plusieurs étaient déjà mariées. L'époux d'une de ces jeunes personnes était un Anglais nommé Richarson, qui me parut très-bien connaître le port et la côte extérieure. Il me confirma l'opinion du capitaine russe sur le passage entre les Farellones et la pointe de Los Reyes, et m'assura qu'il n'y existait aucun danger. Il me dit aussi que nous avions pris un mauvais mouillage, et il m'offrit de piloter le navire dans celui de la Hierba-Buena, situé dans une baie plus intérieure, derrière une grosse pointe que l'on apercevait à une lieue dans l'Est.

Janvier 1827.

Pendant cet entretien, qui avait lieu dans le salon de Don Ignacio, l'on entendit une salve de sept coups de canon, venant du Héros, et que j'avais dit de n'exécuter que lorsqu'on me supposerait rendu au Présidio; je voulais voir quel effet produirait cette politesse sur le Commandant de San-Francisco.

Dès que je lui eus déclaré qu'elle s'adressait à lui, il sembla croître d'un pied; et je remarquai que plusieurs soldats et particuliers, qui jusque-là s'étaient tenus couverts, ôtèrent respectueusement leurs chapeaux. Il ordonna aussitôt à ses filles, aux unes d'apporter du fromage, aux autres des tortillas et des gâteaux; à celles-ci du vin doux de la Mission de San-Luis-Rey, à celles-là de l'eau-de-vie de San-Luis-Obispo. Toutes obéirent avec un empressement qui pouvait se traduire ainsi : — Il faut que papa soit un bien grand homme, pour qu'on tire sept coups de canon en son honneur. — Tout était confusion à l'intérieur, pendant

qu'il expédiait un caporal, au fort, pour tâcher de rendre au moins une partie du salut; mais, sur les sept pièces qui furent chargées, il n'y en eut que trois qui se firent entendre : ce qui n'en coûta pas moins, au gouvernement mexicain, deux affûts que la commotion réduisit en poudre, plus les excuses de Don Ignacio.

La perte des deux vieux engins de guerre ne nous empêchait pas de mettre à profit les soins attentifs de nos jolies Californiennes. Leur fraîcheur, leur gaité à peine comprimée par la présence des étrangers, nous réjouissaient, et cette disposition ne contribuait pas peu à nous faire trouver délicieux tout ce qu'elles nous offraient. Le récit que nous venions de faire devant elles du danger que nous avions couru si près du port, les avait remplies d'épouvante : l'une d'elles, surtout, placée devant moi, avait pâli tout-à-coup d'une manière remarquable. — Pensez-vous, lui dis-je, que ce soit acheter trop cher le plaisir de manger des tortillas apprê-

tées par vos jolies mains? — Et elle baissa les yeux, et la pâleur recula devant une nuance plus prononcée.

Nous retournâmes ensuite à bord avec Richarson, et nous trouvâmes au mouillage le brick russe qui venait d'arriver.

On vira immédiatement sur la chaîne; mais avant d'être à pic, nous vîmes flotter sur l'eau le jas de l'ancre que la force du courant de jusant, contrarié par une grosse brise de Ouest-Nord-Ouest, qui tenait le navire en travers, avait rompu. Cet accident, qui aurait été facilement réparé, ne se borna malheureusement pas là, car en levant l'ancre, nous la trouvâmes démontée d'une branche. Nous avions perdu la troisième ancre dans un des mouillages extérieurs, de sorte que ce nouveau malheur nous laissait désormais avec deux ancres seulement, sans savoir quand et comment nous pourrions nous en procurer d'autres.

Nous mîmes néanmoins sous voile, et nous

Janvier 1827.

nous avançâmes lentement contre un violent courant qu'une forte brise nous faisait à peine refouler. Nous fîmes d'abord deux milles à l'Est, en rangeant d'assez près la côte, et puis un mille à l'Est 15° Sud, au bout desquels nous atteignîmes l'anse de la Hierba-Buena, où nous mouillâmes, par cinq brasses fond de vase molle, la pointe Nord de l'anse couvrant entièrement l'entrée du port.

Le lendemain, pendant que l'équipage était occupé à dresser une tente dans l'endroit le plus convenable du rivage, et à débarquer des matériaux que j'avais pris à Mazatlan pour la construction d'une pirogue baleinière (1), nous allâmes rendre visite au Supérieur de la Mission de San-Francisco, située à deux milles de la Hierba-Buena.

J'avais à cœur d'obtenir des renseignements

---

(1) Les canots ordinaires ne sont pas propres à débarquer sur la plupart des côtes où nous allions nous trouver.

Janvier 1827.

sur ce que nous pouvions nous promettre de succès dans cette partie de la Californie, afin de prendre un parti, sur nos opérations ultérieures. Fray Thomas nous attendait; et il vint nous recevoir avec de grandes démonstrations d'amitié : accueil que ne démentit d'ailleurs jamais la conduite de ce bon religieux, dans les nombreux rapports que j'eus par la suite avec lui.

A peine nous étions assis autour de la table de chêne, où nous prenions Las-Once (1), que Fray Thomas me demanda des nouvelles de l'Espagne, d'un ton qui m'apprit de suite combien il regrettait que la Californie ne fût plus sous la domination de cette puissance. Il était enchanté, me disait-il, de trouver enfin un étranger chrétien avec qui causer; car tous ces hérétiques, (en parlant des Anglais et des Amé-

---

(1) Petit repas de galettes, fromage et liqueurs, qui précède le dîner, pour aiguiser l'appétit des convives.

Janvier 1827.

ricains), n'ouvrent la bouche que pour mentir et vomir le blasphème.

Malgré cette distinction, et le désir que j'avais de lui dire quelque chose de satisfaisant sur le sujet qui l'occupait, je ne pus cependant lui cacher l'état peu prospère où se trouvait sa patrie, à notre départ d'Europe. — Mais, les Français ne sont-ils pas allés en Espagne pour sauver Ferdinand et lui rendre le pouvoir absolu?... Comment, après cela, lui faire comprendre que cette prétention au pouvoir absolu était positivement l'origine de la misère de l'Espagne? J'aurais perdu mon tems, et je n'étais pas venu en Californie pour réformer l'éducation politique de ce brave Missionnaire.

Je trouvai la Mission de San-Francisco, bien différente de ce qu'elle était, lorsque Vancouver la visita en 1794.

A cette époque, elle consistait en une chapelle, et une maison formant deux côtés d'un carré. Non-seulement ce carré a été achevé depuis, mais

on y a ajouté une grande église et une suite de constructions considérables qui servent de magasins et de dépendances.

Au dehors de ce massif de bâtiments, et séparées par une large place où coule un canal de belle eau, sont les habitations des Indiens attachés à la Mission. Elles sont disposées régulièrement et coupées de rues droites, percées à des distances égales. Cet établissement était devenu, il y a quelques années, un des plus considérables de la Californie, tant par la richesse de ses produits que par le nombre de ses Indiens. En 1827, il ne restait de cette splendeur que les nombreuses constructions qu'elle avait nécessitées, et dont la plupart tombaient déjà en ruines.

Lorsqu'en 1816, Roquefeuille visita cette Mission, il y avait encore sept cents Indiens; et quand j'y arrivai, il n'en restait plus que deux cent soixante. Cette diminution de bras avait réduit dans le même rapport tous les

produits, et cet établissement était redevenu un des plus dénués de toute la côte. Pour le faire passer à cet état de dépérissement, il n'avait fallu que la direction successive de deux Missionnaires sans talent et sans énergie. Fray Thomas la gouvernait après eux, et sous son administration, elle ne promettait pas de se relever; c'était un excellent homme, que la faiblesse de sa santé rendait indifférent pour le maniement de ses affaires, et qui en abandonnait volontiers la gestion à des intendants, afin de jouir de la tranquillité dont il avait besoin.

Ce digne homme me donna tous les renseignements que je lui demandai sur le commerce de la Haute-Californie. Après quelques jours de calculs, je m'arrêtai à la résolution de profiter des prix avantageux qu'offrait le marché.

Il y avait cependant dans ce projet un assez grave inconvénient, qui ne pouvait être surmonté qu'en faisant, avec le navire, une excur-

Janvier 1827.

sion au Pérou. La rareté du numéraire ne laissait d'autre moyen d'échange que les cuirs de bœuf et les suifs; et ce dernier article ne pouvait se réaliser qu'à Lima, où je savais depuis long-tems qu'il se vendait bien. Quant aux cuirs, il était facile de s'en défaire, en les revendant aux capitaines américains qui se trouvaient en Californie à la recherche de cette denrée.

Il y avait même alors dans le port une goëlette de cette nation, destinée à ce commerce; et nous passâmes marché avec le subrécargue de ce bâtiment, pour tous les cuirs que nous recueillerions, qu'il convint de nous payer en piastres ou en suif.

Ce navire avait vendu sa cargaison à la côte occidentale du Mexique, et n'avait à bord que de l'argent. Mais les Padres (1) ne voulaient

---

(1) C'est le nom que l'on donne généralement aux Supérieurs des Missions (les Pères).

Janvier 1827.

échanger leurs produits que contre les objets dont ils avaient besoin, de sorte que le subrécargue ne pouvait qu'avec difficulté se procurer les cuirs qu'il cherchait. Les Missionnaires vivaient dans la crainte continuelle que le Gouvernement n'exigeât d'eux des contributions en argent, comme cela était arrivé plusieurs fois, et c'était pour eux un puissant motif de préférer des marchandises aux espèces métalliques.

J'appris aussi de Fray Thomas que la saison favorable pour l'achat des cuirs et des suifs ne commençait qu'au mois de mai, époque où l'on tuait les bœufs pour en retirer le plus de bénéfice, et qu'en attendant, nous pouvions passer des marchés avec toutes les Missions.

Cette circonstance nous arrangeait d'autant mieux, que nous n'eussions pas eu de place à bord pour en charger en ce moment, et que nous étions obligés de retourner dans quelque tems à Mazatlan, pour remplir l'engagement pris avec Don Ignacio Fletès, de lui livrer les

Février 1827.

marchandises que nous lui avions vendues. Il fut donc arrêté, qu'après avoir traité avec les Missions situées sur le port de San-Francisco, nous descendrions la côte en visitant tous les autres établissements, jusqu'au port de San-Diego.

L'immense port de San-Francisco se partage en deux branches principales, dont l'une se dirige au Nord, et l'autre vers l'Est-Sud-Est. Chacun de ces deux golfes intérieurs mesure près de quinze lieues de longueur sur une largeur variable de trois à douze milles : sur toute cette grande étendue, il y a plusieurs îles dont la plus grande est celle de Los Angeles, au Nord du Présidio.

Les Missions de San-Raphael et de San-Francisco-Solano sont sur les bords de la branche Nord; elles sont nouvelles et peu importantes.

Les rivages de celle de l'Est, outre la Mission de San-Francisco que le lecteur connaît déjà, voient s'élever celles de San-José et de Santa-

Clara, les plus belles et les plus riches de cette partie de la Californie. Près de Santa-Clara, se trouve aussi le Pueblo de San-José, qui n'est qu'un gros village.

Pendant nos opérations à San-Francisco, M. R.... allait par terre de l'une à l'autre de ces Missions, vendait sur échantillons les objets qui se trouvaient à la convenance des Padres, et je les lui expédiais avec la chaloupe qui rapportait quelquefois des produits. Je traitais de mon côté avec le Présidio et les établissements les plus voisins.

IX.

Les charpentiers se croient attaqués par des ours. — Alarme. — Soldat surpris par un de ces animaux. — Excursion de chasse. — Tremblement de terre. — Départ de San-Francisco. — Description de la côte. — Description de Santa-Cruz. — Arrivée à Monterey. — Le Padre Préfecto. — Combat d'un ours et d'un taureau. — Le lacet des Californiens. — Chasse aux ours. — Description de Monterey.

L'homme se familiarise facilement avec les dangers, surtout s'ils sont permanents.

Qu'un habitant de la Hollande arrive tout-à-coup sur le rivage de Naples, au moment où

le Vésuve, éprouvant un de ses paroxismes, lance ses torrents de feu et verse ses déluges de cendre; il dit au Napolitain : — Comment pouvez-vous demeurer dans une ville que la destruction menace de si près? Avez-vous oublié le sort cruel de Pompeia et d'Herculanum? L'expérience est-elle donc perdue pour vous? Fuyons ensemble; je vous transporterai sur une plage où les volcans sont inconnus.

L'Italien, insouciant jusqu'alors, répond : — Je vivais dans l'ignorance, ou plutôt dans l'habitude du danger; vous m'ouvrez les yeux : partons, et laissons mes compatriotes fouler en dansant les prairies qui vont s'abîmer sous leurs pas.

Leur vaisseau aborde aux rives aplaties du Zuyderzée. — Que font ces hommes qui entrelacent des branches de saule, comme s'ils tressaient une corbeille? Ils en remplissent d'argile les interstices. C'est trop de soin et de tra-

vail pour soutenir des terres. Laissez-les s'ébouler sous leur angle naturel.

— Dieu! que dites-vous, répond le Hollandais? Ce sont nos digues. C'est le seul obstacle opposé à l'Océan tout entier qui nous domine. La plus petite négligence dans l'entretien de ce faible rempart, et des millions d'hommes, et ces belles cités, vont être engloutis sous les eaux.

— Et vous pouvez trouver le sommeil, exposés à une semblable catastrophe? Adieu! Je retourne à Naples. Les laves du Vésuve me semblent moins redoutables que les mers suspendues sur vos campagnes; et si bientôt ma patrie doit subir le sort de Catane, le peu de jours que j'aurai vécu, je les aurai du moins passés sous le plus beau ciel de l'univers.

Si donc il est permis de comparer les petites choses aux grandes; c'est ainsi que nous nous accoutumâmes en Californie, à vivre, pour ainsi dire, parmi les ours et les serpents-à-son-

nettes. Mais, avant d'avoir atteint un certain degré de confiance, nous fûmes long-tems sujets à des terreurs, le plus souvent dénuées de motifs.

J'ai dit que l'on avait dressé à terre une tente dans l'endroit où l'on construisait une pirogue baleinière. Le maître-charpentier, avec un novice qui l'aidait dans son travail, couchaient sur un plancher volant, établi sous le toit, à dix pieds du sol; et ils étaient pourvus de fusils, tant pour imposer à ceux qui auraient été tentés de dérober quelques uns des outils ou des matériaux, que pour se garantir contre les attaques des bêtes féroces qui, nous disait-on, étaient en grand nombre dans les forêts voisines de ce lieu désert.

Une nuit, vers une heure du matin, les hommes qui faisaient le quart à bord du Héros, entendirent de forts hurlements dans les environs de la tente; et bientôt après, un coup de fusil tiré de ce côté, acheva de leur don-

ner l'alarme. Prévenu de ce qui se passait, j'expédiai promptement un canot, avec un officier et quatre hommes bien armés.

Les charpentiers très-épouvantés leur racontèrent que trois énormes ours avaient long-tems rôdé autour d'eux, et qu'au moyen du clair de lune, ils les avaient très-bien distingués; qu'ils n'avaient cependant fait aucun mouvement, jusqu'à l'instant où l'un de ces animaux avait posé ses deux pates sur la toile de la tente, comme pour la prendre d'assaut; qu'alors seulement, ils lui avaient lâché un coup de fusil; mais qu'ayant manqué la bête, elle n'avait fait que s'éloigner un peu, sans prendre la fuite. L'officier avec ses quatre hommes parcourut les environs de la tente, et ne vit rien. Cependant, d'après l'ordre que je lui en avais donné, il ramena à bord les deux charpentiers, qui ne voulurent plus coucher à terre, et qui préférèrent rapporter leurs outils tous les soirs.

Février 1827.

Le lendemain, ayant raconté cet événement au Présidio, les soldats formèrent la partie de passer la nuit suivante sous la tente pour attaquer les ours et les prendre vivants; et en effet, ils se réunirent quatre des plus hardis et des meilleurs cavaliers, et se disposèrent pour cette chasse à laquelle ils sont très-accoutumés; mais, soit que nos charpentiers eussent pris pour des ours quelques uns des taureaux des troupeaux qui paissaient sur ces collines, soit que le feu que les soldats allumèrent sous la tente eût éloigné ces animaux, bien qu'ils prétendissent, au contraire, que les ours n'en sont pas effrayés, ils les attendirent en vain, et aucun ne parut.

Pour moi, je suis assez porté à croire que la peur qu'inspire un animal aussi redoutable, put très-bien métamorphoser, aux yeux des charpentiers, un bœuf ou un renard en une autre bête; et si j'en juge par la nature des mugissements qui parvinrent à mon oreille, lorsque je fus

monté sur le pont, je dois penser qu'une illusion panique fut la cause de cette aventure.

Quoiqu'il en soit, les ours sont fort communs dans les environs; et sans aller à plus de cinq à six lieues de San-Francisco, on les voit souvent par troupes, dans les forêts et même dans les plaines. Les Californiens prétendent qu'ils attaquent rarement les passants, et que seulement, lorsque l'on se trouve fortuitement près d'eux, ou qu'on excite leur férocité en les harcelant, ils font usage de leurs terribles griffes et de leur force extraordinaire.

> Mais, sans examiner si vers les antres sourds,
> L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours,

je vis à cette époque un soldat porter des preuves récentes et incontestables qu'ils ne sont pas toujours d'une humeur fort pacifique. Fray Thomas me dit lui avoir lui-même sauvé la vie, lorsque l'ours lui avait déjà imprimé les ongles sur le côté droit et sur la figure. Par le plus grand hasard, ce religieux, passant

dans un chemin très-écarté, accompagné de plusieurs hommes, avait entendu les cris de ce malheureux que son cheval, immobile de terreur, n'avait pu sauver; et ayant pressé le pas et fait beaucoup de bruit, la bête féroce avait abandonné sa proie et pris la fuite.

Cet homme rapporta que, parvenu dans cet endroit resserré de la route, il s'était trouvé inopinément face-à-face, à deux pas de l'ours; que n'étant pas préparé au combat, il avait tenté d'éviter le danger, en faisant volte-face; mais que l'animal s'était aussitôt jeté sur la croupe de son cheval et l'avait arrêté court.

Pendant notre séjour à la Hierba-Buena, nous employions ordinairement à la chasse les nombreux instants de loisir que nous laissaient nos affaires un peu décousues et sans suite. Le pays fournit une grande abondance de lièvres, de lapins, de ces perdrix à aigrette, et surtout une variété étonnante de canards et d'oiseaux de mer. Voilà pour la table.

Février 1827.

Quant à la collection dont je m'occupais avec le docteur Botta, nos recherches n'étaient pas moins fructueuses : sur le bord de la mer, une foule de beaux oiseaux de rivage; dans les bois et sur les collines, plusieurs belles espèces d'éperviers et autres oiseaux de proie ; dans les bosquets, des pies, des merles, des passereaux, et plusieurs frugivores tous différents des nôtres ; enfin, parmi les bruyères, une jolie espèce d'oiseau-mouche, peut-être la plus petite qui existe, dont la tête et la gorge sont d'un feu brillant.

Quand ce charmant petit animal se perchait, pour de courts instants, sur une branche sèche, on eût dit un sphéroïde de rubis, ou bien, une petite boule de fer rouge lançant des rayons d'étincelles. Si plusieurs se trouvaient réunis sur la même plante, l'Arabe, amateur de merveilles, aurait pu la prendre pour un rameau chargé de pierres précieuses, dont il rêve, en lisant les Mille-et-une-Nuits.

Février 1827.

Un dimanche, avec deux officiers du bord et un guide, je me rendis, de bonne heure à la Mission, dans l'intention de faire une excursion de chasse vers un endroit appelé le Rancho de San-Bruno, où nous devions trouver beaucoup de gibier. Cependant, avant d'aller plus loin, nous assistâmes à la messe, et nous entendîmes un sermon de Fray Thomas, sur le sixième Commandement de Dieu.

Il traita ce sujet avec talent; mais j'avouerai que son discours eût paru bien extraordinaire à des oreilles européennes, accoutumées à saisir les périphrases usitées en de pareilles matières; et quoique le bon père nous eût prévenu, dans son exorde, qu'on ne devait pas craindre de peindre sans détour les crimes qui se commettaient sans honte, il fallut nous représenter qu'il parlait à des Indiens demi-sauges, et à des gens presqu'aussi ignorants qu'eux, pour nous apprivoiser avec la naïveté des images.

Février 1827.

Nous montâmes ensuite à cheval, et nous suivîmes pendant environ trois lieues un des côtés d'une longue vallée, laissant à droite et à gauche de hautes collines verdoyantes, où paissaient les troupeaux de la Mission. A chaque instant, nous voyions de ces animaux que j'ai déjà désignés sous le nom de coyotes : il s'en faut beaucoup que la robe de ceux-ci soit aussi belle que celle des coyotes de la Basse-Californie ; leur couleur tire ici beaucoup plus sur le gris-fade ; ils ont la queue peu fournie et le poil généralement plus rare.

Parvenus à l'extrémité Sud de la vallée, nous passâmes une gorge, et bientôt nous nous trouvâmes dans une plaine, au milieu de laquelle coule un ruisseau qui forme çà et là de petits lacs. Nous mîmes pied à terre sur le bord de l'un de ces étangs, et ayant attaché nos chevaux, nous allâmes, chacun de notre côté, tirer les canards de diverses espèces, et les oies sauvages que nous rencontrâmes en grand nombre dans tous les environs. Quelques uns de nous

tuèrent aussi une espèce de héron, appelée dans le pays grulla, que les habitants regardent comme un manger délicat.

Après trois heures employées à répandre l'épouvante et la mort parmi les hôtes peu farouches des airs et des eaux, nous revînmes tous avec plus ou moins de succès au lieu où nous avions laissé nos montures, pourvus surtout d'un grand appétit que nous apaisâmes, au moyen des provisions dont nous avions eu soin de nous munir.

Nous ne suivîmes pas en revenant la route que nous avions prise le matin; nous coupâmes à l'Est, et nous tournâmes les collines que nous avions laissées sur la gauche. La pente en est beaucoup plus rapide de ce côté qui est presque à pic sur le port. Il faut avoir des chevaux bien sûrs et bien habitués pour s'exposer ainsi dans ces *laderas* ou sentiers étroits, à peine tracés sur le penchant des montagnes, et qui laissent au-dessous du cavalier des précipices affreux, où

Mars 1827.

le moindre faux-pas le ferait rouler avec son cheval jusqu'au bord de la falaise, et de là, arriver d'un saut dans la mer.

J'ignore la nature des sensations qui dominaient alors mes compagnons; mais j'avoue que je maudissais de bon cœur notre guide, en l'entendant chanter la Petenera (1), et le voyant battre le briquet pour allumer sa cigarita, comme s'il eût été au beau milieu d'une de nos routes royales. Je n'osais même promener mes regards sur l'immense et magnifique bassin qui commençait à mes pieds; mais je calculais, je crois, que les petites vagues circulaires que mon corps y soulèverait en tombant, ne causeraient pas plus d'agitation sur ses bords, que la chute d'une mouche sur le grand bassin des Tuileries.

Le 4, lorsque nous nous disposions à quitter San-Francisco, pour descendre la côte, j'appris

---

(1) Air Californien.

l'arrivée, à la Mission, du Padre Ramon Abila, dont parle Roquefeuille dans sa relation. J'allai aussitôt rendre visite à ce religieux qui, sachant que je devais me rendre à Monterey, me demanda le passage, ce que je lui accordai avec grand plaisir.

Toutes nos affaires étaient terminées à San-Francisco, et nous avions été assez satisfaits des transactions que nous y avions passées. Il avait été convenu avec les Padres que nous y reviendrions au mois de juin pour recevoir la valeur des marchandises qu'ils nous avaient achetées. Nous avions maintenant à continuer les mêmes opérations avec les autres Missions; mais celle de Santa-Cruz, située entre le port de San-Francisco et Monterey, était une de celles où les étrangers n'étaient pas admis. Cependant une circonstance heureuse me fit obtenir l'autorisation d'y aborder. Le Président de cet établissement m'avait fait connaître qu'il avait une assez forte quantité de grains à fournir au Com-

mandant de Monterey, qui n'avait aucun moyen de les envoyer chercher par mer. Je lui écrivis que s'il voulait m'autoriser à mouiller, en passant à Santa-Cruz, je les lui porterais. La nécessité plaida ma cause, et il fut arrêté que je chargerais les grains.

Je n'attendais donc plus qu'un vent favorable pour partir; mais les derniers tems de notre séjour à la Hierba-Buena furent signalés par des coups de vent continuels.

Ce mauvais tems avait été précédé par un violent tremblement de terre. Une nuit, vers quatre heures du matin, nous fûmes tous réveillés par un bruit extraordinaire, et surtout par une secousse qui nous fit croire d'abord que le navire venait d'être jeté sur les rochers. Le bâtiment frémissait et craquait de toutes parts, et la chaîne qui nous amarrait rendait un son effrayant. Lorsque nous fûmes assurés que nous n'avions pas changé de place, il ne fut pas difficile de reconnaître la cause de cette alerte. La

durée du bruit et de la secousse avait été d'environ huit secondes.

Le lendemain, les habitants du Présidio, encore tout effrayés, nous dirent qu'ils avaient passé une partie de la nuit dehors; que les secousses s'étaient répétées à diverses reprises; et que toutes les maisons avaient été plus ou moins ébranlées et endommagées.

Fray Thomas m'écrivit aussi que les bâtiments de la Mission avaient souffert dans quelques parties, ajoutant assez plaisamment : « dans l'église, la statue de San-Emilio (1) est tombée de sa niche et s'est cassé un bras; mais, pour San-Isidro el Labrador (saint Isidore le Laboureur), il est resté ferme, appuyé sur sa bêche ».

La veille du départ, je reçus de Don Ignacio

---

(1) C'est saint Émile que l'on invoque en Californie contre les tremblements de terre.

Mars 1827.

Martinez une lettre officielle, dans laquelle il me priait, au nom du gouvernement mexicain, de conduire à San-Diego trois mauvais sujets Indiens, qu'il était obligé de tenir continuellement aux fers, pour les empêcher de s'évader et de voler les habitants du Présidio et les Missions.

Il m'était avantageux de conserver des rapports de bonne intelligence avec les agents du Gouvernement ; et, malgré ma répugnance à favoriser l'esclavage, je consentis à la demande du Commandant. Je pensais d'ailleurs que le séjour de ces malheureux, à bord, serait pour eux un adoucissement momentané à leur position, et j'espérais qu'en changeant de demeure et de maîtres, ils pourraient revenir à des mœurs plus douces.

Le 7, nous mîmes sous voile, et nous sortîmes du port à la faveur du jusant : une bonne brise de Nord-Ouest nous accueillit ensuite, et nous défi-

Mars 1827.

lâmes rapidement en longeant la côte à petite distance.

Il y a dix-huit lieues de l'entrée de San-Francisco à la rade de Santa-Cruz, et la route est le Sud-Sud-Est, sans détours ni dangers. Toute la journée nous eûmes les longuevues à la main pour examiner la côte, dont les rapides progrès du navire changeaient l'aspect à chaque minute. En général, elle est très-haute dans l'intérieur, et partout couronnée de forêts de sapins; elle s'abaisse ensuite par une pente assez douce vers le rivage; mais avant d'y arriver, elle se relève de nouveau pour former un long sillon de collines, d'où elle descend enfin jusqu'à la mer, qui tantôt bat le pied de falaises verticales, et tantôt glisse en nappes d'écume sur des plages de sable ou de galet. Une belle verdure revêtissait les plaines et les collines où nous voyions, sans interruption, des troupeaux immenses de vaches, de moutons et de chevaux. Ceux de Santa-Cruz viennent rejoindre ceux

Mars 1827.

moins nombreux de San-Francisco, de sorte que cette longue bande de dix-huit lieues n'est qu'un pâturage continuel.

Le 8 au matin, après quelques heures de calme, nous mouillâmes par huit brasses, sur la rade de Santa-Cruz (1).

J'allai aussitôt à la Mission avec le Padre Ramon Abila, et j'y fus reçu avec cordialité par Fray Louis Taboada, qui en était le Président. Je le prévins que j'étais prêt à recevoir les grains qu'il devait me remettre pour le Commandant de Monterey; et aussitôt il donna ordre à ses mayordomos indiens de disposer les charrettes pour les transporter au rivage, où on s'occupa de les embarquer. Pendant cette opération, je traitai avec Fray Louis et avec les habitants des environs. C'était là le véritable

---

(1) Relèvement de ce Mouillage :

Les bâtiments de la Mission au Nord-22°-Ouest.
La pointe Ano-Nuevo au Sud-45° Ouest.

Mars 1827.

but de ma relâche, dont le chargement de grains n'était que le prétexte.

A chaque Mission que je visitais, je me faisais un nouvel ami. A peine y étais-je arrivé, qu'il s'établissait, entre le Missionnaire et moi, une confiance qui se manifestait d'abord par des plaintes contre le Gouvernement, qui avait pris la place de l'autorité royale. Cette barrière franchie, on me mettait au courant de tous les tiraillements que produisait nécessairement cette dissidence. On me faisait connaître ensuite les personnages avec qui j'allais avoir affaire, au point le plus voisin : c'était là, surtout, que j'apprenais le degré de solvabilité de chacun : documents qui m'étaient de la plus grande utilité, et que je ne me suis jamais repenti d'avoir écoutés : aussi, pendant tout le cours de mes opérations en Californie, je n'eus que huit cents piastres de mauvaise créance.

Presque tous ces religieux étaient des hommes d'un mérite distingué et d'une grande discré-

tion : les avis qu'ils me donnaient ne venaient donc d'aucun motif de haine, et n'avaient d'autre but que de me servir, comme un ami, comme un frère; ils savaient bien que je n'en abuserais pas, et que je ne les recevais que comme un renseignement commercial. C'était la conséquence du bonheur qu'ils trouvaient à traiter avec un Capitaine de leur communion. Jamais ils n'auraient abordé un pareil sujet, avec un Américain ou un Anglais. Leur bon esprit et leur tolérance les rendaient, à la vérité, hospitaliers pour tous; mais, des simples devoirs de la politesse, à un abandon tout confidentiel, il y avait un monde.

Il n'y a pas de situation plus jolie que celle de cette Mission. A partir du rivage, le terrain s'élève par gradins si réguliers, qu'on dirait les terrassements symétriques d'une fortification. Je ne sais même si le revêtement de gazon d'un ouvrage artificiel pourrait jamais atteindre la beauté de la pelouse qui les couvre comme le

tapis de velours vert, étendu sur les degrés d'un trône. Les bâtiments sont assis sur la troisième esplanade faisant face à la mer, et adossés à une épaisse forêt de grands sapins, qui prête un nouvel éclat à la blancheur de leurs murs.

A droite de l'établissement, les marches naturelles, qui soutiennent la masse des terres, sont brusquement interrompues par un vallon profond, au fond duquel coule tranquillement une rivière d'eau limpide, bordée d'arbres dont l'épais feuillage protège son onde contre les ardeurs du soleil. On voudrait changer son sort contre celui du joli martin-pêcheur bleu-de-ciel qui, attentif sur une branche sèche, épie, sous ce délicieux ombrage, le poisson qu'un rayon de lumière vient trahir en brillant sur ses écailles d'or. On envierait la douce vie du beau canard rouge qui se promène paisiblement sous ces travées de verdure, ou celle du héron blanc, qui y trouve une nourriture facile et abondante.

Mars 1827.

Il y aurait, à la vérité, quelque compensation, si le docteur Botta devait souvent renouveler sa collection de peaux d'oiseaux de Californie; car, pendant deux jours qu'il passa à Santa-Cruz, il jeta un peu de désordre dans les habitudes de ces pauvres animaux; et je crois même que, pour être juste, je devrais m'accuser d'une partie de cette cruelle agression.

Le mouillage n'étant à couvert que du côté du Nord, nous fûmes obligés, le 9, d'appareiller précipitamment, à l'approche d'une tempête du Sud qui nous menaçait. Nous eûmes encore à nous féliciter, en cette occasion, de la force et de la bonté de notre équipage. En effet, lorsque le danger se manifesta, tous nos canots étaient à la plage, chargeant de grains et de cuirs. Je fis tirer aussitôt un coup de canon pour les rappeler, ainsi que le docteur Botta, qui était allé au village visiter un malade; on embarqua le chargement; on hissa les embarcations; on leva deux ancres; et dans moins d'une

demi-heure, nous étions sous voile, au moment où le vent donnait avec violence dans la baie.

Quelque bon que soit un équipage, il ne déploierait pas cette précieuse activité, s'il n'était excité par l'énergie d'officiers habiles. Le sang-froid et le talent que montrait M. Tréhouart, mon Second et mon ami, dans ces occasions, établissaient l'ordre et commandaient la promptitude.

Cependant la bourrasque ne fut pas de longue durée, et le vent revint promptement au Nord-Ouest; mais nous n'en poursuivîmes pas moins notre route pour Monterey, qui n'est qu'à sept lieues de Santa-Cruz, et nous y mouillâmes, à dix heures du soir.

Le lendemain, au lever du soleil, je fis saluer la place de sept coups de canon, qui ne furent rendus que par un seul coup. J'allai, aussitôt après, voir le commandant Don Miguel Gonzalez, capitaine d'artillerie; et avant toute autre affaire, je le priai de m'expliquer pourquoi le

Mars 1827.

salut ne m'avait pas été rendu complètement. Il m'ouvrit un livre, où il me fit voir, que seulement un navire de guerre pouvait prétendre à ce que le salut fût répété coup-pour-coup.

Je rendis aussi visite au Commissaire chargé des Douanes, Don Jose-Maria Herrera, celui des administrateurs avec lequel je devais avoir des rapports continuels, non-seulement pendant mon séjour à Monterey, mais encore pendant tout le tems que je passerais en Californie. Il était comme Intendant de toutes les comptabilités et de toutes les finances de la province.

Il me dit que les lois mexicaines étaient observées en Californie, et que je devais, à la rigueur, débarquer toute ma cargaison; mais que, vu le peu de ressource de ce seul port pour la vente d'un chargement entier, je pourrais débarquer seulement ce que je croirais pouvoir vendre, et reprendre ensuite, sans payer de droits, ce qui resterait à mon départ; ajoutant

encore que je pourrais suivre cette marche, pour tous les autres soumis à sa juridiction.

Quelques jours après, j'allai à la Mission de San-Carlos, située à environ cinq milles au Sud du Présidio de Monterey. Le chemin qui y conduit est tortueux, et serpente entre des collines tapissées d'un gazon bien vert, et ombragées de grands sapins et de beaux chênes. Ces arbres sont quelquefois groupés si agréablement, qu'ils semblent avoir été plantés de la main d'un habile décorateur : tantôt ils forment des avenues, des cardons ou des massifs; tantôt ce sont d'épaisses forêts qui s'ouvrent çà et là, comme pour laisser errer la vue sur des bassins de verdure, distribués de la manière la plus pittoresque au milieu des bois. A la vérité, les belles lianes des tropiques ne s'y entrelacent pas d'un arbre à l'autre, comme des guirlandes; mais les espèces sont mêlées, séparées, réunies de tant de manières, le sol est si propre, si frais, si dégagé de buissons, que rien ne pourrait ajouter à la

Mars 1827.

beauté de ces collines. Les forêts de la zone torride sont d'un effet plus romantique ; celles-ci d'un aspect plus sévère.

La Mission de San-Carlos est bâtie sur un petit golfe, ouvert au Sud-Ouest, qui n'offre ni abri ni mouillage. Elle était pauvre et presque dépeuplée d'Indiens. Le Padre Ramon-Abila, que le mauvais tems subit avait empêché de se rembarquer à Santa-Cruz, y était arrivé par terre. J'y trouvai aussi le Padre Altemira, jeune Missionnaire, et le Padre Seria, Préfet et chef de tous les Franciscains de la Californie, homme d'un très-haut mérite et d'une grande vertu.

Il était alors tout-à-fait en disgrâce parmi les Mexicains, pour avoir refusé de jurer la Constitution, et avoir empêché ses subordonnés d'y adhérer : aussi, était-il, en quelque sorte, retenu comme prisonnier et gardé à vue à San-Carlos. Les agents du gouvernement mexicain le considérant donc comme le principal obstacle à

l'adhésion de tous les autres Missionnaires, ils auraient bien désiré le renvoyer au Mexique. Le commandant Gonzalez avait déjà cherché à sonder mes dispositions, pour savoir si, en retournant à Mazatlan, je consentirais à l'emmener; mais j'avais fait entendre à cet officier, que quelque disposé que je fusse à faire quelque chose d'agréable à son Gouvernement, je ne me rendrais jamais l'instrument d'aucun acte de violence envers qui que ce fût; et que je ne prendrais à mon bord le Padre Prefecto, que s'il me le demandait lui-même. Ce bon Missionnaire avait craint que je ne me prêtasse aux desseins du Commandant: et il me témoigna la plus vive reconnaissance, lorsque je lui manifestai mes sentiments à cet égard.

Le 24, ayant vendu tout ce qui était demandé, et n'ayant pas d'espoir de faire d'autres marchés pour le moment, je fis rembarquer tout ce qui restait à terre; mais le lendemain étant un dimanche, je remis le départ au jour suivant.

Mars 1827.

Nous eûmes ce jour-là un spectacle nouveau pour nous. Les soldats du Présidio ayant pris un ours vivant, vinrent me le proposer; et j'en fis l'acquisition pour quelques piastres, afin de voir un combat à outrance entre cet animal et un taureau que je me procurai également. Ils furent amenés l'un et l'autre dans l'enceinte du Présidio, où on les attacha ensemble, au moyen d'une longue corde de cuir qui, sans leur permettre de se séparer, leur laissait néanmoins toute la liberté de leurs mouvements; après quoi, on les abandonna à toute leur férocité.

Ce spectacle avait lieu à l'issue de la messe, et les spectateurs étaient nombreux. Lorsque les deux combattants furent au milieu de la place, le taureau, ne faisant pas d'abord attention à l'ours, commença à courir sur ceux qui l'entouraient; mais, se sentant bientôt retenu par la jambe, il se retourna vivement vers son ennemi le plus redoutable, et du premier coup de corne, il le culbuta. Malheureusement,

l'ours avait eu une pate cassée dans son premier combat avec les soldats, et ne pouvait faire usage de sa force prodigieuse; cependant il mordit le taureau au cou et lui fit jeter de grands mugissements. Cette attaque ayant redoublé sa fureur, il prit de nouveau du champ, et fondit comme l'éclair sur la bête féroce qui, au bout de quelques minutes, fut horriblement percée, et resta morte sur la place; de sorte que l'avantage resta tout entier au taureau : mais le combat eût été au moins douteux, si l'ours eût été moins maltraité d'abord.

J'ai vu depuis d'autres attaques entre ces animaux, où la chance tourna toujours différemment. Le commencement de cette lutte mortelle était toujours en faveur du taureau; mais, lorsque quelque morsure profonde ou la fatigue du combat l'obligeaient à tirer la langue, l'ours ne manquait jamais de lui saisir cette partie sensible et d'y enfoncer ses ongles formidables,

Mars 1827.

sans lâcher prise, quelque mouvement que se donnât son adversaire. Le taureau vaincu, réduit à pousser d'affreux mugissements, lacéré de toutes parts, tombait épuisé, et mourait au bout de son sang. C'est ainsi que ce féroce animal devient la terreur des troupeaux de la Haute-Californie.

C'est au moyen du lacet, que les cavaliers du pays réussissent à s'en rendre maîtres. Ce lacet, qui est en usage dans toutes les possessions espagnoles des deux Amériques, est une corde en cuir, de la grosseur du petit doigt, et de quinze à vingt brasses de longueur. L'une de ses extrémités est fortement fixée à l'arçon de la selle, et l'autre est terminée par un nœud coulant.

Pour tout autre que ces adroits cavaliers, une pareille arme serait d'une complète inutilité; dans leurs mains, c'est un moyen puissant et redoutable. On les a vus dans plusieurs rencontres braver la lance et la bayonnette des

Mars 1827.

troupes régulières. Ceux des campagnes de Buenos-Ayres se rendirent tellement à craindre à l'armée anglaise qui envahit momentanément cette ville en 1809, qu'aucun soldat n'osait s'écarter des retranchements, sachant bien que s'il était surpris par un gaucho (1), et qu'il dirigeât mal son coup de fusil, ses autres armes ne pourraient le sauver d'une mort affreuse.

Quand un de ces hommes veut faire usage de son lacet contre un homme ou contre un animal, il le tient roulé à la main; il passe au galop à quinze pas de son ennemi, en faisant tourner le lien fatal au-dessus de sa tête, comme une fronde; et au moment favorable, il le déploie en le lançant avec tant d'adresse, qu'il ne manque jamais de lier par le cou, le corps ou les jambes, l'individu qu'il menace, et qu'il traîne aussitôt cruellement sur le sol, au grand galop de son cheval.

(1) Nom que l'on donne à ceux des campagnes de la Plata.

Mars 1827.

En Californie, trois ou quatre cavaliers, munis de leurs lacets, regardent comme une partie de plaisir d'aller à l'attaque d'un ours : ils l'amorcent avec un animal mort, et l'attendent en silence. Si l'ours se met en défense et veut se jeter sur l'un d'eux, l'instant est favorable, pour les autres, de le lacer par derrière. S'il fuit, comme il arrive le plus souvent, le cavalier le mieux monté s'efforce de lui couper le chemin et de l'obliger à combattre. Le premier lazo qui l'accroche ne lui laisse plus de liberté que pour courir sur celui qui l'a lacé ; mais les autres arrivent et lui jettent facilement les leurs : ils les tendent alors en sens contraire, et le tiennent ferme, pendant que l'un d'eux descend de cheval, et lui lie les quatre pates. On le place sur un cuir de bœuf, et on le traîne où l'on veut.

On détruit aussi ces animaux d'une manière plus expéditive et moins dangereuse. Entre les branches d'un arbre, on construit un Trapiste

Mars 1827.

(échafaudage), à dix ou quinze pieds au-dessus du sol, et plusieurs hommes s'y tiennent armés de fusils, chargés chacun de deux balles. A vingt pas de l'arbre est un cheval mort depuis plusieurs jours, dont la putréfaction commence à se manifester. Les ours qui, dit-on, ont l'odorat très-sensible, y sont attirés de fort loin; et à mesure qu'ils arrivent, ils sont fusillés par les chasseurs avec une grande facilité. Le Padre Viader, Président de la Mission de Santa-Clara, homme sage et vrai, m'a affirmé en avoir tué lui-même une centaine par ce moyen.

D'autres creusent une fosse profonde, recouverte d'une forte claie de branchages, sur laquelle ils mettent quelque chair propre à allécher les ours; et se tenant dessous, ils les tuent à coups de lance ou de fusil.

Les Californiens font donc usage du lacet comme arme offensive; mais ils s'en servent plus fréquemment pour conduire les troupeaux de mulets, de chevaux et de bêtes-à-cornes.

Mars 1827.

C'est ainsi qu'ils les abattent, soit pour les tuer, soit pour les marquer ou pour les hongrer. Sans le secours de ce moyen, il serait impossible de tirer parti de ces animaux qui, vivant en liberté dans de vastes campagnes, sont presque aussi sauvages que s'ils n'avaient pas de maîtres. Il serait même quelquefois très-imprudent pour nous, européens et mauvais cavaliers, de traverser à cheval ces innombrables troupeaux, sans être accompagnés par quelques uns de ces hommes du pays, qui savent reconnaître de loin les taureaux les plus farouches, et qui, au besoin, sauraient vous sauver de leur fureur, en les laçant ou en les harcelant.

De la rade de Santa-Cruz, la côte descend circulairement jusqu'à Monterey, où la pointe Pinos, se projetant à quelques milles au Nord-Nord-Ouest, forme un petit golfe dont l'ouverture moyenne est tournée vers le Nord; de manière que, du mouillage ordinaire de Monte-

rey, les rochers les plus saillants de la pointe Pinos couvrent en partie la pointe Ano-Nuevo et les montagnes qui dominent la Mission de Santa-Cruz, qui paraissent dans un éloignement de sept à huit lieues. C'est cette petite baie qui constitue ce que l'on appelle improprement le port de Monterey; car un port est un espace fermé à tous les vents.

Cependant des circonstances locales donnent à cet endroit une partie des avantages d'un véritable port. Les vents les plus à craindre sur cette côte sont ceux du Sud-Sud-Est au Sud-Sud-Ouest, comme je l'expliquerai plus tard; or l'ancrage est parfaitement abrité de ce côté. Il est presque aussi bien gardé du vent le plus ordinaire, qui, soufflant presque constamment de l'Ouest au Nord-Ouest, passe nécessairement par-dessus la pointe Pinos. Il n'y aurait donc que ceux du Nord 1/4 Nord-Ouest au Nord-Nord-Est, qui pourraient être nuisibles, et ils sont très-rares; aussi, il suffit d'être passablement

amarré pour n'avoir rien à redouter : il n'y a pas d'exemple qu'il se soit perdu un navire à Monterey, depuis l'établissement des Espagnols.

Le point le plus reconnaissable pour l'entrée de Monterey est la pointe Pinos qui, de loin et de toutes les directions, paraît comme une colline d'une élévation moyenne, qui, s'abaissant presque autant vers l'intérieur que vers la mer, prend, à la première vue, l'aspect d'une île. Elle est entièrement couverte de grands sapins, qui croissent presque au bord de la mer. Quelques roches toujours visibles s'écartent d'environ un mille de sa partie du Ouest-Nord-Ouest.

Pour entrer à Monterey et trouver plus facilement le meilleur ancrage, il faut attaquer cette pointe, et après avoir passé au large des rochers détachés dont on vient de parler, la ranger de près, en gouvernant parallèlement vers le fond de la baie. Les algues qui croissent autour des rochers, et dont les plus écartées ne

Mars 1827.

sont pas par moins de huit brasses, sont une marque certaine pour se tenir à une distance convenable de la terre : en les côtoyant à une encâblure, on suivra la meilleure direction. Lorsque l'on sera parvenu en face d'une petite monticule sur lequel on voit les restes d'un fort, on trouvera onze brasses fond de sable vaseux, et l'on mouillera alors à portée de voix du rivage.

Il ne faudrait pas s'attendre à voir en arrivant une ville considérable; une pareille idée pourrait tromper, sur le véritable mouillage, celui qui l'aurait conçue. Les premiers bâtiments que l'on aperçoit en doublant la pointe Pinos, sont ceux du Présidio, qui forment un carré de deux cents mètres sur toutes les faces, et qui, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, ne ressemblent qu'à de longs magasins couverts en tuile. A droite du Présidio, sur une petite plaine verdoyante, on voit ensuite, semées çà et là, environ quarante maisons d'une assez jolie appa-

rence, également couvertes en tuile et blanchies à l'extérieur. Voilà, avec autant de cabanes en chaume, tout ce qui compose la capitale de la Haute-Californie.

Monterey s'est cependant beaucoup accru depuis 1794 que Vancouver y relâcha en revenant de la côte Nord-Ouest d'Amérique : il n'y avait alors que le Présidio ; toutes les maisons qui existent aujourd'hui, et dont la plupart appartiennent à des étrangers, n'ont été bâties que depuis l'Indépendance du Mexique.

Au-delà des habitations, s'élève un cordon de collines arrondies, d'un aspect charmant, où l'on peut admirer un mélange pittoresque de diverses espèces d'arbres, parmi lesquels dominent toujours les sapins et les chênes.

Le débarquement s'effectue facilement près d'un petit corps-de-garde, dans l'endroit le plus enfoncé de l'anse. Un ruisseau peu abondant coule dans un petit ravin, à gauche du vieux

Mars 1827.

fort. Ce lieu est assez commode pour remplir les pièces à eau. Cette aiguade serait excellente, si la source était un peu plus riche; cependant elle peut presque toujours suffire aux besoins d'un ou de deux navires.

X.

La pointe Concepcion. — Canal de Santa-Barbara. — Bitume flottant. — Arrivée à Santa-Barbara. — Description du Présidio. — Les Laveuses. — Le vieux Padre. — Fray Antonio Ripol. — Description de la Mission. — Le Commandant-Général Echandia. — Difficultés de son Gouvernement. — Départ. — Le Coup de Canon messager. — La Moutarde et les serpents. — L'Ile de l'Anniversaire. — Les Aigles marins.

Heureux le marin qui possède assez la connaissance des lieux où il aborde, pour qu'un seul coup-d'œil, pénétrant par l'ouverture de deux masses de brouillard, lui suffise à recon-

naître sa position, et qui, par là, atteint avant la nuit un abri protecteur, au lieu de la passer inquiétante, affreuse, à l'entrée du port, sans pouvoir s'y réfugier! Heureux encore celui qui, au milieu d'une tempête, peut mettre à profit la lueur si instantanée d'un éclair, pour observer le sommet arrondi d'une colline, la face blanchâtre d'un morne connu, ou le profil escarpé d'un cap! En moins d'une demi-seconde, son œil exercé a saisi la forme de ces objets : il ordonne au timonier de porter la barre du gouvernail au vent; une brise impétueuse remplit aussitôt les larges trapèzes de ses huniers; le navire s'élance, et les vagues qui se brisaient sur ses flancs ne font plus entendre dans le sillage qu'un bruyant murmure. On laisse une pointe à tribord, à babord, un îlot: la mer gronde encore dans le lointain; mais elle s'aplanit successivement; et bientôt les lumières qui se montrent aux fenêtres des édifices, deviennent autant de phares guidant le vaisseau au mouillage.

On doit donc considérer l'aspect des côtes comme une partie essentielle des connaissances qu'un marin doit s'efforcer d'acquérir partout où il se trouve : aussi, ce genre d'observations a-t-il toujours été l'objet de soins assidus de la part des navigateurs, qui ont le plus fait pour la sûreté de la navigation. Je n'ignore pas combien cette science est aride pour la plupart des lecteurs ; cependant elle est trop intimement liée au but de cet ouvrage, pour négliger d'y insérer, dans toutes les occasions, le résultat de mes observations.

L'endroit que nous devions visiter immédiatement après Monterey était Santa-Barbara, qui en est éloignée d'environ soixante-cinq lieues au Sud-Est. Entre ces deux points, se trouvent plusieurs Missions, entr'autres celle fort riche de San-Luis Obispo, qui a un assez bon mouillage à sa proximité : il eût même été très-avantageux pour nous de nous y arrêter ; mais cet établissement n'était pas dans la catégorie des

ports ouverts aux étrangers. Ce fut donc pour Santa-Barbara que nous appareillâmes le 27 au matin.

Le 28, nous eûmes en même tems connaissance des îles qui forment le canal, dit de Santa-Barbara et de la pointe Concepcion. Cette pointe après laquelle la côte prend une direction Est, est fort remarquable par sa forme. Sous l'aspect d'un coin de mire, elle s'élève de la mer; et s'abaissant ensuite vers l'intérieur, après avoir tracé une longue queue, elle remonte doucement jusqu'au sommet des montagnes.

Aussitôt que nous eûmes passé ce cap, la mer qui auparavant était fort agitée, devint droite et unie; mais la brise était faible, et nous n'avancions que lentement, ayant à notre droite les îles de San-Miguel, Santa-Rosa, et Santa-Cruz.

La côte que nous prolongions à deux milles de distance, est dominée par une chaîne de

montagnes parallèles au rivage, de six à sept cents mètres d'élévation. A leur base s'étend une plaine terminée par des falaises verticales, qui laissent entre elles et la mer une plage étroite, de sable ou de galet. Cette campagne, où paissent de grands troupeaux de chevaux et de bêtes-à-cornes, est agréablement coupée à des distances presque égales par des vallées étroites. Dans ces ravins, croissent des massifs de beaux chênes, dont les cimes pressées et touffues semblent remettre de niveau tout ce terrain : des ruisseaux coulent dans ces vallons et servent à abreuver le bétail qui se nourrit aux environs.

De la mer, à certaines heures du jour, on voit ces animaux quitter les pâturages, serpenter en longues files, pour se rendre où la soif les conduit, et remonter ensuite dans le même ordre, d'un pas plus lent, vers les prairies où l'abondance et le repos les attendent. Cependant quelques hommes à cheval viennent de tems-à-autre troubler cette heureuse indolence.

Alors tout fuit, pour éviter le funeste lazo. Vains efforts! Malheur à celui que le Californien a destiné à la bride ou au couteau! il ne peut échapper à l'esclavage ou à la mort.

Le cheval en liberté ne sait pas faire usage de sa vitesse; il s'élance sans jugement; et quand il croit s'éloigner du danger, il ne fait souvent que tracer des circuits qui l'y ramènent : tandis que, dirigé par un cavalier intelligent, le flanc ensanglanté par un large éperon, le coursier dompté profite de tous les avantages du terrain, et l'atteint par une route abrégée.

Le taureau aussi, mieux armé, mais moins rapide, a beau se retourner vers celui qui le poursuit; à l'instant où, fondant sur l'un de ses ennemis, il croit le percer de ses cornes, un autre le lace par derrière, et il est impitoyablement garrotté.

Les flancs nus, violâtres et calcinés des montagnes prêtent un nouveau charme d'opposition à ces beaux lieux, auxquels il ne manque que

quelques jolis châteaux, pour composer un magnifique tableau; mais la Californie est encore bien éloignée du tems où une population plus riche et plus nombreuse l'ornera de ces belles demeures. Quoiqu'il en soit, tout ce coteau, mêlé de prairies et de bosquets, est un des plus riants de toute la côte.

Pendant que nous longeâmes ce rivage, nous trouvâmes la mer presque partout couverte de bitume, tantôt sous la forme de plaques arrondies, d'une certaine épaisseur, tantôt sous celle de larges nappes d'huile et de goudron, étendues sur l'eau et montrant des reflets jaunes ou azurés. L'odeur qu'exhalait cette matière, était assez forte pour incommoder, et rendre la respiration âpre et difficile. J'ai ignoré quelque tems si ce brai naturel, répandu en si grande quantité sur tout le canal, coulait de quelque point de la côte, ou si la source en jaillissait du fond de la mer; ce ne fut qu'à une autre relâche à Santa-Barbara, que je sus, qu'à moitié

distance de ce Présidio, à la pointe Concepcion, entre le Rancho de Los-Ortegas et celui de Los-dos-Pueblos, se trouve un grand bassin de bitume qui bouillonne sans cesse, et dont le trop-plein déborde dans la mer dont cette source n'est pas éloignée.

Le 29 au soir, nous mouillâmes sur la rade de Santa-Barbara, au milieu d'un brouillard qui ne nous avait permis qu'un examen bien imparfait des environs du mouillage; mais le 30 au matin, nous eûmes une vue complète du lieu où nous avions jeté l'ancre. La même apparence des terres continuait aussi loin que l'œil pouvait atteindre vers l'Est; seulement la falaise était interrompue pour former la baie très-peu rentrée de Santa-Barbara; et la chaîne des montagnes, un peu déprimée, était coupée par un ravin profond. La rade, ouverte sur la moitié de l'horizon, n'est abritée que depuis l'Ouest à l'Est par le Nord. A quatre lieues en face, paraît l'île élevée et assez con-

Mars 1827.

sidérable de Santa-Cruz, et à gauche de celle-ci, vers le Sud-Est, le groupe d'Enecapah (nom indien), composé de quatre îlots.

Je descendis à terre avec M. R...., et nous allâmes voir le commandant Don Jose Noriega. Il habitait le Présidio, en attendant l'achèvement d'une assez belle maison qu'il faisait construire en dehors, et pour laquelle je lui apportais des poutres que j'avais embarquées à Monterey. Nous trouvâmes, dans Don Jose, un homme instruit et respectable, entouré d'une nombreuse et charmante famille, dont nous reçûmes un accueil franc et poli. Sa fortune considérable et son beau caractère le faisaient jouir d'une grande influence dans le pays; et, quoiqu'il fût Espagnol, il venait d'être nommé Député au Congrès de Mexico.

Le Présidio de Santa-Barbara, comme celui de Monterey, est une enceinte carrée, entourée de maisons et de dépendances à un seul étage; près de l'angle du Nord-Est est un bâtiment, un

peu distingué des autres, et surmonté d'un belvédère; c'est la demeure du Commandant. A l'angle opposé, qui est tourné vers la route du rivage, on voit que les ingénieurs de la Californie ont eu l'intention d'élever un bastion; mais il faudrait être doué d'une complaisance bien facile, pour dire qu'ils y ont y réussi. Le Présidio est bâti sur une plaine comprise entre deux petits ravins où coulent deux faibles ruisseaux. Autour de la forteresse sont groupés, sans ordre, soixante à quatre-vingts maisons, habitées par la Gente-de-Razon, et les Indiens qui servent de domestiques à ces gens raisonnables. Chacune de ces habitations a un petit jardin entouré de palissades.

Nous allâmes ensuite à pied à la Mission, située à l'extrémité supérieure de la plaine, à une demi-lieue du Présidio. Le chemin qui y conduit monte d'une manière peu sensible, en traversant une belle pelouse, où paissent les chevaux en service et les vaches qui fournissent

le lait journalier au Présidio. A mesure que nous avancions, les bâtiments de la Mission se présentaient sous un plus bel aspect. De la rade, nous aurions pu la prendre pour un château du Moyen-Age, avec ses hautes ouvertures et son beffroi; en approchant, l'édifice s'agrandit, et sans rien perdre de sa beauté, il prend peu à peu un air religieux; la tourelle devient un clocher; l'airain, au lieu d'annoncer l'arrivée d'un chevalier, sonne l'Office ou l'Angelus; la première illusion est détruite, et le castel est un couvent.

Sur le devant de la maison, au milieu d'une vaste place, est une fontaine jaillissante, dont l'exécution, toute imparfaite qu'elle fût, nous causa une surprise d'autant plus grande, que nous nous attendions moins à rencontrer dans ce pays, d'ailleurs si éloigné des recherches européennes, cette espèce de luxe réservé chez nous aux demeures les plus opulentes. Après s'être élevée à plus de huit pieds au-dessus du

sol, l'eau claire et brillante de cette fontaine retombait en larges nappes sur une suite décroissante de plateaux en pierre formant l'ensemble d'une pyramide octogone : elle remplissait jusqu'au bord un bassin de la même forme, d'où, sortant par la gueule d'un ours aussi en pierre, elle tombait dans un beau lavoir en stuc, autour duquel des Indiennes et de jeunes Californiennes étaient occupées à laver. Ces dernières nous regardèrent en dessous, à travers les belles tresses de leurs cheveux châtains, et je présume que l'examen qu'elles firent des deux étrangers fut aussi complet qu'il fut rapide.

Le beau sexe de tous les pays est seul en possession de cet avantage, d'apprécier un individu, et surtout de saisir ses ridicules, au moyen d'un regard furtif, et dans un clin-d'œil. Je vis l'une de ces jeunes filles sourire d'une manière presque imperceptible : peut-être excitais-je moi-même sa malicieuse gaité;

cependant la tournure assez grotesque de mon compagnon, ses dents calcinées par l'usage immodéré du tabac, et sa tête de singe, placée sur un corps grêle de quatre pieds huit pouces, tout cet ensemble dut un peu tranquilliser mon amour-propre.

Nous montâmes un perron de quelques degrés, qui nous conduisit sous un long péristyle ou cloître, soutenu par quinze piliers carrés formant quatorze arcades qui, de loin, donnent à la Mission cette apparence de noblesse qui nous frappa à la première vue. Là était assis un Padre vieux et infirme, que son âge et son état rendaient tellement insensible à tout ce qui se passait autour de lui, qu'à peine s'aperçut-il que nous étions étrangers, lorsque nous le saluâmes et que nous nous informâmes de sa santé. Je vis bien que, pour stimuler son attention, il fallait en venir au grand moyen; je me penchai vers lui, et je lui dis, de manière à vaincre sa surdité : — Je suis Français; je

Mars 1827.

viens de Paris; et je puis vous donner des nouvelles assez fraîches de l'Espagne.

Jamais talisman n'a produit un effet plus magique que ce peu de mots dont j'avais déjà éprouvé l'efficacité, pour m'attirer la bienveillance et l'intérêt de ces bons Pères. En général, les Espagnols sont extrêmement attachés à leur pays : ils en aiment le sol, les mœurs, tout, et même les abus de leur Gouvernement. Je n'eus pas plus tôt prononcé ces paroles, que le vieillard, sortant de sa léthargie, m'accabla d'amitiés et de questions si pressées, que je ne pouvais trouver le moment de lui répondre. Il retrouvait une partie de sa vigueur passée, en parlant de sa patrie qu'il ne devait plus revoir.

Les événements qui avaient donné lieu à l'invasion de l'Espagne par une armée française, lui étaient connus; il regardait Ferdinand VII comme un quasi-martyr, et les Français comme des libérateurs. L'opinion et l'éducation font

souvent envisager les mêmes choses sous des aspects bien différents : pendant que ce pauvre religieux se réjouissait d'apprendre que nos troupes étaient encore dans la Péninsule, je ne pouvais empêcher un pénible souvenir de s'emparer de mon cœur; et je me rappelais avec quelle impatience nous supportions naguère la présence des étrangers, et avec quelle mauvaise humeur nous comptions les jours qui devaient encore précéder leur départ, quelles que fussent d'ailleurs les obligations que certaines gens crussent leur devoir. Il est bien rare, on ne peut plus rare, qu'une invasion ait pour but ou pour résultat le bonheur du pays occupé.

Ce vieillard n'était pas le Président de la Mission; il n'y remplissait aucune fonction et ne faisait qu'y subsister, en attendant que Dieu mît fin à sa demi-existence. Elle était confiée à l'administration de Fray Antonio Ripol : celui-ci était occupé en ce moment, et nous mîmes son absence à profit, en visitant son jardin que

nous trouvâmes grand, bien entretenu et bien planté. Les allées, régulièrement percées, étaient ombragées de beaux oliviers, et l'on y voyait en même tems les fruits des climats tempérés et ceux de la zone torride. Les bananiers y étendaient leurs larges feuilles entre les pommiers et les poiriers; et, au rubis des cerises, se mêlaient les pommes d'or des orangers.

Avec plus de discrétion et de discernement, Fray Antonio Ripol, homme de bonne mine et d'un esprit distingué, me fit une partie des questions que m'avait déjà adressées son vieux compagnon; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité ou plutôt sa sollicitude, il nous offrit de visiter les bâtiments de la Mission et l'église.

La façade de cette chapelle est ornée de six demi-colonnes soutenant un fronton triangulaire, chargé de plusieurs statues de saints. Le vase de l'église n'est composé que d'une nef à voûte plate, sans bas-côtés. La structure de cet édifice n'aurait donc rien qui dût exciter la

surprise, s'il eût été bâti par des Européens; mais, lorsque l'on considère qu'il est l'ouvrage de pauvres Indiens, guidés par un ecclésiastique; qu'il est élevé dans un pays qui, s'il renferme tous les matériaux nécessaires, ne les fournit du moins à la main qui les emploie, que dans l'état sauvage où les produit la nature; on ne peut se lasser d'admirer la patience de ce religieux, le talent qu'il a déployé, et les soins qu'il a dû se donner pour une semblable construction.

Chez nous, veut-on entreprendre l'édification d'un bâtiment de ce genre? Dix architectes pour un se présentent avec leurs plans et leurs devis. On n'a qu'à choisir celui qui convient le mieux; on contracte des marchés avec des fournisseurs; tous les matériaux prêts à placer sont apportés sur le terrain désigné, sans qu'on ait à s'occuper d'autre chose qu'à vérifier leur qualité et à leur donner la dernière main; enfin, les meilleurs ouvriers se disputent la préférence sur leurs concurrents.

Mars 1827.

Ici, au contraire, tout est brut, jusqu'aux hommes, et le premier soin du constructeur a été de former ses ouvriers. Il a fallu, avec de la terre primitive, faire des briques et de la tuile; couper au loin des arbres immenses, et les apporter, à force de bras, par des chemins tracés exprès à travers les ravins et les précipices; recueillir à grands frais, sur le bord de la mer, les coquillages pour les transformer en chaux; enfin, jusqu'au moindre élément de cet édifice a coûté des travaux préliminaires, qui ont dû augmenter considérablement les difficultés. On est en même tems étonné de la hardiesse du projet et de la constance dans l'exécution : il n'y a qu'un zèle sans bornes pour l'extension de la religion, qui ait pu rendre le Padre Ripol victorieux de tant d'obstacles. Il n'a pourtant pas employé beaucoup plus de tems pour terminer le bâtiment qu'il n'en eût fallu en Espagne : cette église fut commencée en 1820 et finie en 1824.

La nef, l'autel et la sacristie, sont décorés de peintures dont les meilleures sont venues du Mexique; les autres sont de la main des Indiens eux-mêmes. Les piliers, les frises, les encadrements et les plinthes sont marbrés avec assez de goût, et ornés d'arabesques passablement exécutés. Ce qui relève encore tout cet ensemble, et dispose à l'indulgence à l'égard des défauts d'architecture, c'est une propreté excessive, qu'on ne rencontre pas dans nos églises du troisième et même du second ordre.

Le talent et la sollicitude de Fray Antonio ne se sont pas exclusivement concentrés sur la construction de son église; en même tems qu'il se livrait à ce beau travail, il songeait aussi à nourrir et vêtir ses Indiens. Nous allâmes visiter ses fabriques de lainages. Là, dans les bâtiments destinés à cet usage, deux cents individus des deux sexes étaient occupés à divers ouvrages : les femmes et les enfants cardaient et filaient la laine : les hommes ourdissaient et

tissaient des couvertures, des bures, et surtout une grosse flanelle qui ressemble au drap avant le foulage. La confection des divers métiers et machines avait encore été dirigée par le Padre et exécutée par ses Indiens, dont il avait formé des charpentiers, des maçons, des forgerons, enfin des ouvriers de tous les états nécessaires à un établissement aussi considérable.

Le projet qui l'occupait alors tout entier était un moulin à eau qu'il faisait établir au bas d'une colline, à la droite de la Mission. L'eau, amenée de plus de deux lieues, par un canal, suivant le flanc des montagnes, devait se précipiter d'une hauteur d'environ vingt pieds, sur les augets de la roue. La chute de ce moteur n'était pas perpendiculaire; elle s'opérait sous un angle d'environ 35°; aussi, la roue, au lieu d'être verticale, était horizontale : c'était un plein-cercle, sur le plan duquel étaient disposées, comme des rayons, des espèces de grandes cuillers un peu concaves, qui devaient recevoir

successivement l'impulsion et transmettre le mouvement.

Au premier aspect, je fus surpris que le Padre, homme de jugement, eût préféré l'inclinaison de la chute, quand il lui était si facile, en escarpant la colline, d'en obtenir une beaucoup plus puissante; car, sans être hydrostaticien, je m'apercevais bien que son moteur perdrait d'autant plus de sa force, que son inclinaison serait plus éloignée de la verticale. Cependant, avant d'avoir manifesté mon opinion, la réflexion me ramena à l'avis de l'inventeur, et je crus reconnaître que ce qu'il perdait d'abord de puissance motrice, il le gagnait d'un autre côté, en évitant le frottement de deux engrenages, puisque la meule tournante serait établie sur l'arbre même de la roue.

Une autre objection peut encore être faite, à l'égard de la vitesse de rotation; car, dans ce système, elle est égale pour la roue et pour la meule, tandis que, dans notre combinaison ordi-

Avril 1827.

naire, la vitesse de la meule augmente, dans le rapport du rayon de la roue, au rayon de la lanterne de l'arbre. Au reste, les ouvriers de Fray Antonio étant peu versés dans la mécanique, il évitait beaucoup d'imperfection, en simplifiant la machine, et je ne doutai pas de la pleine réussite de son entreprise. Je lui fis toutefois remarquer que la qualité de la pierre qu'il employait pour ses meules d'une seule pièce, n'était pas convenable; parce qu'étant toute composée de parties presque homogènes et d'une égale dureté, elle se polirait trop promptement. Après le diné, le Président fut dormir sa siesta, et nous retournâmes à bord (1).

Suivant l'ordre que j'en avais donné, on avait observé avec soin la latitude de la rade, et la moyenne des observations avait donné 34° 24' 10" de latitude Nord. Une série d'azymuts avait fourni 13° 3' de variation Est. Le mouillage, par neuf brasses fond de sable et vase, produisait les relèvements suivants :

Le Présidio par la Mission. . . Nord-45°-Ouest.
L'Ile d'Enecapah. . . . . Sud-40°-Est.

Avril 1827.

Pendant que nous faisions nos affaires avec les Padres des Missions de Santa-Barbara, de la Purisima, et de Santa-Ynès, on apprit que le Général venait d'arriver à celle de San-Buena-Ventura, éloignée de sept à huit lieues de Santa-Barbara. Aussitôt, tout fut en rumeur au Présidio, et l'on envoya à sa rencontre une escorte de cavalerie.

Don José-Maria Echandia était simplement colonel d'artillerie: mais, comme il avait le titre et l'autorité de Commandant-Général, Chef civil et militaire des deux Californies (Commandante-Général, Jefe politico y militar de ambas Californias), on lui donnait dans le pays celui de Général; et en lui parlant, celui

---

La pointe Ouest de la baie. . . Nord-62°-Ouest.
Le bout des terres de l'Est. . . Sud-85°-Est.

Le navire, dans cette position, était à un mille de terre, et très-près de la ligne des algues qui croissent sur cette rade, par sept à huit brasses.

de Seigneurie (Usia). Il jouissait du pouvoir le plus étendu, et il en abusait souvent. Les dispositions où il avait trouvé les Californiens étaient bien propres à lui donner des idées de despotisme qu'il n'avait peut-être pas apportées du Mexique. Encore tous dressés aux habitudes et aux formes espagnoles, ils aimaient les puissances du jour; et, pour justifier leurs respects, ils leur accordaient volontiers des qualifications exagérées : comme le statuaire de la fable, ils adoraient l'ouvrage de leurs mains.

On comprend, qu'avec de pareilles gens, il eût été difficile de ne pas se laisser aller au doux entraînement du pouvoir. A quoi pouvaient servir les assemblées qui se tenaient tous les ans, sous la dénomination d'Assemblées de Province (Ayuntamientos de Provincia)? Tous les membres, au nombre de vingt, en étaient nommés sous l'influence de l'autorité, et ils ne se réunissaient que pour applaudir à toutes les vues du chef civil et militaire, et dont la plu-

Avril 1827.

part étaient opposées à l'intérêt de la Californie. J'ai quelquefois assisté, pour des réclamations, à ces séances, et j'ai connu la manière dont on y procédait. Le Général faisait une proposition qu'il appuyait souvent des motifs les plus spécieux. Si quelqu'un tentait de prendre la parole, il l'arrêtait court en la reprenant lui-même, et il était verbeux. Si, au moment de voter, il apercevait la moindre hésitation chez un des membres du Conseil, un regard menaçant fixait cette irrésolution; et le vote négatif, métamorphosé à l'instant, devenait un vote d'adhésion. Pour le prestige seulement, un ou deux de ses affidés donnaient la comédie d'une opposition concertée qui, après quelques arguments bien faciles à détruire, lui laissait toujours l'honneur de la victoire.

Il faut convenir aussi, qne la position de cet officier était assez épineuse. D'un côté, le Gouvernement mexicain tenait rigoureusement à l'exécution des articles de la Constitution, et

aux réglements de son sévère tarif de Douane; de l'autre, il ne faisait passer aucun secours en argent ni en matériel au Commandant-Général. Celui-ci, pour subvenir aux dépenses de ses troupes et de son administration, se voyait obligé de transgresser une partie des ordres qu'il recevait relativement au commerce avec les navires étrangers. Les droits qu'ils payaient étant presque sa seule ressource, il adoucissait, autant qu'il le pouvait, la rigueur des lois mexicaines; en effet, c'eût été les éloigner sans retour, que de les astreindre à un système qui, déjà si difficile au Mexique, eût été impraticable en Californie. Aux reproches qui lui étaient sans cesse adressés par son Gouvernement, il répondait par des observations très-vraies sur la difficulté de sa position : la lenteur de la correspondance rendait ces questions administratives interminables, et pendant ce tems-là, les choses restaient *in statu quo*.

La seconde ressource du Commandant-Géné-

Avril 1827.

ral consistait dans les contributions de vivres que lui fournissaient les Missions, pour la subsistance de ses soldats. De tous tems, ces établissements avaient subvenu de cette manière à l'entretien des garnisons ; mais, sous le gouvernement espagnol, les Missionnaires regardaient ces secours d'un autre œil que sous la constitution mexicaine. Les Padres devaient peu compter, à la vérité, sur le remboursement de ces avances faites à l'Espagne : toutefois, ils s'en faisaient un devoir, et d'ailleurs leur intérêt y était attaché. Personne alors ne leur contestait la propriété des Missions ; et ils n'ignoraient pas qu'en refusant ces subsides ils se fussent exposés à être abandonnés à la merci des Indiens. Aujourd'hui, il n'en n'était plus ainsi : ils n'ignoraient pas que le Gouvernement, considérant les Missions comme des propriétés de la République, il ne regardait les Missionnaires que comme des fermiers ; et que, s'il les conservait encore à la tête de ces établissements, c'est

que, eux seuls pouvaient les administrer et les conserver; car ils étaient informés, que des moines mexicains, de leur ordre, mais dévoués à la cause de l'Indépendance, devaient peu-à-peu les remplacer, à mesure que l'âge et les infirmités les rendraient incapables d'exercer leurs fonctions.

Cette connaissance des dispositions du Gouvernement, à l'égard des religieux espagnols, commençait à leur inspirer une grande indifférence pour la prospérité des Missions; ils manifestaient leur dégoût par la mauvaise volonté qu'ils mettaient à fournir aux troupes les vivres dont elles avaient besoin.

Néanmoins, le Commandant-Général préférait en agir avec douceur, et ce moyen lui réussissait mieux que des mesures de rigueur, qui eussent infailliblement brisé les liens qui subsistaient encore entre lui et les Padres. Une violente rupture eût produit en Californie les plus funestes effets. En effet, les Missionnaires pous-

sés à bout n'avaient qu'à rendre la liberté aux Indiens, et en un instant, les Missions eussent été désertes et livrées aux flammes; ces hommes auraient repris leur vie sauvage, et le Mexique aurait perdu cette province; car la population créole, trop paresseuse et trop hautaine pour se livrer à l'agriculture, fût devenue tout-à-fait misérable. Les Indiens seuls la font vivre en travaillant pour elle.

Ces difficultés n'étaient pas encore les seules que rencontrât l'administration du Commandant Echandia. Je suis fondé à croire que ses pouvoirs étaient très-étendus, et que, dans certains cas même, ils étaient discrétionnaires: un personnage cependant prétendait se soustraire à son contrôle; c'était le Commissaire de Monterey dont j'ai déjà parlé. La rivalité susceptible que nous voyons souvent exister chez nous entre les diverses administrations et les autorités militaires, régnait là dans toute sa force, et avec d'autant plus d'inconvénient, qu'au-

cune juridiction suprême ne pouvait les mettre d'accord sur les lieux.

Le bureaucrate, par les mains duquel se percevaient les droits et les impôts, ne fournissait jamais tous les fonds demandés : le Pactole de son coffre-fort ne coulait que goutte à goutte; et si l'homme d'épée voulait jeter un œil indiscret sur les comptes de l'homme de plume, celui-ci, plus rouge et plus bouffi qu'un dindon en colère, s'y refusait, en disant qu'il ne devait de comptes qu'au Gouvernement du Mexique. Je ne m'établirai pas juge entre ces deux rivaux; cependant, je le répète, je présume que le Commandant-Général était en cela dans ses attributions; sans quoi, il n'eût pas suspendu de ses fonctions le Commissaire, comme il le fit plus tard.

Parfaitement placé pour apercevoir toutes ces intrigues, j'avais pris de bonne heure la neutralité pour règle de ma conduite. Je voyais et recevais également tous les partis : c'était le

rôle qui convenait à un commerçant étranger. Mes rapports étaient cependant plus fréquents avec les Missionnaires et le Commissaire qu'avec le Commandant-Général et ses adhérents : chacun me faisait ses confidences que j'écoutais le plus souvent sans émettre mon opinion, si ce n'est avec les Padres; et, par ce moyen, je ne perdais rien du peu de ressources que je pouvais trouver dans le pays.

Le 5, nous apprîmes de bonne heure que le Commandant-Général était en marche; et à midi, on commença à distinguer au loin, sur la plage que suit le chemin de San-Buena-Ventura, la nombreuse cavalcade qui l'accompagnait. Une heure après, il entra au Présidio, au bruit d'une salve de sept coups de canon de campagne et de pareil nombre que je fis tirer à bord, d'après l'invitation de Don Jose Noriega. J'allai aussitôt lui faire ma visite d'usage, et j'obtins facilement l'autorisation de débarquer à San-Diego les marchandises qu'il me conve-

nait d'y laisser avant de retourner à Mazatlan.

Le 8, Dimanche des Rameaux, je réglai mes comptes avec le subdélégué du Commissaire, et lui payai les droits d'entrée sur ce que j'avais vendu à Santa-Barbara. J'allai ensuite à la Mission prendre congé de Fray Antonio, du Commandant-Général, et de Don Jose Noriega. J'assistai à la cérémonie du jour, qui eut lieu avec une pompe extraordinaire. Des rameaux de feuilles de palmier, élégamment ornés de fleurs et de tresses formées de la feuille même, furent distribués à toute la Gente de Razon; les Indiens eurent de simples branches d'olivier. La rigueur du Carême ne permit pas au Padre de nous faire entendre sa musique dans l'église. Ses Indiens exécutèrent seulement des chants avec beaucoup de goût et une harmonie délicieuse : ils nous firent entendre des paroles espagnoles et latines sur les plus jolis airs italiens.

Après la Messe, nous nous rendîmes au salon

Avril 1827.

du Padre, et la musique donna une sérénade au Commandant-Général. Les musiciens étaient nombreux et tous en uniforme : quoiqu'ils exécutassent passablement quelques morceaux français et italiens, je remarquai qu'ils avaient mieux réussi dans les chants. Je retournai ensuite à bord, et nous mîmes aussitôt sous voiles.

Nous fîmes route pour la baie de San-Pedro, par où se desservent la Mission de San-Fernando, le Pueblo de Los Angeles, et la Mission de San-Gabriel, l'une des plus riches de la Californie. Cette rade est à vingt-six lieues au Sud-Est de celle que nous quittions.

Nous dirigeâmes la route pour passer entre les îles d'Enecapah et la pointe Conversion, qui forme l'extrémité Est du canal de Santa-Barbara. Avant d'atteindre cette pointe, nous passâmes vis-à-vis la Mission de San-Buena-Ventura. Cet établissement est pauvre, et l'ancrage y est mauvais; aussi nous ne nous y arrêtâmes pas. Devant la pointe Conversion, les monta-

Avril 1827.

gnes se retirent vers l'intérieur, et toutes les terres qui bordent la côte sont basses : l'abord en est semé de rochers qui rendent son approche dangereuse; il est bon de lui donner du tour, surtout pendant la nuit.

La baie de San-Pedro, dont l'ouverture est tournée vers le Sud, forme les trois côtés d'un carré, et est abritée, à l'Ouest, par la pointe San-Vicente. A environ six lieues en face, se trouve l'île de Santa-Catalina. Le 9 au matin, nous eûmes la vue de la pointe San-Vicente qui, en venant de l'Ouest, peut être prise pour une île de médiocre hauteur, jusqu'à ce qu'en s'approchant, les basses terres, qui l'unissent aux montagnes de l'intérieur, se laissent découvrir : nous la rangeâmes à un demi-mille, et nous vînmes jeter l'ancre par sept brasses, fond de sable (1).

---

(1) RELÈVEMENT DU MOUILLAGE DE SAN-PEDRO :

La pointe Ouest de la baie.	Sud-49°-Ouest.
La pointe Est de Santa-Catalina. . .	Sud 9°-Est.
L'Ile de l'Anniversaire.	Nord-13°-Ouest.
Un vieux magasin sur la falaise. . .	Nord-69°-Ouest.

Avril 1827.

L'anse de San-Pedro est entièrement déserte. L'habitation la plus rapprochée est un Rancho que l'on voit à quatre lieues, sur la route du Pueblo de Los Angeles. Il pourrait se passer plusieurs jours, avant que l'on eût connaissance, au Pueblo, du navire qui arrive sur cette rade : on peut expédier un homme à pied, au Rancho, pour y demander des chevaux; mais, plus ordinairement, on tire du canon pour s'y faire entendre. Dans le calme du soir, surtout, le bruit se répercute facilement jusque-là, et même jusqu'au Pueblo. Nous employâmes avec succès ce moyen, au coucher du soleil; et comme nous ne connaissions pas encore la portée de nos caronades de huit, nous en chargeâmes deux à boulet, dans le double but d'apprécier leur pouvoir, et de rendre le bruit plus fort. La détonnation se fit d'abord entendre sur les falaises de la baie; elle traversa ensuite la plaine qui s'étend au Nord, en roulant comme un tonnerre lointain; et, à l'instant où ce mur–

mure cessait d'être sensible, l'écho des montagnes nous renvoya, de près de dix lieues, un coup de canon faible, mais pur et distinct, comme si ce salut nous eût été rendu par les habitants de Los Angeles. Nous calculâmes que le boulet avait parcouru quatre cent cinquante toises : il n'était pas arrivé jusqu'à terre.

Le lendemain au matin, des hommes parurent sur la pointe avec plusieurs chevaux qu'ils avaient amenés. J'étais peu disposé à laisser le navire sur une rade que la saison où nous étions encore, rendait dangereuse ; et, en conséquence, il fut convenu que M. R.... se rendrait seul à la Mission de San-Gabriel ; et que, sur ses avis, je lui expédierais les objets qu'il y vendrait. Les choses ainsi arrangées, nous descendîmes à terre, et il se mit en route accompagné d'un guide.

Un de mes officiers et moi nous avions apporté nos fusils, dans l'intention de chasser ;

mais nous fûmes privés de cette distraction, la seule que l'on pouvait espérer dans ce désert, par des obstacles inattendus. Ce qui, à une certaine distance, nous avait paru une belle pelouse mêlée de bruyère, se trouva être alors une épaisse végétation de moutarde, qui dépassait déjà la tête d'un homme. Nous voulûmes cependant avancer pour gagner au moins un tertre où elle paraissait moins touffue : nous nous engageâmes dans cette véritable forêt, et bientôt nous nous en repentîmes. A chaque pas, nous entendions dans les tiges sèches de l'année dernière, que recouvraient celles du moment, le bruissement des serpents-à-sonnettes, qui y rampaient en si grand nombre, qu'un novice, qui nous accompagnait, en tua deux dans un quart d'heure.

En vain nous marchions avec précaution et en silence : le bruit que nous faisions en écrasant ces vieilles plantes se confondait, dans notre imagination, avec celui que nous craignions d'entendre.

Avril 1827.

L'épaisseur de cette plantation naturelle ne permettait pas de voir le sol, recouvert de plusieurs couches de ces détritus, qui craquaient et mollissaient sous nos pieds. Nous appréhendions, à chaque instant, de presser la queue d'un de ces dangereux reptiles ; et un frisson involontaire nous agitait, en pensant que sa tête, en se redressant, serait au moins de niveau avec la nôtre.

O Lemaout! seul entre les pharmaciens qui ayez su composer quelque chose d'appétissant! Nous n'eussions peut-être jamais savouré votre moutarde celtique, s'il vous eût fallu récolter la précieuse graine dans les plaines de San-Pedro, la Californie eût-elle été à votre porte.

Nous parvînmes enfin sur un côteau plus élevé, où nous ne rencontrâmes plus qu'une herbe assez rare et quelques buissons. Nous y tirâmes quelques lapins, et une espèce de chouette, qui fait son nid dans la terre, et vit

en famille. Après avoir passé quelques instants sur ces hauteurs, d'où l'on découvrait un vaste horizon, nous nous mîmes en devoir de retourner au rivage, et nous suivîmes, pour nous y rendre, la route que nos brisées avaient déjà tracée dans la moutarde.

Avant de regagner le navire, nous allâmes visiter un petit îlot, auquel nous nous étions permis de donner, en arrivant, le nom d'Ile de l'Anniversaire : lorsqu'en ouvrant la baie de San-Pedro, nous avions aperçu ce rocher, qui n'avait pas de nom, il y avait juste un an que nous avions quitté la France. Nous trouvâmes, sur sa pointe la plus élevée, une aire d'aigle marin avec deux aiglons couchés au milieu de dégoûtants débris de poissons. Le père et la mère vinrent planer autour de nous, comme pour les défendre. Nous n'avions pas le projet de les priver de leur repoussante famille : seulement, quelques coups de fusil, à petit plomb, dont la charge pleuvait sur leur épais plumage,

Avril 1827.

sans leur faire grand mal, nous délivrèrent de leurs criailleries. Ces puissants oiseaux étaient noirs; ils avaient le dessous de la queue et la partie supérieure de la tête d'un blanc jaunâtre.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Pages

Pages

FIN DE LA TABLE.

Errata du Premier Volume.

Page	*ligne*	*au lieu de*	*lisez :*
11,	7,	d'en imposer,	d'imposer.
47,	10,	rencontrent,	rencontre.
53,	10,	que la rendent,	qui la rendent.
108,	21,	trop patriotes,	trop peu patriotes.
125,	21,	se dessinait,	se dessinant.
141,	4,	repeindre,	se peindre.
231,	9,	le Cortez,	de Cortez.
350,	12,	des cardons,	des cordons.
362,	5,	d'une petite,	d'un petit.

